

# REGARD

Magazine francophone de Roumanie

## *Vins d'ici*

### SOCIÉTÉ

Les législatives vues  
par deux experts

### ECONOMIE

Privatisations : aucun  
savoir-faire

### CULTURE

Entretien avec  
Cristian Mungiu

Regard 57 / 15 octobre - 15 décembre 2012 / 5 lei

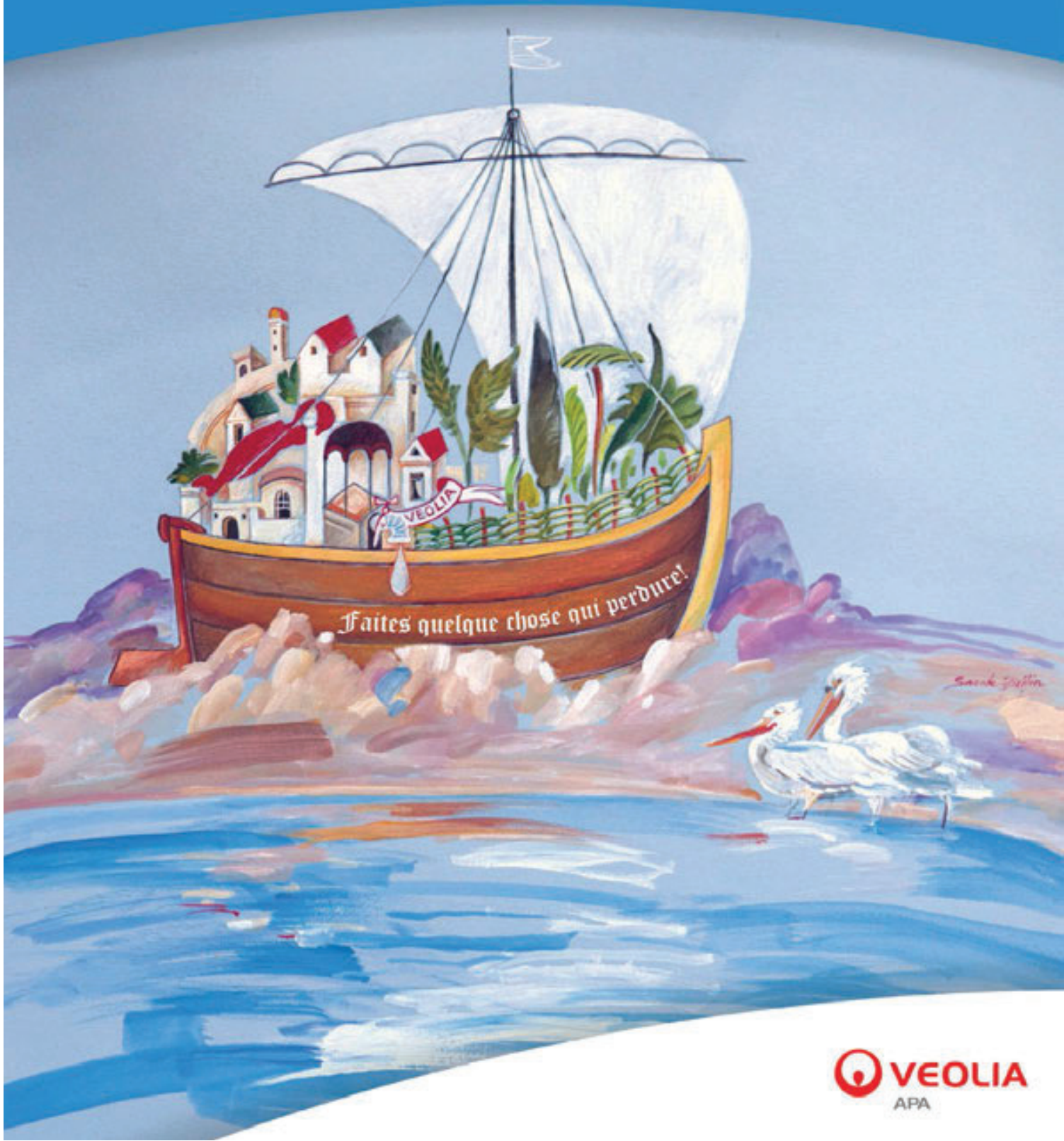




# Faites quelque chose qui perdure!

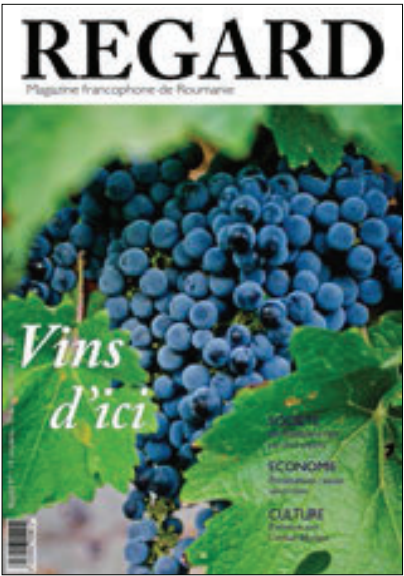
APA NOVA.  
BUCUREȘTI

Veolia a réhabilité la Station de traitement de l'eau de la commune de Sfântu Gheorghe, département de Tulcea, équipant l'usine avec une nouvelle installation de chlorination; l'usine dessert plus de 1000 habitants de la commune.



Regard 57  
15 octobre - 15 décembre 2012

SOMMAIRE



ISSN 1843 - 7567  
Photo de couverture : Julia Beurq

## ARRETONS D'ECRIRE

Rédiger un texte n'est pas simple, il faut d'abord avoir quelque chose à dire et utiliser les mots justes. Cependant, aujourd'hui tout le monde écrit. Sur Facebook, sur Twitter, sur un blog, sur n'importe quel site où il est possible de donner son opinion. N'ayant pas de compte Facebook, Twitter, ni de blog, je crois écrire moins que beaucoup de gens. Les mots sont pourtant les principaux outils de ma profession, et quand je les utilise, j'essaie d'être particulièrement méticuleux, précis, concentré, comme n'importe qui dans son travail. S'il s'agit de rédiger un éditorial sur la scène politique roumaine, ce fut le cas dans le dernier numéro de *Regard*, je prends le temps nécessaire, mon « papier » est le dernier maqueté avant de partir à l'imprimerie. Mais cela ne suffit pas. Parfois je relis mes éditoriaux – afin de ne pas me répéter – et je me dis que cet adjectif est mal placé, cet adverbe inutile, ou que l'idée principale de mon texte est devenue obsolète. Alors pourquoi les gens écrivent-ils autant ? Certes leur engagement n'est pas professionnel. Ceci dit, ils seront lus, et l'impact de leurs mots pourra les surprendre. Les excuses de « personnalités » après un message sur Twitter le montrent. Car l'écriture d'une phrase, aussi courte soit-elle, est perverse. Elle fait du bien, on se laisse aller, elle remplace un peu le divan du psy. Mais son empreinte est indélébile, d'autant plus à l'ère numérique. Récemment, j'ai eu le plaisir de parler devant un parterre de jeunes étudiants roumains en journalisme. Un peu trop solennel sans doute, je leur ai dit que la Roumanie avait besoin d'eux. J'aurais surtout dû leur dire que le métier de journaliste demande d'abord de la rigueur, et beaucoup d'humilité. Précisément pour ne pas se « laisser aller » à l'écriture. Je m'étonne d'ailleurs que nombre de mes confrères, passé un certain âge, ressentent le besoin d'écrire un roman. Etre écrivain, c'est pourtant autre chose. Sur la Roumanie, je me dis qu'il y aurait de quoi publier davantage que des reportages, je préfère néanmoins que l'historien ou le sociologue s'en charge, par exemple. Et prendre plutôt le temps du recul, pour mieux informer. J'invite ceux qui ne peuvent s'empêcher de s'exprimer à faire de même. Observons. Ecoutons. Arrêtons d'écrire.

Laurent Couderc

## RENCONTRE

Alexandru Tomescu, violoniste 4

## SOCIETE

Pour le pouvoir 8  
Taxi voleur 12  
Le sport en Roumanie : plus de souffle 16

## A LA UNE

Vins d'ici 22

## ECONOMIE

Privatisations : aucun savoir-faire 44  
Affaire de gros bras 50  
Manque d'IDE 52

## CULTURE

Entretien avec Cristian Mungiu 58  
La France qui parle roumain 60  
Le dessin de Sorina Vasilescu 65

## CHRONIQUES

Nicolas Don 11  
Isabelle Wesselingh 13  
Michael Schroeder 54  
Matei Martin 66



Affable, souriant, Alexandru Tomescu (36 ans) est entre deux concerts, il n'a pas beaucoup de temps mais il a quand même pris une bonne heure pour *Regard*. Le rendez-vous fut établi derrière l'Athénée roumain, c'était le plus pratique. Détendu, il se détache de lui une sérénité, un « savoir-être » peu commun. La justesse de son jeu au violon transparaît dans son attitude, ses gestes quand il parle. Il n'y a pas un mot de trop, pas de gêne, tout est fluide. Bel artiste.

## « UN MUSICIEN DOIT VIVRE ET NON PAS S'ENFERMER »

**Regard : Quel sentiment avez-vous après cinq ans avec le Stradivarius Elder ?**

**Alexandru Tomescu :** Je souhaiterais faire une première petite observation. La presse en général s'est surtout intéressée à ce Stradivarius et son histoire, oubliant un peu que je suis un violoniste professionnel confirmé depuis plusieurs années, et que ce n'est pas à partir de 2007, quand j'ai gagné le concours pour jouer avec cet instrument prestigieux, que je suis devenu soudainement un violoniste talentueux. Si j'avais été un violoniste disons faible, je le serais resté, avec ou sans Stradivarius. Ceci dit, il est évident que jouer avec ce violon a été pour moi un avantage, notamment sur scène. Mais encore une fois, il faut savoir fructifier cet avantage. Pour revenir au concours, ce fut pour moi beaucoup de pression car je fus le seul à concourir. Et si je ne l'avais pas réussi, je n'aurais pu m'en prendre qu'à moi.

**Quelles sont les particularités de ce Stradivarius ?**

Il est en Roumanie depuis 1956, a été réalisé en 1702, et fait partie d'un catalogue d'une centaine d'instruments fabriqués par le luthier Antonio Stradivari datant

du début du 18ème siècle. De tous ces instruments, ce violon est particulièrement bien conservé, il est magnifique. En termes de sonorité, il rend le maximum de son potentiel quand il est utilisé sur scène. C'est comme s'il ressentait les énergies qui viennent du public.

**« On pense trop souvent que si un musicien a une technique parfaite, il a tout ou presque »**

Aujourd'hui, il est encore meilleur qu'il y a cinq ans. On peut faire l'analogie avec une voiture, si vous la laissez dans un garage, elle déperit, surtout si c'est une voiture de course, elle a besoin d'un circuit, comme le violon a besoin de la scène.

**Combien y a-t-il de Stradivarius dans le monde ?**

Une centaine, environ. Mais il n'y en a qu'une dizaine qui ont le même niveau de qualité sonore que celui-ci. Et peut-être encore moins disposant de toutes les pièces originales en très bon état. Stradivari a vécu 93 ans et il a réalisé

environ 2000 instruments, des violons, des violoncelles, des guitares, des harpes... Mais après 300 ans, la plupart de ces instruments se sont détériorés, n'ont plus toutes leurs pièces originales, ou ont disparu.

**A quel âge avez-vous commencé à jouer ?**

J'ai commencé à étudier le violon à partir de cinq ans, et vers l'âge de dix ans, je suis aussi devenu passionné par la lutherie, ce qui est assez normal, un violoniste professionnel est logiquement intéressé par son instrument, comment il a été fabriqué.

**Vous avez un luthier particulier ?**

Oui, Silvan Rusu; Je collabore avec lui depuis des années; comme moi il a étudié à l'étranger, en France, pour moi ce furent les Etats-Unis. Silvan aurait pu rester en France et travailler dix fois plus qu'en Roumanie. Mais comme moi, il préfère vivre ici, même si on se dit parfois que c'est un vrai sacerdoce. D'autant qu'il a dû batailler pour se faire une place. En Roumanie, on estime qu'un jeune luthier ne peut pas être bon, qu'il doit avoir un certain âge. Alors que lui, à la différence de la plupart des luthiers



roumains qui sont des autodidactes, a étudié toutes les complexités de ce métier.

**Aujourd'hui, vers quelle carrière souhaiteriez-vous vous orienter, celle de soliste ou plutôt en ensemble, vers la musique de chambre ?**

L'un n'exclut pas l'autre, je pense même que ces deux variantes se complètent parfaitement. Il s'agit surtout de bien savoir gérer son temps et les concerts.

Depuis l'année dernière, je fais partie de l'ensemble Libitum qui existe depuis 23 ans. Ce fut suite à un terrible drame, le violoniste Adrian Berescu, qui avait fondé ce quartet, est décédé dans un accident de moto. Pour moi, la mission était plus que difficile, il s'agissait de remplacer le fondateur d'une part, et faire vivre une formation qui a réussi à ne pas se séparer depuis plus de vingt ans. J'avais auparavant joué plusieurs années au sein d'un trio, mais un trio est un ensemble de solistes, un ensemble extraverti. A la différence

du quartet qui est une entité introvertie, une osmose, où il s'agit de combiner des sons divers à la perfection afin d'aboutir à un son unique. En tant que soliste, cela m'aide à écouter davantage les autres instruments. J'arrive mieux à discerner quelle est la voix importante d'un orchestre, et à sentir l'équilibre d'une musique. Contrairement à la musique pop, par exemple, la musique classique ne suit pas un seul tempo, elle est comme notre cœur dont les pulsations sont plus ou moins rapides selon nos émotions. Il s'agit donc de trouver un équilibre, que l'on joue en quartet ou en soliste avec un orchestre. L'idée est de dialoguer, d'interagir et d'accorder diverses sensibilités.

**Dans quelle mesure le travail de la technique reste-t-il essentiel après tant d'années de pratique instrumentale ?**

Bonne question. On pense trop souvent que si un musicien a une technique parfaite, il a tout ou presque. Or la technique n'est qu'un moyen, ce ne devrait jamais être un but.

**Faites-vous encore face à des difficultés d'ordre technique ?**

Evidemment, le violon, et le Stradivarius en particulier, offre une quantité immense de possibilités pour faire des erreurs. Au piano ou à la guitare, l'erreur est en quelque sorte simple, au lieu de faire un la, vous faites un si. Au violon, entre le la et le si, il y a une infinité de notes, c'est un instrument qui demande énormément de précision. Il faut toujours s'entraîner, tel un sportif. Quand la partie technique est maîtrisée, on peut alors se concentrer sur l'émotion, la musique en elle-même, c'est-à-dire interpréter une partition et pas seulement la reproduire. Le bagage personnel entre en jeu, la sensibilité du musicien peut enfin s'exprimer en fonction aussi de la scène, des autres instruments, de l'acoustique, de l'énergie que dégage le public.

**Vous pensez à quoi quand vous jouez sur scène ?**

Difficile de répondre à cette question, car tout dépend en partie de l'endroit où vous jouez. Des images, des pensées diverses viennent en tête, et puis les musiciens autour de vous sont souvent différents. Il est question à chaque fois de réinterpréter, d'une création originale.



Car le public attend aussi quelque chose qui lui donnera des émotions nouvelles.

**Vous craignez parfois certains passages d'une partition ?**

Si je craignais certains passages, je ne montera pas sur scène. Il ne s'agit pas de technique mais de psychologie. Un musicien doit se sentir en confiance, plus fort qu'un passage, aussi difficile soit-il. La préparation psychologique n'est pas moins importante que la préparation technique. Malheureusement, à l'école roumaine, la partie psychologique n'est pas suffisamment prise en compte. On apprend à penser pendant l'interprétation, mais pas à se préparer mentalement avant de monter sur scène. Certains musiciens demandent à ne pas être dérangés, ils se coupent du monde. Ce n'est toutefois pas ma façon de faire, car cela voudrait dire me couper du monde pratiquement la moitié du temps... J'essaie d'avoir une vie normale, je ne fais pas de régime particulier. Encore une fois, tout est question d'équilibre. Un musicien doit vivre et non pas s'enfermer, sinon, d'où peut-il sortir son interprétation ? Pour revenir à votre précédente question, un musicien est un médiateur entre le public et la pièce qu'il joue, c'est à cela qu'il doit penser, sentir la musique et les émotions qu'elle procure, tout en ayant la tête sur les épaules.

**La compétition entre violonistes professionnels est-elle intense ? Comment et pourquoi un violoniste est-il meilleur qu'un autre ?**

Il peut y avoir une bonne centaine de candidats pour une seule place dans un orchestre prestigieux, mais personnellement je n'ai jamais eu l'intention d'être un violoniste d'orchestre. Quoi qu'il en soit, l'ambiance entre nous est plutôt relaxée. Et puis tout est relatif. Une interprétation de Tchaïkovski me plaira plus qu'une autre, cela restera subjectif. L'idée est en général de s'imprégner du contexte dans lequel une partition a été créée, d'aller peut-être à contre-courant, d'être original. Quand on fait ce métier,

le plus important est selon moi d'être honnête avec soi-même, de faire et de jouer ce que l'on ressent.

**Combien de concerts faites-vous par an ?**

Une soixantaine, peut-être plus, je ne sais pas exactement.

**Et combien d'heures vous jouez par jour ?**

Autant qu'il est nécessaire. Mais le nombre d'heures n'est pas un vrai indicateur, il s'agit d'être efficace dans ses répéti-

car très vite les violonistes ont souvent d'importants problèmes au dos à cause de la façon dont nous tenons notre instrument.

**Votre décision de rester en Roumanie montre votre attachement à ce pays. Qu'attendez-vous pour son futur ?**

Le problème est bien là : les Roumains ont toujours tendance à attendre, quelque chose ou quelqu'un. Il faudrait se rendre compte que les choses changeront à partir du moment où chacun d'entre nous fera chaque jour un geste positif, aussi petit soit-il. Il s'agit de respecter à nouveau notre pays. Le communisme nous a fait beaucoup de mal, chacun s'est retranché derrière la porte de son appartement, et nous sommes devenus extrêmement individualistes. La notion d'espace public n'existe plus, si elle a un jour existé. Malgré tout, j'ai décidé de rester. Beaucoup de musiciens sont partis et je les comprends. Ne seraient-ce que les conditions de répétition qu'ils trouvent ailleurs sont à elles seules une bonne raison pour quitter la Roumanie. Pour ne pas partir, il faut tout simplement aimer ce pays, avec ses qualités et ses défauts. C'est de l'ordre du sentimental.

Propos recueillis par Laurent Couderc.  
Photos : D. R.



tions. Au final, ce qui compte, c'est le moment du concert face au public. Tout dépend aussi du répertoire que vous avez choisi de jouer. Récemment, quand j'ai dû étudier l'intégrale d'Isaïe, je me suis isolé, je suis parti dans un endroit à l'extérieur de Bucarest sans couverture pour les téléphones portables. J'ai joué du matin jusqu'au soir. J'ai également suivi un traitement de kinésithérapie

### Sur le Stradivarius Elder-Voicu

Réalisé en 1702 par le maître luthier italien Antonio Stradivari, le Stradivarius Elder a été acheté en 1956 par l'Etat roumain, sur ordre du chef communiste Gheorghe Gheorghiu-Dej, pour l'un de ses meilleurs violonistes, Ion Voicu. En 1984-85, Nicolae Ceaușescu reprendra le violon afin qu'il soit conservé au Musée national d'art. Ion Voicu le récupérera en 1990, et il resta en sa possession jusqu'à sa mort, le 24 février 1997. Sa famille et la Fondation internationale Ion Voicu héritèrent alors du violon, avant qu'il ne repasse, non sans tension avec la famille Voicu, aux mains de l'Etat en 2007. Le 7 septembre de la même année, un jury international réuni dans le cadre du Festival international George Enescu accordera le Stradivarius Elder-Voicu à Alexandru Tomescu pour une période de cinq ans. En novembre, le ministère de la Culture devrait lancer un nouveau concours afin qu'un violoniste profite également de ce violon exceptionnel, dont la valeur est estimée de nos jours à environ deux millions d'euros. L. C. (avec Radio Romania International)



A quelques semaines des prochaines élections législatives prévues le 9 décembre, la situation politique de la Roumanie est toujours plus singulière. Deux spécialistes, l'historien Vlad Nistor et le sociologue Mircea Kivu, décryptent les chances des forces en présence.

## POUR LE POUVOIR



Vlad Nistor

Mircea Kivu

**Regard :** Comment voyez-vous la campagne électorale ?

**Vlad Nistor :** Il n'y a pas si longtemps, j'aurais dit que la campagne électorale sera extrêmement dure. Mais aujourd'hui, je pense que beaucoup d'énergie a été partiellement épuisée pendant l'été, et que certains politiques traînent désormais avec eux un sentiment profond d'injustice et de tristesse presque existentielle, alors que d'autres éprouvent une certaine insécurité et sont dans l'expectative. Tout cela pourrait faire que les confrontations soient plus civilisées. Peut-être même que nous aurons enfin un échange d'idées et de programmes.

**Mircea Kivu :** Je crains que les tensions soient très vives, il y a beaucoup de frus-

tration. Je pense donc qu'au contraire, nous aurons une campagne assez dure. La polarisation sera très forte, nous voyons déjà comment deux blocs se confrontent.

**Les sondages montrent que l'USL (Union sociale libérale, au pouvoir, ndlr) a perdu du soutien suite à la tentative de destitution du président Traian Băsescu...**

**Vlad Nistor :** D'après moi, l'USL va récupérer ce soutien, qui pourrait même être plus important qu'avant. Cela dépend surtout de l'action gouvernementale. D'un autre côté, le PDL (Parti démocrate libéral, ndlr), aujourd'hui dans l'opposition, jouit d'une position avantageuse pour la première fois depuis quatre ans. Ceci étant, les mesures impopulai-

res prises par les démocrates libéraux quand ils étaient au pouvoir ont marqué l'opinion. C'est pourquoi je ne pense pas qu'il y aura de grandes surprises lors des élections de décembre.

**Mircea Kivu :** Il est vrai qu'ils ont perdu du terrain, mais cette baisse de régime est relative car l'USL est depuis des mois en forte progression. De fait, lors des élections locales, l'USL a obtenu environ 50% des suffrages, après quoi elle a nettement pris l'avantage dans les sondages, obtenant plus de 60% d'opinion favorable avant le référendum.

**En tant que formation politique, résistera-t-elle aux prochaines élections ?**

**Vlad Nistor :** Je n'ai jamais constaté de véritables tensions entre Victor Ponta

(actuel Premier ministre, ndlr) et Crin Antonescu (président du Parti national libéral, PNL, ndlr), ou entre autres leaders marquants. Certes, ils ont des points de vue divergents sur certaines questions, mais je ne pense pas qu'il y aura de rupture. Je suis convaincu que le prochain gouvernement de la Roumanie sera formé de représentants du PSD (Parti social démocrate, ndlr) et du PNL (PSD et PNL forment l'alliance USL, ndlr).

**Mircea Kivu :** L'élément décisif est la performance du gouvernement Ponta. La reprise du pouvoir par un groupe de l'opposition six mois avant les élections est une première en Roumanie. Nous étions habitués à ce que l'opposition s'occupe exclusivement de critiquer le gouvernement. Cette fois-ci, les Roumains auront la possibilité de juger en parallèle deux façons de gouverner.

**L'USL pourrait-elle obtenir la majorité absolue ?**

**Vlad Nistor :** Selon moi, elle obtiendra plus de 55% des voix, et les sondages le disent. Je ne pense pas qu'il y ait suffisamment de temps pour que cette tendance s'inverse.

**Mircea Kivu :** Comme je l'ai dit précédemment, à la mi-septembre les sondages plaçaient l'USL au-dessus du score obtenu aux locales, d'environ 50% des suffrages. Mais il y a cette tendance négative et il est possible que l'USL continue de baisser.

**Quel futur politique voyez-vous pour Mihai Răzvan Ungureanu (ancien Premier ministre, ndlr) ?**

**Vlad Nistor :** Telle que la loi électorale est faite aujourd'hui, beaucoup de membres de la nouvelle « alliance de droite » entreraient aussi au Parlement. Ungureanu n'est pas le moins bien placé, et il y a des chances qu'il obtienne la place de député qu'il a en vue.

**Mircea Kivu :** Il n'y aura pas de problème pour qu'il obtienne une place au Parlement, et il sera probablement celui qui représentera la droite à la prochaine présidentielle, le PDL ne semble pas essayer de promouvoir un autre candidat.

**Comptez-vous, lors de ces prochaines élections, sur un fort absentéisme ou au**

**contraire sur une participation au vote plus élevée que d'habitude ?**

**Vlad Nistor :** Immédiatement après le référendum pour la destitution du président, je vous aurais dit que beaucoup ont décidé pour la première fois de ne plus voter. Mais il reste encore du temps pour qu'ils changent d'avis. Et je pense qu'à cause de cette polarisation de la société, reflétée dans le référendum, le nombre de ceux qui viendront voter sera plus important qu'auparavant.

**Mircea Kivu :** Oui, nous aurons une participation élevée, de plus de 50%, parce que nous avons cette polarisation de l'électorat entre deux blocs. Cela s'est déjà confirmé aux dernières élections locales.

**Quelles sont les chances des partis populistes tels que celui du magnat des médias Dan Diaconescu (PPDD), ou le Parti de la Grande Roumanie (PRM) de Corneliu Vadim Tudor ?**

**Vlad Nistor :** Le PRM n'apparaît plus trop dans les sondages, en tout cas pas au-dessus de la barre des 5%. La situation du PPDD (formé et dirigé par Dan Diaconescu, ndlr) est différente. Je ne sais pas si c'est vraiment sain pour la Roumanie, mais il y a des chances que ce parti entre au Parlement.

**Mircea Kivu :** Je pense qu'on peut oublier le PRM, il ne passera pas le seuil des 5%. Le Parti du Peuple de Diaconescu a de son côté des chances d'entrer au Parlement et, malheureusement, il pourrait jouer le rôle d'arbitre, devenir l'allié nécessaire pour une majorité. Même si les derniers sondages ont révélé une baisse du PPDD suite aux disputes liées au référendum.

**Si l'USL n'obtient pas la majorité absolue, pensez-vous que le président Traian Băsescu utilisera l'article de la Constitution lui permettant de ne pas accorder aux partis de cette alliance le mandat de Premier ministre ?**

**Vlad Nistor :** Sûrement. Et dans une telle éventualité, la bataille politique s'amplifiera. Ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est rien par rapport à ce qui pourrait arriver.

**Mircea Kivu :** Je suis presque certain que

les choses se passeront de cette manière, surtout que l'USL proposera toujours Victor Ponta pour le poste de Premier ministre. Traian Băsescu a de son côté déjà déclaré qu'il ne nommerait plus Ponta. Mais le président pourrait aussi nommer quelqu'un de l'USL un peu plus souple. Tout comme il a nommé Teodor Meleşcanu au SIE (Service des renseignements externes, ndlr). La Constitution n'est de toute façon pas très claire, le président n'est effectivement pas obligé d'accepter la nomination du parti qui gagne les élections.

**Pourrait-on assister alors à une nouvelle tentative de destitution de Traian Băsescu ?**

**Vlad Nistor :** Cela dépend du résultat de ces élections parlementaires. Et de l'attitude du président Traian Băsescu.

**Mircea Kivu :** Oui, car la scène politique ne se calmera pas jusqu'à l'élection présidentielle.

**Crin Antonescu (ancien président par intérim lors de la procédure de destitution de Traian Băsescu, ndlr) peut-il devenir président élu ?**

**Vlad Nistor :** Crin Antonescu est aujourd'hui le candidat le plus sûr entre les potentiels candidats pour la présidentielle. S'il court avec l'USL derrière lui, j'oserais dire qu'il n'a pas d'adversaire crédible dans un futur proche. Mais si l'USL ne résiste pas à ces élections législatives, et que Crin Antonescu se présente comme candidat du PNL, ses chances seront plus faibles. Un possible candidat des socialistes serait Sorin Oprescu, mais je ne pense pas que l'USL puisse prendre le risque de se dissoudre.

**Mircea Kivu :** Selon moi, Antonescu a perdu beaucoup de la confiance dont il jouissait. Il a eu une sorte de période d'essai à Cotroceni, et il n'a pas su convaincre qu'il pouvait être un président différent de Traian Băsescu. Mais si les socialistes décident de proposer quelqu'un d'autre, l'USL se séparera. Sorin Oprescu (le maire de Bucarest, ndlr) est un nom assez probable dans la course pour Cotroceni, les sondages lui donnent une crédibilité élevée.

Propos recueillis par Carmen Constantin.  
Photos : Mihai Barbu

# LA VOIE DRĂGHICI

**Joueur de flûte de pan réputé, connu notamment pour avoir formé le groupe Damian and brothers, Damian Drăghici, 42 ans, est aujourd'hui un autre homme : il a été nommé conseiller d'Etat pour les problèmes des Roms par le Premier ministre Victor Ponta, le 12 juin dernier. Rencontre avec un « jeune » politique engagé, mais dont la mission sera loin d'être aisée.**



## L'ALLURE DE

Damian Drăghici s'accorde désormais avec sa nouvelle fonction : il est élégamment vêtu et fraîchement rasé.

Difficile de se rappeler de son look de musicien rom, avec sa barbe, ses cheveux longs et son éternelle chemise bariolée. Car Damian Drăghici est avant tout un artiste des plus renommés, notamment dans le milieu du jazz, musique qu'il a commencé à apprendre à 27 ans grâce à une bourse du collège Berklee de Boston. Les années qui s'écouleront par la suite seront glorieuses. « J'ai réalisé mes plus grands rêves, j'ai joué avec les plus grands musiciens, j'ai réalisé 20 albums, et j'ai joué devant des milliers de personnes », rappelle-t-il avec fierté. Il est d'ailleurs le seul musicien roumain à avoir été couronné d'un Grammy Award. Mais Damian Drăghici est maintenant passé à autre chose et ne ressort sa flûte de pan que pour les bonnes causes, à savoir la promotion de la culture rom ou la défense des droits de son peuple. « J'ai une dette envers mes frères roms, explique-t-il, ils m'ont donné mon talent, mes gènes de

musicien. Il me semble désormais normal de les aider et de faire quelque chose pour eux. » En 2008, il avait déjà créé une fondation, Brightlight, afin de favoriser l'intégration sociale des Roms. Un an plus tôt, le président Traian Băsescu l'avait nommé ambassadeur pour la minorité rom.

Le secrétaire d'Etat a l'air aussi à l'aise derrière son bureau que sur scène. Il explique sa nouvelle fonction : coordonner et évaluer la stratégie du gouvernement jusqu'en 2020 pour l'intégration des Roms. Mais il sait que « ce ne sera pas une mince affaire ». Education, emploi, santé, logement, culture et infrastructures sociales sont autant de chantiers qui l'attendent. A ceux qui lui reprochent de ne pas être un homme politique et de ne pas avoir suffisamment d'expérience, il admet qu'il n'est pas « un bureaucrate, mais plutôt un homme de terrain ». On lui reconnaît justement sa bonne connaissance des milieux roms ; cependant, sur les sujets sensibles, Damian Drăghici préfère rester prudent. Concernant le démantèlement des camps de Roms en France, il appelle « les deux gouvernements à plus de coopération », tout en soulignant que « les expulsions ne sont pas la solution car cela enferme les Roms dans un cercle vicieux ». Selon lui, une première étape nécessaire est l'intégration des Roms dans la société roumaine : « Il faut montrer que les Roms sont capables de faire aussi bien que les autres (...). Et les familles roms doivent également changer de mentalité, car elles entretiennent cette discrimination. » Il raconte que lorsqu'il était enfant, il ressentait « un sentiment d'infériorité », qu'il attribue à l'attitude de sa famille. « Tu es rom donc tu n'arriveras jamais à faire la même chose que les Roumains », a-t-il entendu à plusieurs reprises de la bouche de ses propres parents. Il attendra alors 1989, quelques mois avant la révolution, pour fuir vers Athènes, avant d'être repéré en 1996 par des membres de la faculté de Berklee. Beau destin.

Texte et photo : Julia Beurq

## Accord signé entre la France et la Roumanie

Le ministre français de l'Intérieur Manuel Valls et celui chargé des Affaires européennes Bernard Cazeneuve effectué une visite à Bucarest le 12 septembre dernier afin de discuter de l'intégration des Roms en Roumanie. A cette occasion, ils ont signé un accord avec la ministre roumaine du Travail, Mariana Câmpeanu, et le ministre de l'Intérieur, Mircea Dușa, concernant la réinsertion en Roumanie de 80 familles roms – accord suspendu depuis 2010. « Il y a la volonté commune d'aider les populations d'origine rom à rester et à s'intégrer en Roumanie », avait déclaré Manuel Valls. Le Premier ministre roumain Victor Ponta avait quant à lui assuré que « la Roumanie ne se déroberait pas face à ses responsabilités concernant l'intégration des Roms ». En attendant des actes.

## DROITS DE L'ENFANT

Le 20 novembre célèbre la journée internationale des droits de l'enfant. Mais cette année, les caisses des associations bucarestaises sont plutôt vides... Selon Franco Aloisio, de l'organisation Apel, « nous ne sommes pas sûrs de pouvoir l'organiser ». Au bouclage de ce numéro, on croisait les doigts, rien n'était encore certain.

Texte et photo : Julia Beurq



# LA CHRONIQUE DE NICOLAS DON

## TOUT ÇA POUR ÇA...

La Roumanie vient de vivre un été totalement... ridicule. Le spectacle politique auquel on a assisté de juillet à septembre a été digne d'un chef-d'œuvre d'Eugène Ionesco : le comble de l'absurde, qui finit naturellement en soupe à la grimace. Dans les rôles principaux : Victor Ponta, Crin Antonescu, Traian Băsescu, l'Union européenne, la Maison-Blanche et les électeurs roumains. Premier acte : le Premier ministre social-démocrate Victor Ponta et son allié libéral Crin Antonescu montent un plan pour se débarrasser du président, le libéral-démocrate Traian Băsescu. Après de multiples tours de passe-passe juridiques et administratifs – voire constitutionnels – ils obtiennent un vote du Parlement qui suspend le président. Il ne manque plus qu'un référendum afin d'envoyer aux oubliettes l'ennemi politique absolu, dont le mandat doit normalement s'achever en 2014. Deuxième acte : émoi de la communauté internationale. Les Etats-Unis d'abord, l'Union européenne ensuite, condamnent fermement les tripatoillages législatifs et les atteintes à l'état de droit. Les partisans du président boivent du petit lait, Crin Antonescu et Victor Ponta crient au complot anti-roumain. Le complexe du petit pays maltraité par les grandes puissances frappe, une fois de plus : ATTENTION ! LE MONDE NOUS REGARDE !!! Troisième acte : référendum, dans la fournaise de juillet. Polémiques à n'en plus finir sur le nombre de votants nécessaire à la validation du scrutin. Campagne électorale en maillot de bain. Démissions ministérielles et/ou limogeages. Grosse chaleur, poussière, ras-le-bol national. Résultat des courses : nombre d'électeurs insuffisant pour valider le scrutin. Traian Băsescu reste président. La tentation est suffisamment forte pour que l'on y cède : la conclusion de ce psychodrame estival – avec d'incalculables conséquences négatives pour l'image du pays – se retrouve dans une histoire drôle, célèbre à l'époque de Nicolae Ceaușescu : un policier – en civil – et son fils déambulent tranquillement sur Calea Victoriei à Bucarest. Un étranger les accoste en leur demandant en français où se trouve l'Arc de Triomphe. « Je ne sais pas, bougonne le flic, en roumain, comprends rien »... « Excuse me, Sir, where is the Triumph Arch, please ? », insiste le touriste. Même réponse, avec un juron en prime. Le touriste essaie tour à tour l'allemand, l'italien et l'espagnol sans obtenir la moindre réponse intelligible. Dépit, il finit par abandonner. Emervillé, le petit garçon se tourne vers son père : « Dis donc papa, tu as vu combien de langues étrangères il parlait, le monsieur ? ». Et le père de répondre, sur un ton profondément ennuyé : « Et alors ? Ça lui a servi à quoi ? ». Aujourd'hui, la réponse devient simple : on verra bien le 9 décembre prochain, date des élections législatives.

Nicolas Don est journaliste et fondateur de Telenews.ro



# TAXI VOLEUR

Il a fallu qu’une touriste japonaise soit tuée par un faux chauffeur de taxi près de l’aéroport international Henri Coandă à Otopeni, au nord de Bucarest, pour que les autorités roumaines se décident enfin à « enquêter » sur le trafic des taxis à l’arrivée des voyageurs. Un manège de l’arnaque qui dure depuis des années, sans que personne ne bouge.

DEVANT L’AEROPORT INTERNATIONAL de Bucarest, aux arrivées internationales, ils sont là, attroupés tels une meute, à la recherche de leur proie. « Taxi ? Taxi ?... » Ces chauffeurs de taxi sont prêts à agripper n’importe quel bagage et le mettre dans leur coffre *imédiat* – et là, c’est vraiment immédiatement. Cet été, l’un d’entre eux a offert ses « aimables » services à une jeune Japonaise venue pour la première fois en Roumanie enseigner sa langue maternelle. Il l’a attirée dans son « taxi » en lui promettant de la conduire en ville, mais leur voyage a fini dans une petite forêt, quelques kilomètres plus loin. Où il l’a violée, pillée et tuée. Ce fait divers, qui ne concerne évidemment pas l’ensemble des chauffeurs de taxi de la capitale, a suscité une vive réaction de la part de l’ambassade japonaise et réveillé enfin l’attention du ministère des Transports et de la police sur le comportement des taxis de l’aéroport.

A Bucarest, il y a deux types de tarif : un tarif « normal » de 1,39 ou 1,40 lei par kilomètre (30 centimes d’euro), et un autre de 3,5 lei par km (environ 75 centimes d’euro). Généralement, les taxis affichant 3,5 lei par km sur l’aile avant de leur véhicule sont plus confortables, mais pas nécessairement, leurs prestations ne justifient de toute façon pas ce prix deux fois et demi plus élevé que la moyenne. Quoi qu’il en soit, aux arrivées de l’aéroport international Henri Coandă de Bucarest, ces différents tarifs ne veulent plus rien dire, on négocie la course dès le départ – et mieux vaut négocier si on ne veut pas se retrouver avec une note salée.

Ce manège de l’arnaque fonctionne de la façon suivante : l’aéroport interdit aux taxis qui viennent de déposer leurs clients de stationner devant l’entrée ou la sortie des voyageurs, ils sont donc contraints de retourner en ville bredouilles. Et la société de sécurité engagée par l’aéroport a précisé – pour principale activité d’éloigner les taxis à plus faible tarif. Le mieux est alors d’aller au terminal des départs, en espérant qu’un « bon » taxi passe par là. « Seules 750 voitures ont l’autorisation et l’écusson libéré par les autorités de l’aéroport pour opérer devant la porte des arrivées », affirme Teo Postelnicu, le chargé communication de l’aéroport. Il assure que ce système est parfaitement légal et en conformité avec la loi sur les taxis de 2010. Mais comme par hasard, ce sont les taxis affichant le prix le plus élevé de 3,5 lei par km qui ont le monopole de l’emplacement. Non contents d’en profiter, ils n’hésitent pas à proposer des tarifs encore plus élevés.

POUR UN SYSTEME ELECTRONIQUE ? Autre son de cloche, celui du président de l’Association des droits des chauffeurs de taxi indépendants (ADTI) – principale organisation des chauffeurs de taxi – Radu Viorel, qui parle de la « mafia » des transports à l’aéroport. « Il y a des groupes d’intérêt qui ont toujours gravité autour de l’aéroport d’Otopeni. Et tout se déroule avec l’accord tacite des autorités, soutient-il. Hormis les taxis agréés, il y a les taxis pirates qui exercent clandestinement cette activité, très agressifs avec les clients, et qui ont l’habitude de spolier surtout les étrangers. Ils sont très bien connus des policiers et

des gendarmes, qui ferment les yeux. » Et d’ajouter : « Si les autorités voulaient instaurer l’ordre sur l’activité des taxis à l’aéroport d’Otopeni, elles le pourraient. Mais jusqu’à présent, personne ne l’a fait, même si nous l’avons sollicité plusieurs fois. »

De son côté, le secrétaire d’Etat au ministère des Transports, Valentin Preda, a récemment déclaré qu’il envisageait de créer « un système électronique pour mieux identifier les chauffeurs qui ne respectent pas la loi ou qui harcèlent les voyageurs ». Un système électronique ? Qu’en pensent les principaux intéressés ?... Cornel travaille depuis dix ans comme taxi pour la compagnie Meridian, et ne semble pas très ravi. « Un système électronique ? Quelle foutaise... On nous traite de voleurs, mais comment voulez-vous vivre avec un tarif aussi bas ? Il y a des arnaqueurs, notamment à l’aéroport, j’en conviens, mais il ne faut pas généraliser. Le problème vient de la mairie de Bucarest qui augmente toujours plus les taxes sans compensations pour nous. »

Suite à la tragédie du meurtre de cette jeune Japonaise, tout le monde – de la police routière jusqu’au Premier ministre – a donné l’impression d’être déterminé pour mettre un terme à l’arnaque de l’aéroport. La police, la protection des consommateurs, le ministère des Transports et encore d’autres instances ont ouvert leurs enquêtes respectives. Seule mesure adoptée jusqu’ici : le directeur général de l’aéroport, Cornel-Constantin Poterașu, a été rétrogradé – il n’est plus que directeur technique.

Daniela Coman

# LA CHRONIQUE D’ISABELLE WESSELINGH

## LES TRESORS CACHES DE LA CUISINE ROUMAINE

Après une escapade de quelques jours en Bucovine où je pus me délecter tous les soirs au dîner, dans la cuisine de la Casa Cu Cerbi, une pension de Voievodeasa (près de Sucevița), des petits plats de Viorica, une septuagénaire du village, je me suis de nouveau interrogée sur ce mystère : pourquoi trouve-t-on rarement dans les restaurants roumains le meilleur de la cuisine de ce pays ? Y aurait-il là un trait roumain plus généralisé à dissimuler (ou à ne pas savoir mettre en valeur) les meilleures qualités de la Roumanie ? Ou à les réserver aux gens qui savent chercher au-delà des apparences ? Trouverait-on en cuisine le même travers qu’en tourisme où sont promus bien trop souvent les monstres de béton sans âme du littoral, les pensions clinquantes aux vitres miroirs



qui poussent sans se soucier de leur intégration harmonieuse dans le paysage aux dépens des maisons traditionnelles, de ce tourisme rural, respectueux de l’environnement et du savoir-faire local, qu’il soit artisanal, culinaire ou même artistique ? Je repense à ce maire adjoint d’une ville située au pied du mont Pârang, une région des Carpates sauvage et d’une beauté saisissante, qui m’expliqua qu’il voulait faire tourner la bétonneuse à plein régime pour développer le tourisme : « Non, me dit-il, nous n’allons pas laisser les belles grottes que nous avons dans la région comme Dieu les a faites, nous allons construire de grandes routes pour y accéder, élargir les entrées et les bétonner. Et puis, il faut des grands hôtels, des pistes de quad, des casinos : les gens veulent s’amuser, il faut que ce soit moderne. » Quelle tristesse de penser à ces rêves (cauchemars) de Las Vegas des Carpates nés dans la tête d’un homme qui ne s’était en rien penché sur les tendances du marché du tourisme, dans une des zones les plus sauvages

d’Europe. Le maire adjoint crut même intelligent de se moquer en riant grassement des tentatives du prince Charles de développer la production de confitures traditionnelles en Transylvanie... Ce qui me ramène à mon sujet de départ gastronomique. En mangeant tous les soirs en entrée les soupes de Viorica, délicats assemblages de légumes, d’estragon ou de persil, je me suis demandée pourquoi on ne trouvait aucune de ces soupes dans les restaurants roumains ? Pourquoi tourne-t-on toujours autour de la soupe aux tripes, la soupe paysanne (comme s’il n’y en avait qu’une !) ou la crème de légumes (mais bien moins raffinée) ? En ouvrant le livre roumain *La dictature gastronomique, 1501 plats de 1935 (Dictatura gastronomică, 1501 de feluri de mâncări din 1935)*, écrit par Constantin Bacalbașa, un journaliste, fondateur de la Société de la presse à Bucarest et fin gourmet, je trouve déjà trente sortes de recettes de soupes roumaines (y compris une soupe au melon jaune). Une amie me dit aussi regretter terriblement de ne pas trouver d’orties dans les menus des restaurants. Et pourtant, chacun d’entre nous a vu les marchés se couvrir de montagnes d’orties durant la saison, un aliment délicieux et qui se prépare différemment de ce que nous connaissons généralement en France. Les préparations à base de légumes, pourtant innombrables et savoureuses dans les cuisines particulières roumaines, sont terriblement réduites dans les menus en général. La carte des desserts, bien qu’elle comprenne les *papanashi* pour lesquels l’auteur de cet article avoue une certaine faiblesse, oublie aussi nombre de gâteaux et friandises que l’on peut goûter dans la cuisine de Viorica ou d’amis roumains qui ont la gentillesse de nous faire découvrir ces spécialités (*găluște cu prune* au sirop de prune, légère *plăcintă* à la citrouille, etc...). Si une lectrice ou un lecteur a une explication sur la dissimulation de ce patrimoine gastronomique, qu’il n’hésite pas à la faire connaître.

Isabelle Wesselingh est chef du bureau de l’agence France-Presse à Bucarest.  
Photo : Mediafax

PS1 : Les Néerlandais ont aussi longtemps donné une très mauvaise image de leur fromage en exportant les moins savoureux de leur gouda et de leur edam, gardant pour eux le gouda de ferme, le kernhem ou le frison aux crous de girofle bien plus goûteux.  
PS2 : Afin de connaître la cuisine de Viorica, voici l’adresse de la pension : [carpathica@yahoo.com](mailto:carpathica@yahoo.com)



ONG ROUMAINES EN DANGER

**La situation financière actuelle des organisations non gouvernementales (ONG) roumaines est très critique. L'arrêt du versement des subventions européennes suite aux fraudes constatées sur le Programme opérationnel sectoriel pour le développement des ressources humaines (POSDRU) a des conséquences dévastatrices sur leurs budgets. Nombreuses sont celles qui pourraient faire faillite et disparaître prochainement.**

Certes, les effets de la crise économique touchent toutes les ONG du fait de la forte baisse des dons. Mais certaines d'entre elles ont un problème bien plus grave, conséquence du co-financement de leurs projets par des fonds européens. D'après Stéphane Meuret, directeur général de Human Respect Solutions, les ONG ont bénéficié de fonds atteignant parfois plusieurs millions d'euros. Avec un préfinancement passé de 40% à 10% et des durées de remboursements sans cesse croissantes jusqu'au contexte de blocage actuel, elles n'ont pas la solidité financière nécessaire pour mener leurs projets à terme. L'UE a notamment informé récemment la Roumanie de la suspension de plusieurs programmes, dont POSDRU, suite à des irrégularités systémiques majeures dans l'évaluation et l'attribution des projets. « De nombreuses ONG ont des demandes de remboursement cumulées qui les empêchent de financer de nouvelles activités et de poursuivre leurs projets », souligne Stéphane Meuret. Ces organisations ne peuvent alors plus payer les salaires ou les fournisseurs. Pour rester en vie, elles vendent parfois leurs biens immobiliers, et dans certains cas, les membres de l'organisation doivent emprunter de l'argent à leur famille ou à leur banque, en hypothéquant des biens personnels. François Gaillard

Quand la lutte contre le cancer devient une fête

Samedi 29 septembre au parc Tineretului à Bucarest, environ 3200 personnes ont participé à la course contre le cancer du sein organisée par l'association Casiopeea. Lancé en 2010, cet événement annuel a ainsi enregistré un nouveau record d'affluence. En marge des compétitions par catégories, la manifestation a donné lieu à une grande fête familiale, avec de nombreuses activités pour les enfants. « Pour une fois, la lutte contre le cancer n'est pas associée à quelque chose de triste, mais à un moment festif, de solidarité et d'espoir », a déclaré Nathalie David, présidente de l'association. Grâce aux contributions des participants et des partenaires, le succès de cette opération permettra de financer le don de 200 prothèses mammaires à des femmes atteintes du cancer du sein. Cette maladie est la deuxième cause de mortalité chez les Roumaines. F. G.



L'AIR mieux

La désindustrialisation de la Roumanie a aussi eu du bon... Selon le rapport « La qualité de l'air en Europe entre 2001 et 2010 », publié le 24 septembre dernier par l'Agence européenne pour l'environnement, la Roumanie a la plus faible concentration d'ozone au niveau du sol de toute l'Union européenne – l'excès d'ozone peut générer des maladies pulmonaires et détruit la végétation. Le même document affirme que la qualité de l'air s'est généralement améliorée : le pays est seulement 16ème en Europe pour la pollution par micro particules, et les niveaux de dioxyde d'azote et de dioxyde de soufre (qui provoquent des pluies acides) se situent dans les limites normales. Răsvan Roceanu

RECENSEMENT, DERNIERS RESULTATS

Le recensement de la population lancé l'année dernière confirme que les Roumains ne sont plus aussi nombreux aujourd'hui qu'il y a dix ans. Selon les derniers résultats préliminaires rendus publics fin août, la Roumanie compte désormais 19 millions d'habitants, soit trois millions de moins par rapport au recensement de 2002. La principale minorité reste celle des Hongrois, avec plus de 1,2 million de membres, suivie de celle des Roms (250.000), des Ukrainiens (50.000) et des Allemands (30.000). Concernant les religions, 86% des Roumains se disent orthodoxes, 4,6% catholiques de rite romain, 3,2% de l'Eglise réformée et 1,9% pentecôtistes. Seulement 0,1% des personnes recensées ont affirmé n'être affiliées à aucune religion. Parmi les données enregistrées, certaines mettent au jour de graves lacunes : par exemple, 61,9% de la population disposent d'une salle de bain à l'intérieur de son logement – et seulement 31% dans le milieu rural. Pareillement, seules 37,2% des habitations des communes du pays sont alimentées en eau potable. Jonas Mercier

Cathedral Plaza, indestructible ?



L'archevêché romano-catholique de Bucarest bataille toujours avec les autorités pour que le gigantesque building Cathedral Plaza, construit illégalement à moins de dix mètres de la cathédrale Sfântul Iosif (Saint-Joseph, rue Général Berthelot à Bucarest), soit « démonté ». A la mi-septembre, le tribunal du secteur I de la capitale a refusé en première instance la demande des catholiques roumains d'obliger le propriétaire de cette tour, la compagnie Millennium Building Development, de démolir le bâtiment à ses propres frais, tout en confirmant – selon l'archevêché – la décision de le démolir. En 2010, la justice roumaine avait déjà estimé dans une décision définitive et irrévocable que le permis de construire du Cathedral Plaza n'était pas légal. J. M. Photo : Mediafax

PEU DE DIPLÔMÉS

Avec seulement 20,4% des personnes âgées de 30 à 34 ans possédant un diplôme universitaire en 2011, la Roumanie compte parmi les pays européens où le nombre d'individus avec des études supérieures est le plus bas. C'est une des conclusions de l'Eurobaromètre publié récemment par Euractiv. L'objectif fixé par la Stratégie Europe 2020 est de 40% sur l'ensemble des 27 pays communautaires. Les pays les mieux placés dans ce classement sont l'Irlande (49,4%), le Luxembourg (48,2%), la Suède (47,5%) et la France (43,4%). Derrière la Roumanie se situe seulement l'Italie, avec 20,3% diplômés d'université. La Roumanie est devancée par tous les pays ex-communistes (Bulgarie 27,3%, Slovaquie 23,4%, Hongrie 28,1%, Pologne 36,9%). R. R.

HOTNEWS SE MET A L'ESPAGNOL

L'un des principaux sites d'information roumain, Hotnews.ro, a lancé début octobre la version espagnole de son portail pour toucher non seulement le public ibérique mais aussi celui sud-américain. « L'idée est d'éviter les stéréotypes sur la Roumanie, un pays important commercialement pour l'Espagne mais que nous connaissons mal », a expliqué Raul Sanchez, rédacteur en chef de cette version en espagnol. Avec 1,4 million de visiteurs uniques par mois et une quarantaine de journalistes, Hotnews.ro fait partie des médias Internet les plus lus du pays. J. M.

Médecine, toujours l'exode

Presque 13.000 médecins ont quitté la Roumanie au cours de ces quatre dernières années, a déclaré le professeur Sorin Oprescu, maire de Bucarest, à la cérémonie d'ouverture de la nouvelle année universitaire, le 1er octobre dernier. Le professeur Adrian Streinu-Cercel, ancien secrétaire d'Etat à la Santé, a de son côté affirmé que, selon les estimations, de 20 à 30% des diplômés des universités de médecine et de pharmacie quittent la Roumanie dans les douze premiers mois après avoir obtenu leur diplôme. A son tour, le professeur Vasile Astărăstoae, président du Collège national des médecins, a précisé que 1605 médecins ont trouvé des emplois à l'étranger depuis le début de l'année. Il a aussi souligné que pour la scolarité de ces 13.000 médecins qui ont quitté le pays, l'Etat roumain a dépensé au moins 3,5 milliards d'euros. R. R.



# PLUS DE SOUFFLE

Les bons résultats de la délégation roumaine aux Jeux olympiques de Londres de cet été masquent une santé de plus en plus précaire du sport en Roumanie. Lois inadaptées, manque d'argent, absence de stratégie... Les défis à relever sont immenses.

**TOUT EST A REFAIRE.** DANS LES bureaux de l'Autorité nationale pour le sport et la jeunesse (ANST), l'institution chargée d'élaborer la stratégie gouvernementale dans le domaine du sport, les réunions se succèdent. Et c'est l'ensemble du milieu sportif roumain qui est mis à contribution. Aucune des soixante-quatre fédérations sportives que compte la Roumanie ne manque à l'appel. L'enjeu : adapter la loi au contexte actuel et redonner au sport roumain une seconde jeunesse. « La législation doit d'abord être actualisée, nous ne pouvons plus continuer à fonctionner avec des lois qui ne sont plus adaptées à la

société d'aujourd'hui, lâche Carmen Tocală, fraîchement nommée à la tête de l'ANST. Les clubs, qu'ils soient privés ou publics, doivent être égaux devant les financements de l'Etat. »

Complications administratives, aberrations législatives, désintérêt des autorités... Contrairement à ce que l'on pourrait croire, aucune fédération n'est épargnée. Même le football, pourtant sport le plus médiatisé du pays, souffre de graves problèmes. « La situation est plus que précaire, même pour le foot, tout est à terre », confirmait récemment l'un des

plus grands footballeurs roumains, Gheorghe Hagi. Le Maradona des Carpates, comme on le surnomme, a mis en place il y a quelques années sa propre académie de foot pour aider les graines de champions à pousser dans la bonne direction. Une initiative privée pour combler un gouffre laissé par une fédération jugée incompétente par de nombreux spécialistes. « Je suis dépité parce que nous avons des jeunes talentueux qui sont de vraies mines d'or et nous, au lieu de les aider à devenir footballeurs, à se construire un futur, nous leur bottions les fesses », continue Hagi. Même son de cloche du côté du champion de tennis devenu riche homme d'affaires Ion Țiriac. Dans un entretien accordé début octobre au quotidien România Liberă, il estime « honteux que des champions olympiques ou mondiaux

n'aient même pas de quoi s'acheter des médicaments. Malheureusement, il y a toujours une priorité plus importante que le sport ».

Les jeunes champions sont aussi l'un des soucis majeurs d'Octavian Morariu, le président du Comité olympique et sportif roumain (COSR), qui bataille depuis sa prise de fonction en 2004 pour faire comprendre aux autorités que c'est aujourd'hui qu'on forme les champions de demain. « Le financement que nous avons obtenu du gouvernement pour les centres olympiques des juniors correspond à moins de la moitié de ce que nous avons sollicité initialement, souligne-t-il. Mais nous ne pouvons pas fermer les portes de ces centres parce que de là-bas proviennent 80% des sportifs qui sont intégrés ultérieurement dans les lots olympiques seniors. »

## UN SOUS FINANCEMENT CHRONIQUE

En 2012, le budget alloué au sport a été d'un peu plus de 210 millions d'euros, soit 0,6% du PIB de la Roumanie. Et malgré les déclarations généreuses du Premier ministre, qui a clamé dès sa prise de fonction qu'il ferait tout pour le sport, les perspectives restent sombres. Début septembre, le ministère des Finances a refusé de verser au club sportif Dinamo la somme de 300.000 euros promise par les autorités quatre ans plus tôt pour récompenser les médaillés des Jeux olympiques de Pékin. Cet engagement est « prescrit », a-t-on justifié. « Le sport roumain souffre d'un sous financement chronique depuis la chute du communisme, estime Adrian Stoica, président de la fédération de gymnastique. La période de transition est particulièrement difficile dans ce domaine et elle est loin d'être terminée. »

« Il est honteux que des champions olympiques ou mondiaux n'aient même pas de quoi s'acheter des médicaments »

Pour Carmen Tocală, les deux principaux problèmes du sport roumain sont la loi sur le « sponsoring » et le code fiscal. Car le sport ne doit plus attendre tout de l'Etat. « Nous devons générer nos propres profits par la création d'événements et de compétitions et ainsi attirer les sponsors. C'est dans ce domaine qu'il faut

travailler », argumente-t-elle. Aujourd'hui, une entreprise roumaine peut sponsoriser une fédération sportive à hauteur de trois pour mille de son chiffre d'affaires. C'est peu, trop peu selon l'ANST, surtout en période crise.

Conséquence de ce manque d'argent et d'infrastructures : depuis des années de nombreux entraîneurs et sportifs quittent le pays. Comme dans le domaine de la médecine, les meilleurs font carrière à l'étranger. « Si l'on regarde les choses avec un peu de distance, les succès des sportifs roumains à de grandes compétitions peuvent être qualifiés de miracles, note le rédacteur en chef de Gazeta sporturilor, premier quotidien sportif de Roumanie. Je me ré-

fère aux sports individuels où le talent peut faire la différence, car le haut niveau dans les sports d'équipe nous est pratiquement inaccessible. »

Dans les bureaux de l'ANST, les réunions vont être encore nombreuses ces prochaines semaines et Carmen Tocală, comme l'ensemble des 64 fédérations sportives du pays, espère bien que leur « lobbying » auprès du gouvernement portera ses fruits. Leur objectif est de voir le budget consacré au sport pour 2013 passé de 0,6 à 1% du PIB. Un rêve sans doute un peu fou.

Jonas Mercier  
Photo : Mediafax



**CHOISISSEZ LE CONFORT !**

Leader pour les services en efficacité énergétique  
Le meilleur prix de chaleur en Roumanie  
Toutes nos Energies pour un développement durable

**Dalkia Roumanie**

Bucarest, 41 rue Frunzei, secteur 2  
Tel. +40 21 322 86 37  
Fax +40 21 320 94 36  
www.dalkia.ro  
secretariat@dalkia.ro

**Dalkia Romania**  
membre du Groupe  
**VEOLIA**  
ENVIRONNEMENT



## Tableau noir

**SELON LE MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION** nationale, plus de 33.000 enseignants prendront leur retraite dans les cinq prochaines années. Un chiffre inquiétant, surtout qu'en 15 ans, l'enseignement a perdu plus de 65.000 professeurs et instituteurs – entre 8000 et 10.000 par an à partir de 2008. La crise économique, la baisse des salaires et le manque de perspectives font que les jeunes enseignants émigrent ou choisissent d'autres domaines.

« Il faut que nous mettions en place au plus vite une stratégie pour éviter un grand déficit à venir », avertissait récemment la ministre de l'Éducation Ecaterina Andronescu. Des mots, encore des mots. Le président de la fédération des syndicats de l'enseignement Spiru Haret, Gheorghe Isvoranu, estime de son côté que de toute façon la perte de ces professeurs va se faire sentir, parce qu'il s'agit de générations bien préparées, des anciens meilleurs étudiants pendant le communisme. « Avec les salaires actuels, il est impossible d'attirer des jeunes compétents, les mieux préparés vont se tourner vers d'autres domaines, ou partir à l'étranger. Il nous restera les autres... ». M. Isvoranu est notamment désespéré par le budget pour l'éducation, qui ne compte que pour 2,7% du produit intérieur brut, budget qui inclut aussi les établissements privés, « ce qui est absurde », soutient-il. « La politique de l'éducation qui dure depuis des années est destructrice. On ne peut pas faire de réforme sans argent, les salaires des enseignants doivent être repensés », conclut le président.

Aujourd'hui, face à l'urgence, une solution transitoire a donc été trouvée : rappeler les professeurs retraités pour qu'ils viennent à la rescousse. Lors de la dernière rentrée des classes, plus de 8000 « nouveaux » enseignants ont ainsi été mis à contribution. Durant l'année scolaire 2011-2012, 4000 retraités étaient déjà actifs dans les écoles primaires, les collèges et les lycées. Et le phénomène s'accroît. Dans les universités, environ 700 professeurs à la retraite se tiennent toujours devant leur pupitre. Ils sont soit directement appelés par l'inspection ou les directeurs d'école, soit ils déposent eux-mêmes un formulaire d'inscription. « 2012 est une année exceptionnelle, souligne le porte-parole de l'inspection de Bucarest,

Comme avec la Santé, les autorités roumaines semblent dénigrer un domaine fondamental pour le développement du pays : l'éducation. Résultat, les inspecteurs et directeurs de centres d'enseignement n'ont d'autres solutions que de faire appel à des retraités pour faire face à un corps professoral toujours plus réduit.

Marian Banu. Plus de 16.000 enfants sont entrés à l'école primaire (au lieu de 13.000 les années précédentes, ndlr), et environ 10.000 en classe zéro (classe entre la maternelle et l'école primaire, ndlr). »

« La politique de l'éducation qui dure depuis des années est destructrice. On ne peut pas faire de réforme sans argent, les salaires des enseignants doivent être repensés »

L'un des grands bémols de ce système « provisoire » : l'écart entre les générations. « Il est vrai que les professeurs plus âgés sont moins flexibles quand il s'agit de changer de méthode d'enseignement, mais ils sont mille fois mieux préparés que la plupart des jeunes enseignants », estime le

sociologue Alfred Bulai. « C'est une carrière qui attire les médiocres n'ayant pas d'autres solutions. Si les grandes villes continueront d'être bien fournies en enseignants relativement valables, le problème est devenu très préoccupant dans les campagnes. Toute une génération est en train d'être mal préparée. »

Pour Constantin Trăistaru, responsable de l'inspection de Bucarest, la solution passe notamment par une meilleure coordination avec les universités : « Afin d'éviter le déficit dont nous souffrons, il faudrait que les inspecteurs communiquent mieux avec les universités, de telle sorte que le nombre de places accordées aux étudiants soit en accord avec les besoins des centres d'enseignement. Nous pouvons faire appel aux retraités pendant encore quelques années, mais ce ne peut être qu'une mesure temporaire. »

Florentina Ciuvercă  
Photo : Mediafax



**la mobilité change avec Orange**  
un seul abonnement internet mobile pour toute l'équipe

**Avec l'abonnement Colibri Flexibil Grup vous bénéficiez de:**

- accès internet pour tous les utilisateurs d'ordinateurs portables, tablettes, smartphones
- consommation optimisée du trafic selon les besoins de chacun
- trafic illimité avec l'option Cost Control comprise

**business@orange.ro** les affaires changent avec **orange™**



# L'HOMÉOPATHIE, panacée en temps de crise

L'histoire de l'homéopathie en Roumanie est intimement liée aux origines même de cette pratique médicale, son père fondateur, l'Allemand Hahnemann, ayant séjourné à Sibiu à ses débuts, au 18ème siècle. Cette longue histoire ne s'est pas déroulée sans heurts, mais a connu sous Ceaușescu un rebondissement imprévu.

## « NOUS POUVONS CONSIDÉRER

que l'homéopathie a fait ses débuts en Roumanie dès 1777, lorsque le docteur Hahnemann est venu à Sibiu », relate Ileana Rîndașu, secrétaire de la Société roumaine d'homéopathie, « et y vécut un an et neuf mois, en tant que médecin et bibliothécaire du Baron von Brukenthal », gouverneur de la Transylvanie. Hahnemann aurait alors trouvé matière à nourrir sa réflexion, avant de publier son *Organon*, le livre de référence qui donna officiellement naissance à l'homéopathie. Hahnemann fit par la suite un émule de renom, le docteur

Johann Martin Honigberger, médecin saxon de Brasov, qui partit en Orient en 1835 répandre sa bonne parole – Mircea Eliade en a fait le personnage d'un de ses romans écrit en 1940, *Le secret du docteur Honigberger*, traduit en français en 2012 (éditions Mercure de France).

Dans un pays rural où le soin par les plantes s'est toujours pratiqué, l'homéopathie n'a guère eu de mal à se développer. Cette pratique médicale étant indissociable de la prescription de remèdes, les médecins qui la préconisaient étaient à

l'origine d'emblée pharmaciens. On en trouve des traces aussi bien à Sibiu qu'à Iași, Brașov, Cluj ou Bucarest au début du 19ème siècle. « La Vulturul negru » (A l'Aigle noir), « La Îngerul » (A l'Ange), « La Ursul » (A l'Ours), tels sont les noms de célèbres pharmacies qui, très tôt, eurent une section d'homéopathie, ou s'y consacrèrent entièrement. Cette thérapie était donc tolérée, mais à condition qu'elle fût dispensée dans des cabinets privés. Son ampleur devint telle qu'en 1947, une Société roumaine d'homéopathie a été créée. Pour être aussitôt interdite

par le régime communiste d'obédience soviétique qui condamnait fermement cette « idéologie » incompatible avec le matérialisme marxiste-léniniste.

## Dans un pays rural où le soin par les plantes s'est toujours pratiqué, l'homéopathie n'a guère eu de mal à se développer

Les pharmacies ont été nationalisées, les cabinets médicaux privés fermés, et l'homéopathie roumaine est entrée dans l'ombre. Ce qui n'a pas empêché des médecins les plus allopathiques (prônant la médecine classique) de s'y intéresser. Le docteur Geo Săvulescu raconte : « J'ai fait des études de médecine classique. Mais en 1950, j'avais entendu parler d'homéopathie par un de mes amis. Je souffrais de calcul urinaire impossible à soigner. » Dans son cabinet de Bucarest qu'aucune enseigne n'indique, au milieu d'un désordre surréaliste, l'octogénaire sourit. « Je dois reconnaître que ses prescriptions ne m'ont pas guéri, mais cela m'a quand même donné envie de m'y intéresser. J'ai suivi par la suite une formation à l'homéopathie, et j'ai peu à peu édulcoré la médecine allopathique pour m'y consacrer entièrement. Cela fait donc plus de trente ans que je donne des consultations en utilisant l'homéopathie. »

De fait, l'interdiction s'assouplit à la fin des années soixante. Mais le véritable tournant a lieu en 1980. Le docteur Ioan

## La très grande collection du tout petit musée

Le centre-ville de Sibiu pullule de musées, constitués à partir des collections éclectiques du Baron von Brukenthal. Parmi eux se trouve le Musée de la pharmacie, au bord de la pittoresque Piața Mică. Il occupe les murs de l'une des toutes premières pharmacies du pays, « la Ursul negru » (« A l'Ours noir »), fondée en 1600. La salle principale reproduit à l'identique une officine du début du 20ème siècle, avec ses comptoirs en bois poli, ses rayonnages remplis de bocaux en verre et en porcelaine, ses délicates balances et leur série de poids parfaitement alignés, ses innombrables tiroirs étiquetés en calligraphie gothique. Une seconde salle représente le laboratoire où les remèdes sont préparés, pilés, conditionnés. Pressoirs, distillateurs, alambiques de toutes formes, filtres en céramique, dégradé de casseroles en cuivre accrochées au mur : une foultitude d'objets s'y entasse, dont le plus ancien est un mortier en bronze datant de 1597. La dernière pièce est consacrée à l'homéopathie, et présente d'ancestraux minuscules flacons encore remplis de granules, disposés comme des bijoux dans des écrins sur mesure. Ce tout petit musée bien achalandé revendique 6600 pièces au total, dont plus de 2900 dans sa collection consacrée à l'homéopathie – une partie seulement serait exposée. A croire que la moindre gélule a été inventoriée...

Teleianu, président de la Société roumaine d'homéopathie de 1992 jusqu'à sa mort en 2007, a donné sa version de l'histoire, lors de la 16ème Conférence nationale d'homéopathie qui eut lieu à Bucarest, début octobre 2000 : « La Roumanie commençait à avoir de graves problèmes économiques et sociaux (...) L'Etat n'avait plus de devises pour importer des appareils modernes et des médicaments, ou pour acheter les matières premières nécessaires à l'industrie pharmaceutique. » Sollicité par un ministre de la Santé acculé, cet ancien expert à l'Organisation mondiale de la santé et directeur du Centre national de perfectionnement des

médecins et des pharmaciens, profite de l'occasion pour promouvoir l'homéopathie comme alternative. La phytothérapie, la balnéothérapie ou l'acupuncture profiteront de même d'une reconnaissance officielle inédite à cette époque, au plus haut niveau de l'Etat. « Cela a été un moment historique pour l'homéopathie roumaine, et nous pouvons dire que la Roumanie a de ce fait été précurseur dans ce domaine par rapport aux autres pays socialistes de la région », reconnaît Ileana Rîndașu.

Béatrice Aguetant

Photo : Mediafax

## Dumitru Dobrescu : la passion du médicament

« Vous êtes béni des dieux ! (...) Votre livre est un monument ; il marquera le destin de la médecine et de l'homéopathie. (...) Vous nous avez tracé le chemin pour une centaine d'années de travail. » Ces mots diaphanes, le professeur Dumitru Dobrescu les relit avec émotion sans doute pour la millième fois. Ils lui ont été écrits par Christian Boiron, directeur général des laboratoires du même nom, suite à la parution de son livre *Pharmacologie homéopathique générale*, en 2007. Agé de 85 ans, le professeur alerte, crinière blanche en auréole autour d'un visage net, porte encore beau, et surtout, a toujours la passion pour ce à quoi il a consacré sa vie : le médicament.

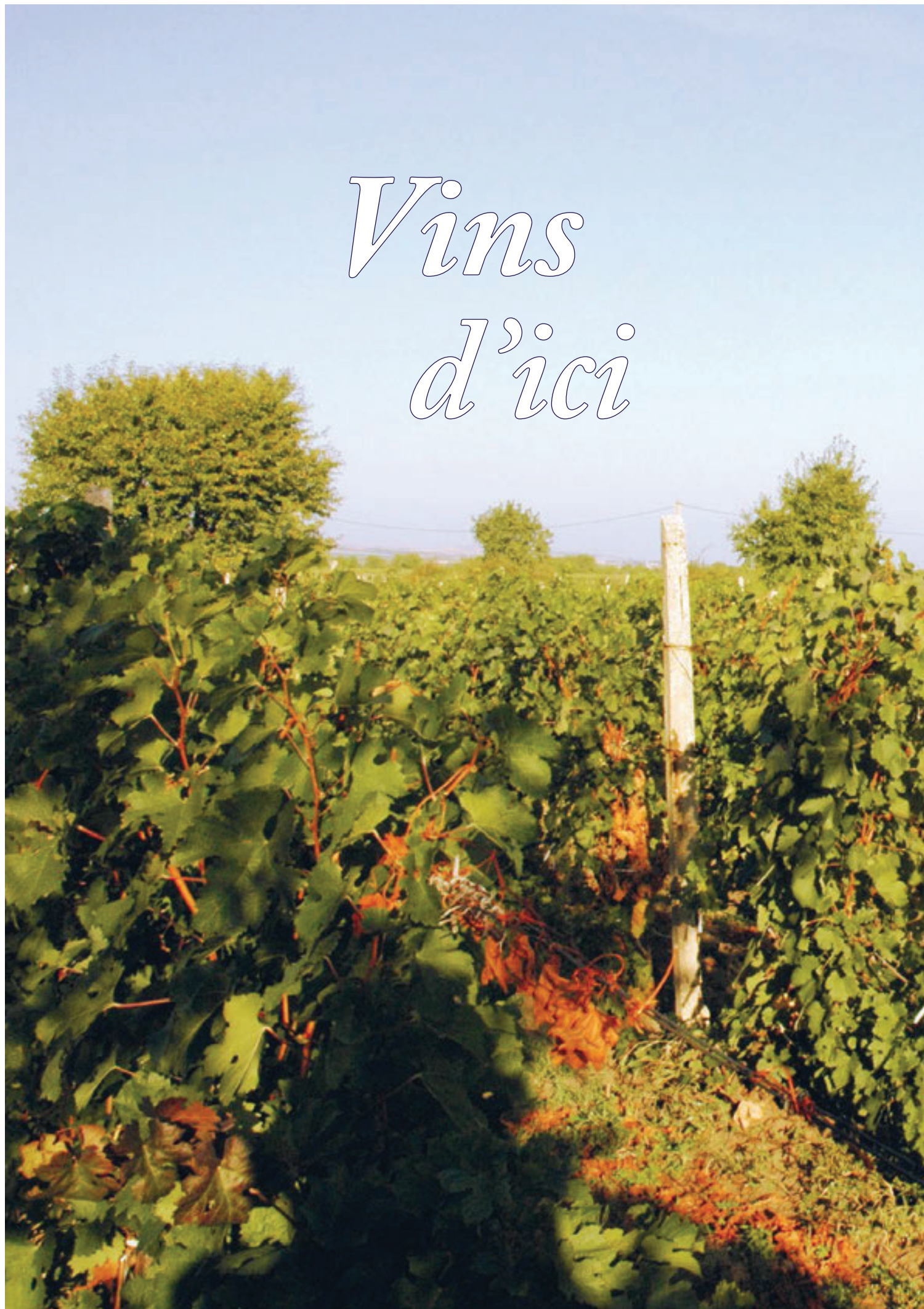
A l'origine pharmacien, il est devenu ensuite médecin, et a occupé de hautes fonctions à l'Institut d'Etat de contrôle des médicaments et de recherche pharmaceutique, à la Commission du médicament du ministère de la Santé, au Réseau national de pharmacovigilance dont il a été l'un des instigateurs, etc., sans jamais cesser de consulter. Observant les effets des médicaments allopathiques à la fois d'un point de vue global et pratique, il en perçoit les limites, et se rappelle avoir lu et traduit lors de ses études dans les années 50, un traité d'homéopathie français. Il s'y replonge alors de nouveau, et se lance, pour en devenir l'un de ses plus fervents défenseurs en Roumanie, jusqu'à introduire en 1990 son enseignement à la Faculté de pharmacie.

« Je crois pouvoir dire, en toute modestie, que j'ai fait des découvertes aussi cruciales pour l'histoire de l'homéopathie que celle d'Hahnemann. » Des expertises pointues et subtiles que le néophyte aura peine à comprendre, et qui semblent le laisser amer. Malgré de multiples reconnaissances honorifiques – doyen de la Faculté de pharmacie de Bucarest, membre de l'Académie des sciences médicales, de l'Académie roumaine, décoré de l'ordre du mérite « L'étoile de la Roumanie » en 2002 – le professeur Dobrescu a le sentiment de n'être toujours pas entendu. « Cela fait des années que je répète à tous les colloques auxquels je suis invité la même chose, mais rien ne change. (...) Le but ultime est que l'homéopathie soit un jour placée sur le même plan que l'allopathie. Mais ce jour viendra, tôt ou tard. » Un espoir que renforcent les précieux mots de Christian Boiron.





# *Vins d'ici*



Et si un jour les bouteilles du Dealu Mare rivalisaient enfin avec les crus français, italiens ou espagnols dans les celliers des grands cavistes situés plus à l'ouest ? Un rêve qui pourrait devenir réalité à la lumière des différents témoignages recueillis par nos reporters. Certes, le marché du vin en Roumanie a d'abord besoin de se structurer, d'améliorer le rapport qualité-prix des étiquettes haut de gamme, ou encore de soigner ses appellations d'origine contrôlée.

Mais le potentiel est là, ancestral, intrinsèque à la terre et à la culture roumaine. Des investisseurs français ou italiens l'ont bien compris et se sont lancés dans l'aventure depuis plusieurs années, proposant aujourd'hui de très belles bouteilles. Nous les avons

rencontrés, et nous sommes allés également chez ces viticulteurs roumains passionnés, donnant chaque année naissance eux aussi à des crus de grande qualité.

Tout est en train de changer pour le vin roumain, comme la façon de le consommer. Un peu partout dans le pays, des bars à vins font leur apparition, on y savoure enfin des verres de blanc ou de rouge sec, même si le goût sucré continue d'avoir ses inconditionnels.

Parler de vin est enfin dire l'histoire et la culture d'un pays. Les pages qui suivent ont été pensées pour voyager un peu dans l'espace, et revenir dans le temps. Un verre à la main. L. C.





## PETIT TOUR DES CEPAGES

Avec plus de 4 millions d'hectolitres de blanc, rouge ou rosé produits l'an dernier, quelque 200.000 hectares consacrés à la vigne et une tradition viticole millénaire, la Roumanie fait partie des dix pays au monde qui comptent en matière de vins. Des dizaines de cépages autochtones ou importés permettent d'en produire plus de 400 types différents. En voici quelques-uns parmi les plus utilisés.

### LES AUTOCHTONES

**Fetească regală...** C'est le cépage le plus utilisé par les viticulteurs roumains, près de 13.000 hectares lui étant consacrés, selon l'Office national de la vigne et des produits viticoles (ONVPV). Originaire de Transylvanie, il a été identifié pour la première fois en 1920 sur la commune de Daneş, près de Sighişoara. Aujourd'hui, on le retrouve dans une majorité de vignobles à travers les huit régions viticoles que compte la Roumanie mais il est aussi cultivé en Autriche et en Hongrie. Avec entre 10,5% et 11,5% d'alcool, le Fetească regală donne des vins blancs de table ou de grande qualité qui se marient très bien avec le poisson, la viande blanche et les fruits de mer.

**Grasă de Cotnari...** Cultivé depuis le 15ème siècle autour du village de Cotnari, à quelques dizaines de kilomètres de Iaşi, ce cépage fait la fierté des habitants de la Moldavie roumaine. La légende raconte que le voïvode Ştefan cel Mare était un grand amateur de ce raisin blanc donnant un vin supérieur, demi-sec ou liquoreux, qui se distingue par sa forte concentration en sucre (240 g/l) et en alcool (15%). Primée lors de l'Exposition universelle organisée en 1900 à Paris, le vin Grasă de Cotnari est aujourd'hui la bouteille vedette de la société roumaine Cotnari dont le chiffre d'affaires a dépassé 25 millions d'euros l'an dernier.

**Fetească albă...** C'est la deuxième variété de vigne la plus cultivée en Roumanie, selon l'ONVPV. Plus de 11.400 hectares lui sont consacrés et on la retrouve dans une majorité de vignobles, notamment en Moldavie et en Transylvanie. Les vins produits à partir de ce cépage sont des vins blancs secs ou demi-secs avec des concentrations modérées de sucre et d'alcool, entre 11,5% et 12%. Le Fetească albă est aussi particulièrement prisé des viticulteurs qui souhaitent produire du vin pétillant.

**Băbească neagră...** On compte plus de 80 noms différents pour désigner ce cépage « de grand-mère » que certains amateurs de vin disent millénaire. Sa culture occupe 6000 hectares de vignobles, principalement en Moldavie mais aussi en Valachie et en Dobrogea. Il donne des vins rouges de consommation courante qui sont généralement légers, fruités et dont le degré d'alcool oscille entre 10% et 11%. Dans la région de Nicoreşti, au nord-ouest de Galaţi, les vins produits à partir de ce cépage sont d'origine contrôlée.

**Tămâioasă românească...** Egalement appelé le « muscat roumain », ce raisin blanc à petits grains est originaire de la Grèce antique. Il a été importé sur le territoire actuel de la Roumanie aussi bien par les colons grecs que par les Romains. Aujourd'hui, il est cultivé sur une surface d'environ 1000 hectares, de la région de Târgu Jiu à la Moldavie roumaine en passant par Dealu Mare. Il donne des vins blancs aromatiques de qualité et d'une teneur en alcool autour de 12%. Idéaux pour accompagner les desserts, ces vins sont sucrés et riches en arômes de fleurs et de miel. Certains spécialistes n'hésitent pas à surnommer le Tămâioasă românească le « chef-d'œuvre » des cépages roumains.

**Fetească neagră...** Des teintes rouges rubis, des arômes de raisins secs, une concentration modérée en sucre et en alcool (de 12% à 12,5%)... Qu'ils soient doux, secs ou demi-secs, les vins rouges produits à partir du Fetească neagră ont du caractère. Pourtant, ce cépage séculaire, qui a su résister au phylloxéra et au temps, attire de moins en moins de viticulteurs. Selon l'ONVPV, moins de 2500 hectares y sont consacrés aujourd'hui, notamment en Moldavie et en Munténie.

**Galbenă de Odobeşti...** Il a longtemps été l'un des cépages les plus cultivés en Roumanie. Mais aujourd'hui, on ne le cultive principalement que dans les

vignobles du sud de Vrancea, et en Moldavie. En cause : la faible résistance de la plante aux maladies qui a peu à peu découragé les viticulteurs. Les vins blancs qui en sont issus sont secs et peu acides. Ils contiennent entre 9% et 11% d'alcool et se consomment en général lors de leur première année. Les spécialistes apprécient notamment la sensation de fraîcheur qu'ils laissent en bouche.

**Busuioacă de Bohotin...** Petit par la surface cultivée, à peine une centaine d'hectares, mais grand par son originalité. C'est ainsi que certains œnologues



roumains définissent ce cépage issu du vignoble de Bohotin, au sud-est de Iaşi. Il donne un vin rosé unique en son genre par ses arômes de chèvrefeuille et de pêches mures (11,5% à 12,5% d'alcool). Preuve de la grande richesse des cépages autochtones de Roumanie, le Busuioacă de Bohotin est également produit autour de Huşi, en Moldavie, ainsi qu'à Pietroasa et Tohani, en Munténie.

### LES ETRANGERS

**Merlot...** Alors qu'il conquiert actuellement les vignobles de nouveaux pays producteurs comme l'Argentine ou les Etats-Unis, le célèbre cépage de cuve noir français est apparu en Roumanie il y a déjà plus d'un siècle. Certes, il occupe aujourd'hui une surface viticole deux fois moins importante que le Fetească regală, soit un peu plus de 6500 hectares, mais il reste le cépage importé préféré des viticulteurs roumains. De la Dobrogea au Banat, il s'épanouit dans les vignobles du sud du pays, là où le climat est particuliè-

rement favorable à la production de vins rouges. Et génère des vins secs, fruités, d'une couleur intense et d'une teneur en alcool qui oscille entre 12% et 12,5%.

**Aligoté...** A en croire les spécialistes, le vin blanc issu de ce cépage bourguignon est tout à fait adapté aux repas riches en viande grillée. Pas étonnant dès lors qu'il soit si bien implanté dans un pays comme la Roumanie, où passer de longs moments autour du barbecue est un sport national. Cultivé sur près de 5000 hectares, l'Aligoté est ainsi le deuxième cépage importé le plus utilisé par les viticulteurs roumains, notamment par ceux de Dobrogea et du département de Vrancea. Les amateurs du vin Aligoté (12% d'alcool) apprécient notamment les arômes d'absinthe et de chicorée qui s'en dégagent parfois.

**Sauvignon...** Les Roumains ont aussi droit aux savoureux parfums de buis et de genêt qui émanent des vins blancs issus de ce cépage français (11,5% à 12% d'alcool). Si ce dernier n'est pas aussi répandu que

dans la vallée de la Loire et le Bordelais, on le cultive quand même sur une surface de 4800 hectares. Il donne des vins secs et demi-secs dans les vignobles de Transylvanie (Târnave, Alba et Aiud), de Munténie (Dealul Mare, Ştefăneşti-Argeş) et d'Olténie (Drăgăşani, Dealurile Craiovei, Severin, Plaiurile Drăncei) et des vins doux en Dobrogea (Murfatlar).

**Riesling italien...** Contrairement à de nombreuses variétés de vignes importées en Roumanie, ce cépage blanc d'origine incertaine a été introduit dans les vignobles avant la terrible invasion du phylloxéra qui a frappé le pays en 1884. Adapté aux climats chauds, son rendement est particulièrement important en Munténie, en Olténie et dans le sud de la Moldavie où l'on en fait des vins secs de qualité supérieure et plus rarement des vins pétillants d'une teneur en alcool entre 11% et 12%. Le Riesling italien, sans lien avec les Riesling d'Allemagne et d'Alsace, est très répandu ailleurs en Europe centrale et dans les Balkans mais sous des appellations différentes.

**Cabernet Sauvignon...** C'est le cépage le plus planté au monde après le Merlot, pourtant il n'occupe que 2% de la surface viticole totale de la Roumanie. Il est particulièrement répandu dans les vignobles du Dealul Mare (Munténie), d'Odobeşti (Moldavie), de Murfatlar (Dobrogea) et de Miniş-Măderat (Transylvanie). Mondialement connu grâce aux grands crus de Bordeaux, il donne d'excellents vins rouges d'une teneur en alcool qui varie entre 12% et 12,5%. Son rendement et sa résistance au gel et à la pourriture séduisent de nombreux viticulteurs roumains, sans aller jusqu'à mettre en péril la diversité des cépages autochtones.

**Muscat Ottonel...** La douceur du climat de Transylvanie est particulièrement propice à la culture de cet autre cépage de cuve français. Elle conserve notamment les arômes des vins blancs, élégants et légèrement musqués qui en sont issus (entre 11,5% et 12% d'alcool). Actuellement, le Muscat Ottonel occupe près de 4000 hectares de vignobles en Roumanie, la plupart se situant autour de Târnave, Alba, Aiud, mais aussi en Dobrogea où la société roumaine Murfatlar en tire un vin beaucoup plus sucré.

Mehdi Chebana  
Photo : Julia Beurq



Depuis dix ans, le marché vinicole roumain est en pleine restructuration. Tandis que les vins haut de gamme se construisent un bel avenir, la très grande majorité de la production subit le revers de la médaille. En période de crise, les vins roumains « moyens », totalement dépendants des logiques commerciales actuelles, risquent de devenir de moins en moins bons.

# POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

**LA CRISE S'AGGRAVE CHEZ LES** producteurs roumains de vins bon marché : la production et la consommation de masse sont en chute libre, du fait de la récession et des conditions climatiques défavorables des dernières années. Le vin de table distribué en vrac, dont les coûts de production ont considérablement augmenté, est devenu de moins en moins rentable. Dans un marché européen ouvert, la concurrence entre les producteurs locaux fait rage et laisse place à des dérives, comme l'importation de vins frelatés, qui mettent en danger la réputation des appellations.

La grande distribution est un acteur incontournable pour le vin de table. En ville, le consommateur moyen achète au supermarché du vin doux ou demi-doux, souvent « bas de gamme » ou « entrée de gamme ». La grande distribution assure ainsi la vente de la majeure partie de la production déclarée. En Roumanie, le passage par un négociant, étape habituellement primordiale des ventes et souvent gage de contrôle qualité, est le maillon manquant entre le producteur et le distributeur pour les vins de qualité moyenne. Ainsi, le vin en vrac destiné à être mis en bouteille puis distribué passe le plus souvent par de simples grossistes.

## L'ÉMERGENCE DU MARCHÉ DU VIN « PREMIUM »

A l'opposé, on assiste au développement d'un marché de vins « premium » – secs pour la plupart – qui a pris le risque d'être en rupture avec la tradition roumaine très attachée aux vins doux. Pari gagné pour ces producteurs locaux (une vingtaine parmi la centaine de producteurs roumains), qui ont misé sur le renouvellement de leurs vignobles. Selon Cristian Preotu, directeur associé de la société Le Manoir, distributeur de vins haut de gamme à Bucarest, ce nouveau marché en Roumanie ne peut que progresser. « Les bons producteurs améliorent la qualité de leurs vins tous les ans, parce qu'ils ont toujours plus de demandes, quels que soient les prix qu'ils fixent », affirme-t-il. Si cette niche ne représente aujourd'hui qu'entre 5 et 10% du marché, les producteurs bénéficient d'un phénomène que l'on retrouve dans tous les grands pays producteurs : la préférence des consommateurs pour les vins nationaux ou régionaux. Malgré cet avantage considérable face aux vins importés, le goût tenace des Roumains pour le vin doux reste un obstacle à une reconversion générale.

En ce qui concerne ces vins haut de gamme, ce sont souvent les producteurs eux-mêmes qui distribuent leurs produits

auprès des grandes et moyennes surfaces (GMS) et auprès des cafés, hôtels et restaurants (CHR). C'est par exemple le cas des plus anciens et plus réputés producteurs de vins de qualité de Roumanie, comme les sociétés d'exploitation Halewood ou Serve, établies depuis le début des années 1990. Mihaela Tyrel de Poix, patronne de Serve, explique que le métier de négociant n'a pas encore sa place en Roumanie pour des raisons structurelles et historiques : « Les unités de production qui se sont développées intègrent toute la chaîne, jusqu'au produit fini : marketing, vente, parfois même distribution. Dans le négoce, on a besoin de fournisseurs fiables, ce qui n'était pas le cas au départ, avant 2003, avec les anciennes fermes d'Etat. »

L'apparition des GMS en 1995, soutenue par des investissements étrangers, a posé les bases d'une consommation différente, plus moderne (l'achat de vins mis en bouteille, par exemple). D'ailleurs, parmi les nouveaux producteurs dont fait partie Serve, nombreux sont ceux qui sont venus de l'étranger avec leurs œnologues pour renouveler l'offre du vin roumain. Mais dans l'état actuel de la distribution du vin, Mme Tyrel de Poix ne souhaite pas voir la grande distribution prendre plus d'importance : « Du fait des prix et des marges pratiquées par les GMS, les relations sont en général directes entre

le producteur et le distributeur. Personnellement, j'apprécierais que les GMS ne fassent pas plus de 50% des ventes des vins, que les CHR en fassent entre 30 et 40%, et que le reste représente de la vente directe, Internet inclus. »

## LE RAPPORT QUALITÉ-PRIX, POINT FAIBLE DU HAUT DE GAMME

Lorsqu'on évoque la crise économique, la dirigeante de Serve confirme que ses produits haut de gamme ne sont pas touchés. Mais, malgré les efforts des bons producteurs pour améliorer le rapport qualité-prix, les vins « premium » ont du mal à faire leur place dans les caddies des Roumains. Cela ne préoccupe pas pour autant Mme Tyrel de Poix : « Je crois que l'offre de vin de qualité correspond à la demande du marché, mais elle est trop récente, elle n'a commencé à se développer que depuis trois, quatre ans seulement, et n'a atteint pour l'instant que le segment CHR. Lorsque les grands investissements de modernisation des caves et des vignobles seront terminés, le processus se déroulera naturellement (l'état où se trouvaient les vignobles roumains a obligé les entrepreneurs privés à renouveler la grande majorité des vignes, ce qui a retardé la sortie des premières bouteilles, ndlr). »

Elle pense même que le rapport entre les vins de table et les vins de qualité s'inversera un jour : « Désormais, les moyens existent pour que la Roumanie pousse sa production de vin vers le haut (...). Les habitudes de consommation sont déjà en train de changer, c'est plutôt l'adaptation du rapport qualité-prix des vins roumains à un niveau européen qui fera que la disponibilité des vins de qualité augmentera et que le consommateur deviendra de plus en plus exigeant. » Encore faut-il que la grande distribution s'adapte, tout en composant avec la crise qui ne joue pas en faveur d'une démocratisation du bon vin.

En pratique, établir le rapport qualité-prix des vins roumains s'avère souvent compliqué. Certes, quelques règles existent pour permettre au consommateur de s'y retrouver, comme les appellations d'origine contrôlée. Mais ce type de critère n'est pas toujours fiable en Roumanie, comme l'indique Cristian Preotu : « A la différence de la France, ce sont les producteurs qui font eux-mêmes leur réputation, et non pas les régions. Dans un périmètre très restreint, on trouve des vins fantastiques et des vins exécrables. » Aux éléments objectifs (coût de revient,

Globalement, si les professionnels de la distribution et de la production de vins haut de gamme se réjouissent, le contexte actuel a toutefois de quoi inquiéter l'ensemble de la filière. Selon une source proche de la chaire de viticulture et d'œnologie à Bucarest, la vente au détail assurée par les supermarchés reflète la diminution constante du pouvoir d'achat et la pression des distributeurs pour faire baisser les prix. « Les vins haut de gamme sont considérés comme hors de prix, y compris par les connaisseurs. Ces vins de niche ne sont que la vitrine de ce



concurrence et préférences des consommateurs) s'ajoute la notion subjective, mais primordiale, de prix psychologique. Celle-ci est généralement fonction de la popularité du vin concerné. Sur le marché naissant des vins de qualité roumains, la part de psychologie dans le choix du vin se manifesterait plutôt en faveur des habitudes du consommateur, au détriment de la recherche de la bonne affaire. « Le rapport qualité-prix des vins roumains n'est généralement pas bon, en particulier lorsqu'ils sont vendus en Roumanie. (...) Dans certains supermarchés allemands par exemple, on trouve des vins roumains « premium » vendus 40% moins cher que le prix auquel les distributeurs roumains les achètent », ajoute Cristian Preotu. Ce phénomène paradoxal à l'exportation pourrait s'expliquer par le faible niveau d'éducation du consommateur roumain face au produit.

que ce pays est capable de produire. Mais la réalité, c'est que les consommateurs dépendants de leur pouvoir d'achat constamment en baisse abandonnent le vin pour la bière pas chère, ou se tournent vers des vins toujours moins chers et plus mauvais. (...) Si l'industrie vinicole roumaine veut se construire un véritable avenir, elle doit d'abord soigner ses vins d'entrée de gamme vendus sous des appellations d'origine contrôlée roumaines. Dans ce secteur, la concurrence féroce mène à de graves dérives, notamment l'afflux de vins pas chers et frelatés en provenance de pays de l'Union européenne (l'Espagne et l'Italie sont par exemple capables de vendre des vins à 30 centimes d'euros le litre, ndlr) qui parviennent à être vendus en tant que vins roumains de milieu de gamme. »

François Gaillard  
Photo : Mihai Barbu



# Des vins D'HOMMES JOYEUX

**Fiorenzo Rista est un œnologue et viticulteur italien installé dans la région du Dealu Mare (Muntenia) depuis quatorze ans. Il décrit ici ce qui différencie les vins roumains des autres.**

**Regard : Quelle est, selon vous, la principale qualité des vins roumains ?**

**Fiorenzo Rista :** Je dirais que ce sont des vins aux arômes de fruits très prononcés. Ils dégagent souvent de savoureux parfums de cerise, de pomme ou encore de griotte. On pourrait croire qu'il y a eu un mélange lors du processus de fabrication, mais pas du tout... Ces arômes sont dus aux cépages utilisés et au processus de fermentation. Les cépages autochtones sont notamment de très bons exemples de cette richesse aromatique. Comme le Fetească albă qui donne des vins blancs aux arômes de pomme et de poire, très agréables au nez.

**... Et leur pire défaut ?**

Difficile de répondre... Pour moi, ils n'en ont presque pas. Parfois, il est vrai, on est tellement séduit par le test olfactif que le vin peut sembler un peu fade en bouche. Mais cette petite déception gustative devient de plus en plus rare. La Roumanie produit aujourd'hui des vins de grande qualité, propres, bien faits, sans dépôt. C'est vrai

qu'il y a encore une dizaine d'années, la vinification se faisait avec une technologie obsolète et il n'était pas rare de tomber sur de la piquette. Mais depuis, les viticulteurs ont rattrapé leur retard. Ils ont énormément investi et beaucoup ont replanté leurs pieds de vignes. Moi-même, j'ai déjà replanté 70 hectares sur la centaine que je cultive avec mon entreprise. Le résultat s'en ressent.

italiennes, anglaises ou espagnoles. Bien qu'ils souffrent encore d'un déficit d'image et qu'il faudra du temps pour le combler. Après tout, les vins argentins, californiens ou même italiens sont aussi passés par là. Ce qui est rassurant, c'est que les producteurs unissent déjà leurs forces pour les promouvoir au-delà des frontières. La Roumanie fait notamment partie de l'OIV, l'Organisation internationale de la vigne



**Ont-ils suffisamment de potentiel pour séduire les amateurs de vin étrangers ?**

J'en suis convaincu. Les vins roumains plaisent de plus en plus aux étrangers qui les découvrent depuis quelques années. D'ailleurs, ils commencent à se faire une petite place dans les caves françaises,

et du vin, et de plus en plus de viticulteurs participent désormais aux grandes foires internationales. Croyez-moi, on assiste en ce moment à un changement radical et de nombreux confrères étrangers commencent à nous envier.

**Comment l'expliquez-vous ?**

C'est très simple, la Roumanie est un pays idéal pour faire du vin de qualité. Et pour en avoir parlé avec des amis italiens et français, je peux vous dire que son terroir n'a rien à envier aux autres. Nous bénéficions d'un fort ensoleillement dans la mesure où, comme la région de Bordeaux, les grandes régions viticoles roumaines se situent à proximité du 45ème parallèle nord. Les collines qui jalonnent le pays sont aussi tout à fait propices à la viticulture et la terre est de bonne qualité, très riche en potassium et en azote. Enfin, et c'est peut-être le plus important, en Roumanie, il y a des gens qui ont une science du vin incroyable.

**Vous voulez dire que les Roumains eux-mêmes participent de la richesse de ce terroir ?**

C'est exactement ça. La culture du vin est profondément enracinée dans le peuple roumain. Et pour cause, ici on faisait du vin avant même l'arrivée des Romains... Un bon moyen de s'en rendre compte est de se promener dans les régions vallonnées de la campagne roumaine. Dans le Dealu

Mare, par exemple... Vous verrez que chaque famille a dans son jardin un petit lopin consacré à la vigne et vous en tirerez une conclusion : les Roumains aiment cultiver cette plante et ont beaucoup d'expérience. Cela vaut pour ceux qui parfois ne sont même pas allés à l'école. Et la Roumanie a aussi donné de grands spécialistes en la matière. Pour l'anecdote, quand j'étais étudiant en Italie, je me souviens qu'un spécialiste roumain du nom de Constantinescu était régulièrement cité dans les ouvrages de référence sur le vin.

« **En Roumanie, il y a des gens qui ont une science du vin incroyable** »

**Vous décrivez la Roumanie comme une terre de viticulture idéale. Mais les hivers sont quand même très rudes et les étés souvent caniculaires. Cela ne nuit-il pas à la vigne ?**

Certes, il faut apprendre à composer avec le climat, ce qui n'est pas toujours facile.

L'hiver, le gel est effectivement notre plus grand ennemi. Mais cette année, nous avons eu de la chance, car il a énormément neigé et les couches de neige ont en quelque sorte protégé les pieds de vigne. En été, c'est la sécheresse qui peut faire des ravages, comme cela a été le cas il y a quelques années. La sécheresse provoque un stress hydrique de la plante tout à fait dévastateur. Heureusement, on a aussi eu beaucoup de chance cette année grâce aux pluies très abondantes du printemps.

**Pour conclure, revenons-en au goût et à vos préférences en matière de vins roumains...**

Je suis originaire du Piémont et comme beaucoup de gens là-bas, je suis un grand amateur de vins rouges. Ceux que l'on produit au sud des Carpates et en Dobrogea sont particulièrement bons. Et ce peu importe le cépage. Merlot, Cabernet, Fetească... Ce sont des vins d'hommes, je dirais même d'hommes joyeux.

Propos recueillis par Mehdi Chebana.  
Photo : Mihai Barbu



Depuis près de 10 ans, ACVATOT apporte l'expérience, les compétences et l'esprit entrepreneurial d'un groupe international depuis la conception jusqu'à la réalisation de projets complexes d'infrastructures. Chaque année, des dizaines de chantiers de réseaux (eau, assainissement, gaz, etc...), de routes ou de génie civil sont entrepris sur toute la Roumanie avec le même souci de qualité, de respect des engagements et d'innovation qui caractérise nos projets.

Souhaitant s'impliquer de manière active dans la vie de la communauté, ACVATOT a donné naissance à la **Fondation Acvatot** qui développera des projets dans la sphère sociale et la protection de l'environnement. Dans un même souci de développement durable, notre centre de formation **ACVASCHOOL** formera nos collaborateurs à toutes nos techniques ainsi qu'aux bonnes pratiques en matière de sécurité.



Contact:  
5 - 25, rue Papa Lazar, bâtiment C14, étages 1+2, Secteur 2, Bucarest  
Tel.: 0040 212 520 800 • Fax: 0040 212 520 834 • contact@acvatot.ro

www.acvatot.com



Ils sont français, autrichiens, anglais, allemands ou d'origine italienne, et partagent une même passion : le vignoble roumain. Regard a pris la route pour visiter trois de leurs domaines aux histoires singulières, aux vins si différents.

# LEURS PIEDS DE VIGNE

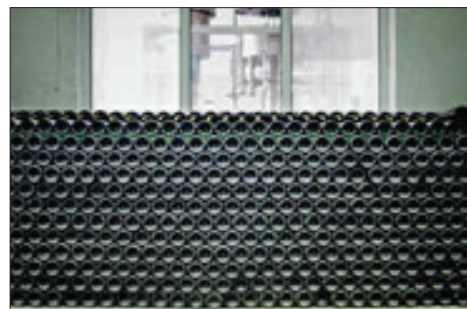
## Domeniile franco-române

« Regardez cette terre, c'est la plus riche du monde, et ces côtes, ils sont extraordinaires... », s'enthousiasme le Français Denis Thomas en montrant les 35 hectares de son vignoble, Domeniile franco-române (les Domaines franco-roumains), qui s'étendent sur les pentes douces des collines d'Istrița (département de Buzău), à environ 70 km au nord-est de Bucarest. Viticulteur bio – il n'utilise pas d'engrais chimiques, d'insecticides, ou de pesticides – ce Bourguignon a trouvé ici, dans le Dealu Mare, la terre dont il avait besoin pour cultiver son cépage de prédilection, le Pinot noir. Selon lui, tout est réuni pour un vignoble de qualité : l'exposition sud-est apporte son lot d'ensoleillement à la vigne, les failles du sol calcaire permettent à l'eau de pluie de s'écouler, l'importante amplitude thermique fait souffrir la vigne et « c'est bon pour elle », assure-t-il. Enfin, la persistance du vent permet de limiter les risques de maladies. Cette région et ses attraits lui ont d'abord été vantés par un journaliste belge, et c'est sur ses conseils qu'il s'y est installé pour de bon, en 2009, avec sa femme Christine. Ils se disent d'ailleurs « fiers d'être les seuls viticulteurs étrangers à vivre à Săhăteni, sur notre lieu de production ».



## Investissement personnel et patience

Alors que chaque année la production de leurs vins augmentait – issus de ses raisins mais aussi de ceux de petits producteurs locaux – Denis et Christine se sont décidés, en 2008, à faire l'acquisition d'une machine à embouteiller le vin et à ouvrir leur cave de dégustation. Denis Thomas admet que « cela n'a pas été facile », car cette année-là correspond aussi au début de la crise, ce qui ne les a pas aidés. Heureusement, il touche sa retraite française, lui permettant de vivre. Denis Thomas admet aussi en souriant « qu'il ne faut pas vouloir gagner de l'argent en faisant du vin en Roumanie », et ajoute que « l'investissement personnel et la patience » sont les principales qualités requises. Sur les 100.000 litres de vin produits, les trois quarts sont achetés en bidon ; selon Christine, « beaucoup de Roumains n'ont ni les moyens ni l'habitude d'acheter du vin en bouteille ». Malgré une production de qualité, le couple et sa petite équipe peinent à faire connaître les Domaines franco-roumains, et notamment sa gamme Crai Nou. C'est pourquoi chaque semaine, Denis Thomas se rend à Bucarest à la rencontre de clients potentiels. Il se demande parfois si « c'était une bonne idée d'être les premiers à faire du bio en Roumanie ». Mais s'il a des doutes, il ne regrette rien, et conseille aux jeunes viticulteurs de venir se lancer ici et pas ailleurs.



## Lacerta

À cinq kilomètres à vol d'oiseau de la propriété de Denis Thomas, trône la cuverie flambant neuve du domaine de Lacerta. Autour s'étendent 80 hectares de neuf cépages différents dont le Blaufränkisch, un cépage rare dans la région car il provient d'Autriche, tout comme les propriétaires du domaine qui ne viennent que deux ou trois fois par an. Plus de huit millions d'euros ont été investis dans l'impressionnante propriété, dans la cuverie ultra moderne, la cave et les plants de vigne dont plus de 40% ont été financés par des fonds européens. À noter que le secteur viticole bénéficie pleinement des subventions européennes, avec un taux d'absorption de 98%. Pendant huit ans, les ingénieurs de l'équipe ont analysé le sol, fait des essais dans la plantation, et contrôlé la qualité du raisin jusqu'en 2010. Cette année-là, la vigne a produit sa première bonne grappe, tandis que la première récolte était embouteillée l'année suivante.

## Un vin au positionnement marketing haut de gamme

Mihai Banița est l'œnologue de Lacerta, et dans sa famille, « on est dans le vin depuis toujours ». En plus d'être l'un des gérants, il est en grande partie le créateur de tous ces vins. Quand on lui demande celui qu'il préfère, il esquive : « Je ne peux pas répondre, c'est comme si on me demandait de choisir entre mes enfants. » Tel un chercheur, Mihai étudie les fûts de chêne selon leur qualité, leur origine, et passe des heures dans la cave pour perfectionner ses vins, à mélanger les cépages, afin d'aboutir à un vin au positionnement marketing haut de gamme. Etant donné le prix relativement élevé des 250.000 bouteilles produites annuellement, elles ne sont vendues que dans les restaurants et les hôtels. Selon Mihai, « le vin pour l'exportation est trop cher à mettre en place. De plus, le marché roumain est suffisamment avide de produits de qualité ». Et ajoute que « le vin est un bon investissement. Le marché est grand, la tendance est favorable, je ne connais personne qui ait revendu sa propriété viticole en vingt ans ».



**Mazars, services intégrés en Roumanie**

**AUDIT**

- Assurance : audit légal, audit contractuel ; audit interne ; contrôle interne, Sarbanes-Oxley ; maîtrise des risques ; audit des systèmes d'information.
- Conseil : Evaluations ; Gestion de crise ; Financement ; Budgets.
- Transactions : Due diligences ; Etudes de faisabilité ; Gestion du changement postérieur à l'acquisition.

**CONSEIL FISCAL**

- Fiscalité des entreprises ; Respect de la législation en vigueur ; Prix de transfert ; Optimisation fiscale des holdings ; Fusions et acquisitions ; Fiscalité internationale ; Fiscalité des expatriés ; Litiges avec les autorités fiscales ; Fiscalité indirecte ; Audit fiscal et due diligence en matière fiscale ; Fiscalité de l'environnement ; Impôts locaux

**EXPERTISE COMPTABLE ET GESTION DE LA PAIE**

- Services de comptabilité : Tenue et vérification des comptes ; Préparation des comptes de gestion et des états financiers ; Reporting mensuel conformément aux Standards Comptables de Roumanie ; Reporting mensuel conformément aux Standards Comptables Internationaux ; Clôture mensuelle et de fin d'année ; Contrôle budgétaire ; Outsourcing des fonctions administratives.
- Gestion de la paie et des dossiers du personnel

**CONSEIL JURIDIQUE**

- Droit des sociétés ; Secrétariat juridique, Fusions et acquisitions ; Banques et institutions financières ; Droit de la concurrence ; Règlements UE ; Droit du travail et droit social ; Recouvrement de créances ; Droit de la propriété intellectuelle et droit des technologies de l'information ; Résolution des litiges et arbitrage.

**Contact:**  
Jean-Pierre Vigroux – Managing Partner  
Str. Economu Cezarescu, nr. 31B, sector 6, Bucarest, Roumanie  
Tel. / Fax: +4 031 239 2600 / 01; contact@mazars.ro / www.mazars.ro

**Organisation internationale, intégrée et indépendante, spécialisée dans :**

- Audit
- Comptabilité
- Conseil fiscal
- Conseil juridique

présente dans 68 pays

féderant plus de 13.000 professionnels

www.mazars.ro  
www.mazars.com



Vinarte

C'est les vendanges à Bolovanu, dans la localité de Dobroteasa (180 km au nord-ouest de Bucarest), dans l'un des domaines de Vinarte situé sur les rives de l'Olt. Les hommes et les femmes du village voisin s'activent dans les rangs, l'une avec son sécateur, l'autre avec sa cagette en plastique rouge. Chaque année à la fin de l'été, entre 30 et 40 personnes sont embauchées dans les vignes pour les vendanges, comme pour la taille des plants. Les villageois ont l'habitude eux aussi de faire du vin chez eux, « *mais pas avec ce raisin* ». Ce raisin, c'est du Cabernet Sauvignon, importé directement de France, comme tous les autres cépages. Car comme l'explique Ion Treanță, l'un des agronomes, « *en Roumanie, il n'existe plus de pépinières pour créer des cépages* ». Pourtant, le Cabernet Sauvignon semble se plaire ici, dans ce sol rocailleux. Selon l'endroit où il pousse, et la quantité de roches qu'il y a dans le sol, le raisin est séparé et destiné à produire deux gammes de vin différentes – Prince Mircea, Prince Matei, Castel Bolovanu ou Soare sont parmi les étiquettes les plus connues.



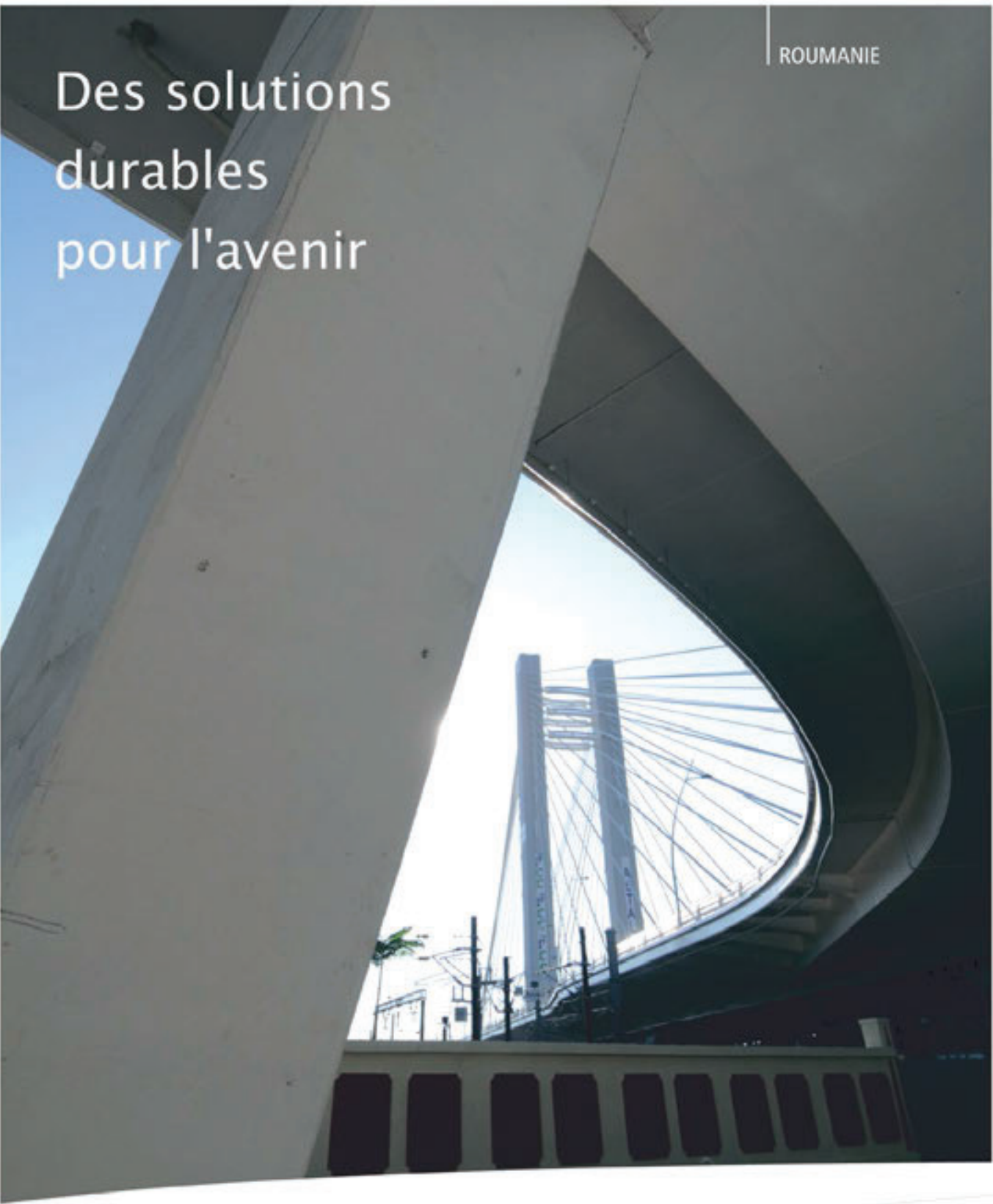
« A l'époque, la parcelle coûtait entre 500 et 1000 euros »

Depuis 1998, Vinarte prospère à Bolovanu, mais aussi dans le Dealu Mare et à Mehedinți (350 km à l'ouest de Bucarest). Avec ses associés franco-italiens, Sergio Faleschini est à la tête de ce petit empire d'une surface de 400 hectares, produisant chaque année environ 2,5 millions de bouteilles. Né à Craiova de parents italiens, il est revenu en Roumanie dans les années 90 pour planter des vignes dans ces trois endroits du pays. « A l'époque, confie Ion Treanță, la parcelle de 60 ares coûtait entre 500 et 1000 euros. Maintenant, elle atteint facilement entre 3000 et 4000 euros. » Un prix plutôt bas comparé à la France ou l'Italie, ce qui explique en partie l'investissement massif des étrangers dans les vignobles roumains depuis plusieurs années. L'agronome ajoute qu'« *à la chute du communisme, les seuls à être suffisamment bien organisés, à avoir de l'argent et une culture du vin, c'étaient les étrangers. Nous, après 1989, nous étions incapables d'investir dans le vin. Alors que maintenant nous pourrions le faire, aujourd'hui il n'y a plus de grands vignobles disponibles, ils ont tous été rachetés* ».

Texte et photos : Julia Beurq

Un tourisme viticole émergent, mais qui manque d'infrastructures

« La route des vins dans le Dealu Mare ? Interroge Christine Thomas, mais quelle route des vins ? Le premier hôtel est à 25 kilomètres... » La route des vins de Roumanie n'est pas à la hauteur des espérances du couple de viticulteurs français, car même si les panneaux l'indiquent bien sur le bord de la route, les infrastructures manquent. Selon Christine, qui essaie de s'inspirer du modèle bourguignon, « *les Roumains n'ont pas encore l'habitude de ce genre de tourisme, ça fonctionne beaucoup par le bouche-à-oreille, et ce sont surtout les touristes étrangers qui viennent nous rendre visite* ». La cave des Domaines franco-roumains est pourtant ouverte tous les jours et accueille les touristes pour des dégustations, tout comme celle du domaine de Lacerta. Mihai Banița souligne aussi le manque d'hôtels ou de maisons d'hôtes dans les environs, « *bien que nous ayons des groupes de visiteurs réguliers* ».



ROUMANIE

Des solutions  
durables  
pour l'avenir

Leader mondial des matériaux de construction, Lafarge occupe une position de premier plan dans ses activités Ciment, Granulats & Béton, avec une présence dans 64 pays et 68 000 collaborateurs. Le Groupe a réalisé en 2011 un chiffre d'affaires de 15.3 milliards d'euros.

Pour la deuxième année consécutive, le Groupe fait partie du top 10 mondial au sein du "Carbon Disclosure Project" qui évalue 500 grandes entreprises au regard de leurs stratégies et actions en matière de lutte contre le changement climatique. Doté du premier centre de recherche au monde sur les matériaux de construction, Lafarge place l'innovation au cœur de ses préoccupations, au service de la construction durable et de la créativité architecturale.



www.lafarge.ro



Regard : Comment les habitudes de consommation du vin évoluent-elles ?

Laurențiu Achim Avram : Même en ville, la plupart des gens ne sont pas éduqués à boire du vin. Néanmoins, ils se mettent à boire du vin en bouteille, c'est déjà pas mal... Au-delà des habitudes, c'est surtout le goût qui a commencé à changer chez certains consommateurs. Même si après près d'un siècle à boire du vin sucré, il n'est pas simple de s'arrêter. Chez les amateurs, les premiers vins secs ont déjà du succès. Aujourd'hui, 80% des consommateurs avisés boivent des vins secs roumains qu'ils découvrent en allant au restaurant, le plus souvent. Mais pour que cela devienne un marché de masse, il faut du temps et du marketing. On observe déjà une légère évolution dans les supermarchés, où de plus en plus de clients se tournent vers des vins de milieu de gamme, demi-doux ou demi-secs. Et lorsqu'ils voient des bouteilles roumaines aux étiquettes différentes, parfois ils essaient. Par contre, lorsqu'ils achètent un vin, c'est souvent pour le boire quelques jours après ou pour l'offrir. Rares sont les Roumains qui cherchent à se constituer leur propre réserve.

Quelle est la place du bon vin dans la gastronomie roumaine ?

Il faut séparer le marché en deux catégories de consommateurs : ceux qui achètent leur vin en grande surface pour le boire à la maison, et ceux qui boiront du vin au restaurant ou qui l'achètent chez des spécialistes. En cuisine, les Roumains ont le même problème de perception culturelle qu'avec le vin, ils ont du mal à changer. Pour ceux qui vont au restaurant, c'est différent, car ils y vont parfois pour



# UN VERRE enfin savouré

La consommation de vins en Roumanie semble se raffiner lentement mais sûrement. Laurențiu Achim Avram, président de la Fédération des sommeliers de Roumanie, se dit optimiste. La preuve, il a récemment lancé une web TV spécialement dédiée aux vins et aux arts de la table : [savorhd.tv](http://savorhd.tv)

essayer quelque chose de nouveau, et les cartes proposent plutôt des vins secs ou demi-secs. Plus la gastronomie s'orientera vers les standards internationaux, plus les consommateurs de vins se tourneront vers la qualité.

Quels nouveaux concepts de vente pourraient soutenir cette évolution ?

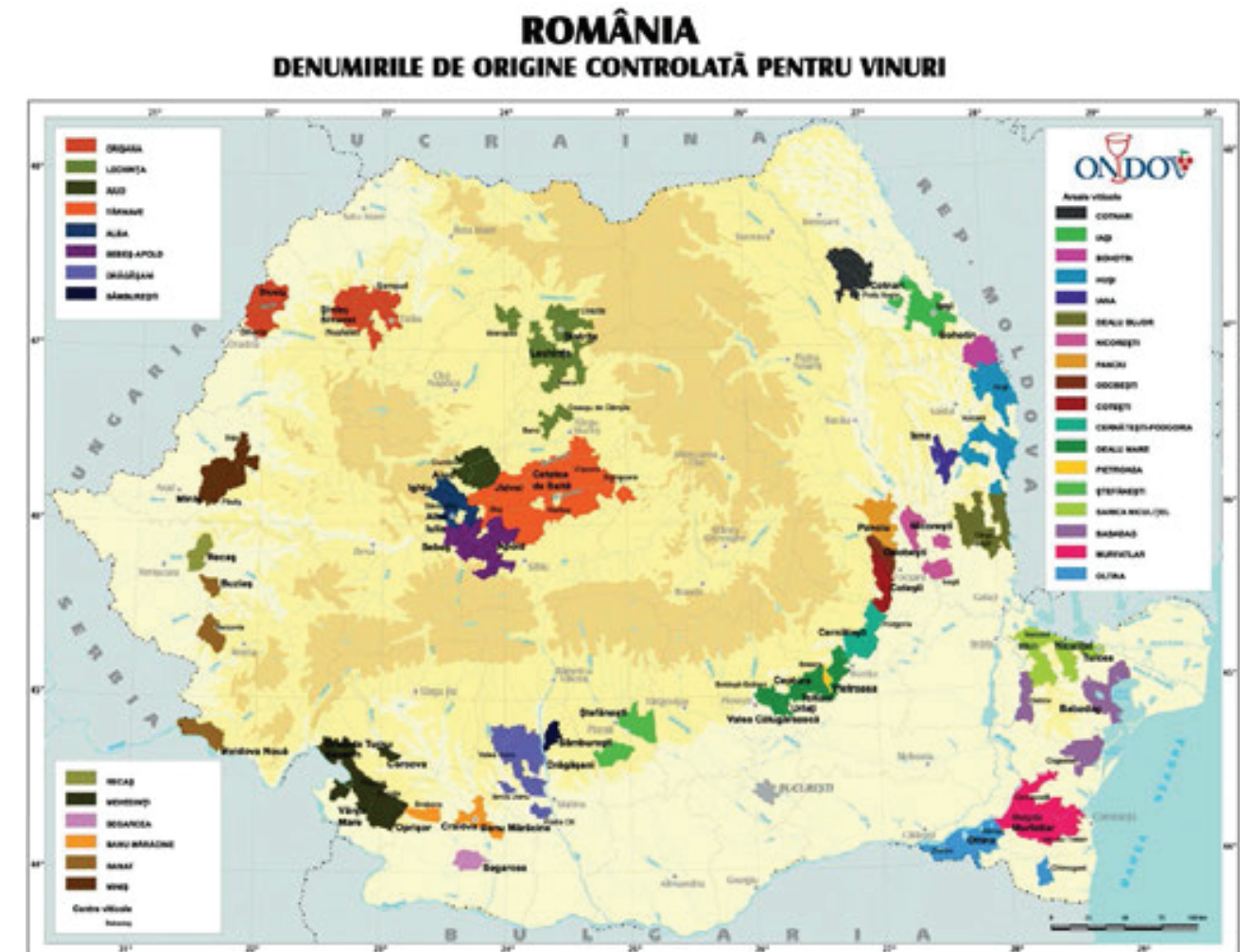
La mode des vins au verre dans les cafés, les hôtels et les restaurants peut déjà agrandir le microcosme des consommateurs avisés. A terme, avec la gastronomie naissante et le bel avenir promis à la production de vins haut de gamme en Roumanie, le concept des bars à vins pourrait également marcher. A ma connaissance, il en existe déjà une douzaine à Bucarest et en Roumanie, mais d'ici cinq ans, cela pourrait devenir un vrai phénomène de société. La prochaine grande phase de développement de la consommation de vins roumains de qualité est, selon moi, l'oeno-tourisme. Pour cela, il faut que les ministères de l'Agriculture et du Tourisme s'impliquent davantage. On pourra alors voir de plus en plus de gens désireux de se constituer une cave, qui iront directement chez les producteurs, voire chez

des cavistes a posteriori, et non plus au supermarché. Déjà de nos jours, les vrais amateurs de vins en Roumanie commandent leurs bouteilles par Internet.

Propos recueillis par François Gaillard.  
Photo : Lucian Munteanu

## Caviste, métier d'avenir en Roumanie

Les consommateurs initiés à la recherche de bons rapports qualité-prix doivent pour le moment se fier à leur propre connaissance du marché roumain ou à la vingtaine de producteurs qui ont une bonne réputation. Les plus gros d'entre eux se sont mis à la vente directe par Internet, mais d'un point de vue marketing, leur distribution a tout intérêt à se diversifier et à se rapprocher des clients potentiels pour se faire connaître et gagner leur confiance. Ce sera peut-être le cas avec l'apparition des boutiques ou des bars à vins, mais à en croire Richard Fox, un ressortissant britannique spécialisé dans l'exportation des vins roumains, les véritables vendeurs aux bons conseils sont encore très rares. « *Le peu de boutiques de vins que l'on peut trouver à Bucarest ne sont pas encore au niveau. Vendre en centre-ville, au plus près du consommateur amateur de vin, est certes une bonne idée commerciale, mais la plupart des vendeurs ne savent pas ce qu'ils vendent. L'expérience que l'on attend du vendeur, ses conseils avisés et la convivialité qui doit être établie autour de la vente, comme par exemple la dégustation, ne sont pas au rendez-vous* », confie-t-il. Un secteur porteur à développer...



# GEOGRAPHIE DES VIGNOBLES ROUMAINS

Parmi les vignobles d'Europe centrale et orientale, on considère que le terroir roumain est le meilleur parce qu'il est le plus diversifié. En Roumanie comme en France, on produit du vin du nord au sud sous des climats très variés, avec le bénéfice d'un territoire étendu et de forme assez ronde.

Dans la moitié nord de la Roumanie, la production se concentre sur les vins blancs et les vins mousseux, souvent doux et issus de vieux cépages autochtones, comme le Grasă de Cotnari en Moldavie. Sur les plateaux de Transylvanie (Alba Iulia et Târnave), on trouve également des vins secs issus d'assemblages entre variétés autochtones (Fetească albă, Fetească regală) et cépages importés (Riesling, Traminer, Sauvignon blanc...).

Au sud, sous une latitude proche de celle des vins de Bordeaux, se distinguent plutôt des vins rouges. Les vignobles qui s'étendent du sud des Carpates au bassin du Danube profitent de conditions climatiques et géologiques uniques en Europe. D'est en ouest, les nouveaux vignobles de Dealu Mare, jusqu'à Drăgășani et Corcova – Mehedinți, suivent la trajectoire du soleil et bénéficient d'un climat idéal pour la culture du Pinot noir, du Cabernet Sauvignon et du Merlot. Ainsi, les collines de la Munténie et de l'Olténie sont les terroirs des meilleurs vins roumains actuels. A noter que la vallée de Prahova, où se trouve la région Dealu Mare, est le premier département à avoir initié sa « Route des vins » en partenariat avec le ministère du Tourisme.

Au sud-est du pays, la Dobrogea bénéficie à la fois d'environ 300 jours d'ensoleillement par an et d'une humidité suffisante grâce à la mer Noire. Aux confins du Delta du Danube, le Sarica-Niculitel, situé sur les côtes d'une des plus vieilles montagnes d'Europe – le massif Măcin (près de Tulcea) – est un vignoble très particulier. Ses petites productions de vins rouges et blancs ne peuvent cependant rivaliser avec la grande région viticole voisine, le Murfatlar, considérée comme l'une des régions les plus productrices du pays.

François Gaillard

(Source carte : Office national de la vigne et des produits viticoles – ONVPV)



Il n'y a pas que les viticulteurs étrangers qui se sont positionnés sur le marché du vin « haut de gamme ». Des entrepreneurs roumains participent eux aussi au renouveau des bouteilles locales. Reportage chez deux producteurs du Dealu Mare, dans les contreforts des Carpates, tout près de Ploiești.

# BELLES BOUTEILLES

## L'HISTOIRE DU VIN DAVINO

a débuté il y a une dizaine d'années, en 2000 du côté d'Urlați, près de Ploiești, dans ce que l'on appelle le Dealu Mare, à environ une heure de la capitale. Le Dealu Mare est une bande de montagnes de 60 km de long faisant à quelque chose près le lien entre Ploiești à l'ouest, et Buzău à l'est. L'actionnaire principal de Davino, Dan Balaban, fait du commerce de vin depuis 1992 ; sa rencontre avec Bogdan Costăchescu, œnologue, sera décisive. Bogdan travaillait à l'époque dans une société d'Etat. Il raconte cette période... « Finalement, on ne faisait que fermenter du vin en grosse quantité, avec aucune prise en compte du marché. J'ai aussi effectué deux stages en Champagne. En France, on sait depuis longtemps comment gérer la production, mais en Roumanie, on faisait du volume, du vin en bouteille en plastique. Au début, on n'avait pas de vignes, on achetait le vin de la région et on l'assemblait ici, on ne faisait pas encore du Davino. Le premier changement a été le déménagement de Urlați à Ceptura, toujours dans le Dealu Mare. »

Le coin présente en effet un potentiel énorme en raison d'un bel ensoleillement, et il est orienté plein sud. Le vin y est donc plus doux, plus sucré. Du soleil en surdose notamment cette année, confirme Bogdan : « On a commencé et fini la récolte très tôt. D'habitude, on commence

en septembre et finit mi-novembre avec le Cabernet Sauvignon. Là on a tout terminé, avec un bon mois d'avance. » Petit tour du propriétaire... De l'extérieur, toutes sortes de plantes plus ou moins endémiques – on trouve même de la vigne canadienne – arpentent la carlingue du bâtiment, sorte de halle industrielle. A l'intérieur, le monde du Davino est espacé et propre. Première pièce : le laboratoire, où sont élaborés les coupages à base d'inlassables tests qui durent entre deux et trois mois. On accède ensuite à la salle de mise en



bouteille où l'on officie deux fois par an. Les blanc et rosé investissent les lieux en début d'année, en janvier et en février.

« Pour ces vins, il s'agit d'obtenir du fruité et de la fraîcheur. C'est pour cela que ça va vite en termes de maturation », explique l'œnologue. Ces vins seront sur le marché un an tout juste après leur récolte. Pour le vin rouge, la maturation est plus longue, un an au bas mot. Puis c'est la mise en bouteille, après quoi il est gardé un voire deux à trois ans. Une maturation plus étalée dans le temps mais aussi une période de consommation beaucoup plus étendue.

La cuverie achève de donner cette impression de savoir-faire quasi scientifique. On récuré constamment pendant cette période d'avant réception de la récolte. C'est donc très propre et aseptisé. « On vinifie par parcelle et par seuil. C'est ici que se passe la macération et que l'on extrait du raisin le tannin et la couleur. Le moût fermente à température contrôlée avec une grosse attention portée à la levure qui est un organisme vivant et qui peut réagir de manière variable », poursuit Bogdan Costăchescu. Il ne faut rien laisser au hasard, et aussi défricher en permanence de nouveaux goûts, couleurs et outils de production. Comme cette machine peu commune : « C'est un prototype dernier cri à l'essai chez nous, il sert à extraire les pépins. Le raisin est en mouvement dans un cylindre qui élimine les pépins par la force de l'inertie. Le raisin n'est plus pressuré mais les grains demeurent intacts. »

« Pas question de dépasser les 200.000 bouteilles pour ne pas avoir plus de 1kg par plant, car eux aussi ont leurs limites »

« Ici nous n'avons pas d'histoire comme dans le Bordelais, où il n'y a finalement rien eu à changer vu que là-bas les anciens ont toujours fait les choses parfaitement. Même si nous faisons du vin depuis très longtemps, en Roumanie il a fallu tout revoir, souligne Bogdan. On a donc replanté 90% de notre vigne avec de meilleurs clones pour obtenir de meilleurs arômes et davantage de nuances dans le goût notamment. Nous avons replanté avec l'aide de pépiniéristes français, les sociétés Mercier et Guillaume qui nous ont aidés à faire ces choix cornéliens, car la variété de clones est énorme. »

Tout doit être calculé, à l'image d'un habillage résolument plus inspiré pour lequel la société a fait appel à des artistes. Et à la cueillette, il y a 40 vendangeurs qui arpentent les 50 hectares de la société. « Un soin très particulier est apporté au tri. On s'en amuse entre nous mais nous payons les gens à la quantité de mauvais grains qu'ils éliminent, et donc à la qualité et non pas à la quantité comme dans le ramassage classique. »

Depuis 2005, Davino a décidé de ne plus vendre en supermarché. Afin de répondre au mieux aux besoins d'une clientèle haut de gamme. Très attentif à la sélection du raisin et surtout au volume, la société produit 170.000 bouteilles par an. « Pas question de dépasser les 200.000 pour ne pas avoir plus de 1kg par plant, car eux aussi ont leurs limites », conclut Bogdan.

## UNE AUTRE MAISON...

Dans le même village de Ceptura se trouve le conac (manoir) et la cave d'un homme au destin savoureux comme son vin, Crama Rotenberg du nom de son fondateur, Mihail Rotenberg... « Ma clientèle est comme je l'étais avant cette reconversion à l'approche de la soixantaine : active et très occupée. Ces gens-là font leurs achats en fonction du maigre temps à disposition : au supermarché, car ils y trouvent de tout et aussi, détail qui fait la différence, une place de parking. » Exit donc l'idée du magasin en ville qui, selon M. Rotenberg,

représente un luxe. Avant d'ajouter : « Il faut aller vers le client. Les Roumains commencent à boire du vin à la maison, à en discuter. De nombreux blogs et des experts sont apparus. On commence enfin à avoir une culture du vin. »

Drôle d'oiseau qui croit à la personnalité de ses produits et de son concept pour se démarquer. Il reprend : « Je suis snob, j'aime la Silicon Valley, or là-bas la mode est au postindustriel et au post modernisme. C'est comme ça que je suis moi aussi. Le moins possible de machines... Ma cave est gravitationnelle, sur trois niveaux. Le premier niveau est là où l'on presse le raisin, où l'on effectue ce qui s'appelle le « pigeage ». Les tonneaux sont un étage en dessous, et enfin il y a les bouteilles, tout en bas. J'utilise peu

de pompes, et la maturation se fait dans des tonneaux faits sur mesure par des artisans à partir de chênes roumains. Ils ne sont pas forcément beaux mais sont très efficaces... »

« J'ai toujours aimé avoir du raisin dans ma cour. Je me suis mis à acheter des parcelles et de fil en aiguille, je me suis retrouvé avec 20 hectares »

Mihail Rotenberg est de retour au pays depuis 2000, après près de 30 ans passés à Tel Aviv en Israël où, actif dans les high tech, il a entre autres créé plusieurs sociétés.

Mai multă protecție  
Mai mulți kilometri

LUBRIFIANT  
FUEL ECONOMY

www.total.com.ro

LUBRIFIANT TOTAL

TOTAL QUARTZ

Nu suntem aleși din întâmplare TOTAL





tannin contenu dans la peau.

La vigne est également spéciale. « Le sol ici ressemble beaucoup à celui du Pomerol. Notre argile est jaune et non pas noire, mais c'est toujours de l'argile. Elle est mélangée à du sable, et dessous on trouve du calcaire, de la pierre, et de nombreux minéraux. Ma vigne étant âgée, 40 ans, elle passe par toutes ces strates et bénéficie donc de la richesse de ces minéraux.

Cela rend mon vin fort et concentré en arômes. »

Ribout Benjamin

Photos : Eredența Moldovan-Florea

tés dont une cotée à la bourse de New York qu'il a revendue. « Je suis revenu ici pour les amis », dit-il. « J'ai en effet tout vendu. Je voulais faire autre chose, créer un lieu où l'on se sente bien, une sorte de Moyen-Age culturel et artistique non national. » Cela se retrouve dans le nom de ses vins et dans l'habillage élégant des étiquettes de son Merlot rouge – le Rapsod et le Menestrel – mais aussi dans le style de la bâtisse inspiré de ce que faisait l'architecte roumain Ion Mincu.

Ce viticulteur peu commun n'est pas de la région mais venait y acheter son vin chez un paysan du village à qui il a proposé un jour de lui racheter sa vigne, quand celui-ci ne pourra plus la gérer. « J'ai toujours aimé avoir du raisin dans ma cour. Je me suis mis à acheter des parcelles et de fil en aiguille, je me suis retrouvé avec 20 hectares. Je devais donc produire et vendre ce petit quelque chose, car c'était devenu trop gros », s'amuse-t-il.

Si pour le moment M. Rotenberg concède que l'équilibre de son affaire n'a pas été atteint, il ne semble pas s'inquiéter. La production s'élève déjà à 80-120.000 bouteilles par an. Mais pas question de s'agrandir davantage... « Je ne veux surtout pas avoir à gérer cela d'un bureau à Bucarest, car c'est avant tout une passion. On ne fait pas un vin, disons, traditionnel. C'est un peu ce que je disais concernant l'ère postindustrielle. Par exemple, on fermente le vin avec des levures spéciales venues de France et d'Italie, vallée du Rhône, Bordeaux et Montalcino. »

Si d'autres ont investi dans l'inox pour contrôler les températures, lui préfère miser sur le terroir et fermenter séparément. Pas question de mettre tout le raisin ensemble, « cela uniformise le goût », soutient-il. Dans les différentes cuves, on effectue inlassablement le « pigeage » muni d'un bâton afin de bien mélanger le moût macéré sous les peaux du raisin – le marc – et donc faire bénéficier le vin notamment du



Les cuves chez Davino.

## TOUTE UNE ODYSSEE

La culture de la vigne en Roumanie remonte à l'Antiquité, avant de suivre la période des principautés. Plus récemment, le régime communiste et la dépendance commerciale vis-à-vis du bloc soviétique marqueront profondément la production. Mais depuis les privatisations et l'entrée dans l'Union européenne, la donne a changé. Longtemps considérée comme le gâchis d'un extraordinaire potentiel, la viticulture roumaine tiendrait-elle enfin ses vieilles promesses de noblesse ?

LA ROUMANIE DETIENT L'UNE DES plus longues histoires viticoles du monde – certaines sources parlent même de 6000 ans. Lorsque les Grecs antiques découvrent les côtes de la mer Noire, ils rencontrent un autre grand peuple vigneron, les Thraces. C'est d'ailleurs sur leurs terres, dans l'actuelle Dobrogea, que le mythe de Dionysos aurait ses origines. Pour l'œnologue italien Fiorenzo Rista, « la culture du vin est profondément enracinée

dans le peuple roumain. Et pour cause, ici on faisait du vin avant même l'arrivée des Romains ! », observe-t-il (voir son entretien page 28).

Du Moyen-Age à la période moderne, les trois principautés de Roumanie – Moldavie, Valachie et Transylvanie – se bâtissent autour de leurs monastères et de leurs vignes. La présence de populations saxonnes et magyares en Transylvanie

favorise le goût pour les vins blancs sucrés et l'implantation de cépages germaniques, Riesling et Traminer en particulier, ou appartenant à la famille du Tokaji Furmint (comme le Grasă de Cotnari).

Sous Ștefan cel Mare (1457-1504), en Moldavie, le vin moelleux de Cotnari est considéré comme « le roi des vins roumains ». Présent dans toute l'Europe, jusqu'à Venise, il garde une bonne répu-

Créer > Echanger > Grandir

### Wallonie-Bruxelles

au cœur de l'Europe

- Nature et loisirs  
Bénéficier d'une qualité de vie au cœur d'un environnement protégé.
- Art de vivre  
Découvrir et partager les plaisirs d'un terroir unique.
- Carrefour de communication  
Renforcer vos compétences, vos idées, vos projets, vos partenariats.

www.wbi.be



tation jusqu'aux temps modernes (Grand prix à l'Exposition universelle de Paris en 1889) et rivalise longtemps avec son cousin hongrois, le Tokaj (proclamé « Roi des vins et vin des Rois » par Louis XIV).

DU PHYLLOXERA A L'INDUSTRIE DU VIN SUCRE

Le deuxième âge d'or de la viticulture roumaine est celui de son redressement productif au début du 20ème siècle. Tandis que les vins de Drăgășani (Oltenié) remportent de grands concours internationaux à la fin du 19ème siècle, le

L'introduction dans la culture roumaine du *spritzer* – vin blanc mélangé à de l'eau minérale gazeuse – une boisson restée très populaire, est une conséquence de l'alliance avec l'Allemagne à la fin de l'entre-deux-guerres. Après la guerre, la viticulture roumaine se tourne exclusivement vers le vin sucré (avec au minimum 10g de sucre résiduel par litre). Car il faut répondre à la demande importante de l'URSS en vins doux (80% de la production roumaine y était destinée jusqu'en 1990). Les coopératives abandonnent les cépages nobles au profit d'hybrides très productives et stoppent tout investissement. Après

seurs. Les étrangers sont attirés par le prix très bas du foncier et de la main-d'œuvre, mais d'un point de vue administratif et juridique, la création d'un domaine est encore un véritable parcours du combattant. Ce sont d'abord les producteurs français qui réintroduisent une production de vin sec ; quelques années plus tard, d'autres leur emboîteront le pas.

Récemment, le terroir roumain, jugé exceptionnel mais mal exploité, retrouve peu à peu son identité. D'anciens vignobles, noyés dans l'anonymat des immenses coopératives, sont redécouverts et réhabilités. Toutefois, les difficultés économiques marginalisent encore les productions de qualité. En 2007, on recense 90.000 hectares d'hybrides, auxquels s'ajoutent des vignobles en mauvais état ou plantés de cépages sans intérêt, sur 230.000 hectares de vignes au total, dont 190.000 en production. Seuls 50.000 hectares étaient viables et de qualité.

Ces cinq dernières années, alors que la plupart des vignerons roumains, frappés par la crise, n'ont pas innové, ceux qui ont pris le pari d'investir massivement pour produire des vins modernes secs ne se sont pas trompés. Leurs premières bouteilles de vin haut de gamme sont aujourd'hui reconnues et ce n'est qu'un début. De nombreux professionnels s'accordent à dire que la disparition progressive du productivisme est un mal pour un bien, et que la qualité des vins roumains progressera dans les 20 ans à venir. Laurențiu Achim Avram, l'un des plus grands sommeliers roumains, annonce même : « *D'ici dix ans, on devrait voir apparaître une cinquantaine d'étiquettes de vin de luxe en Roumanie.* » Ils se félicitent des arrachages et des nouvelles plantations de cépages nobles. La Roumanie est ainsi en passe de devenir le deuxième producteur mondial de Merlot.

François Gaillard  
Photo : Mihai Barbu

l'effondrement du régime de Ceaușescu, la plupart de ces combinats agricoles végètent jusqu'au début des années 2000.

PRIVATISATION DES VIGNOBLES ET RENAISSANCE DES VINS SECS

Dans les années 1990, les terres agricoles sont privatisées par décret. A la différence des terres céréalières redistribuées de façon égalitaire aux foyers ruraux, la privatisation des vignobles s'oriente plutôt vers la reprise des coopératives par des investis-



phyloxéra ravage les vignobles roumains. Grâce à leur amitié avec les Français, les Roumains bénéficient alors d'un renouvellement des variétés : de très bons cépages nobles, Pinot noir, Cabernet Sauvignon, Merlot ou Chardonnay, sont massivement replantés aux côtés des cépages traditionnels roumains, Fetească albă, Fetească regală, Grasă pour les vins blancs, et Fetească neagră pour les vins rouges. Jusqu'au début des années 1940, la Roumanie est au 6ème rang mondial, tant en termes de volume de vin produit que de diversité des cépages.

Bientôt plus de formation ?

A l'université roumaine, la viticulture et l'œnologie ne sont généralement que de simples matières qui s'inscrivent dans une formation globale en horticulture. Parmi les cinq universités de sciences agronomiques du pays, la seule formation diplômée dédiée à ces disciplines est le master « Technologies, Gestion et Marketing en Viticulture et en Vinification », enseigné à l'université de sciences agronomiques de Bucarest. Toutefois, ce programme unique en Roumanie est susceptible de disparaître l'an prochain, faute de moyens. Selon sa directrice, le professeur Dr. Arina Oana Antoce, « *l'enseignement spécialisé n'est pas viable financièrement pour les ministères de l'Agriculture et de l'Education, et ce malgré une demande croissante de spécialistes dans le secteur viticole.* »

En Roumanie, on fait encore et toujours son rouge ou son blanc entre parents. A la fin des beaux jours, le breuvage fera le tour des proches dans des bouteilles en plastique généralement gardées d'une année sur l'autre. Reportage juste après la récolte, dans une famille du hameau de Pripor, à l'extrémité ouest du département de Cluj.

VIN DE FAMILLE



Faire son vin à la maison est en partie une conséquence du régime communiste et de sa politique de confiscation des terres. Il ne restait plus que la possibilité de cultiver un petit jardin dans sa cour et en contrefort des maisons généralement occupées par les denrées prioritaires comme les tomates, le maïs ou l'oignon. Pour optimiser l'espace, il n'est pas rare de voir la vigne grimpée le long des maisons et des toits, se faufilant un peu partout de manière anarchique et conférant aux habitations un côté forêt vierge non dénué de charme. C'est le cas ici dans la maison des parents de Dumitru aux confins du département de Cluj, à une colline du département de Mureș.



Le couple âgé ne possède qu'un lopin de terre qu'ils exploitent eux-mêmes, à plus de 80 ans avec l'aide de leur fils, qui vit, lui, en ville. Et chaque année, Dumitru vient faire le vin pour toute la famille. Il a lui-même élaboré tous les outils nécessaires à la confection de son vin. Seuls la cuve noire et le jerrycan en plastique ont été achetées. Ici, on ne foule pas le raisin avec les pieds et on utilise encore moins une foreuse électrique, les outils sont rudimentaires. Fraiseur de son métier, Dumitru a lui-même façonné en inox ces presses et autres broyeurs il y a une trentaine d'années. Pareil pour les plaques de pression en bois de chêne, « *plus solides* », estime-t-il, qui servent à pressurer manuellement le raisin à la fin du procédé pour en extraire les dernières gouttes.

Sur cette photo, Dumitru presse le raisin à l'aide d'une manivelle. C'est la première étape « mécanique » après le ramassage : le « pressurage ». On voit bien comment le produit à l'état brut est désagrégré afin de ne garder que le raisin et le jus. Le broyeur (*zdrobitor*) pour broyer le raisin est en inox. C'est là que le raisin passe une première fois après avoir été récolté. « *Avant, tous ces outils étaient en bois, précise Dumitru. Cela avait une meilleure odeur mais il faut bien se moderniser. Ceux-là sont plus efficaces et ne s'usent pas.* »





Les règles de base, immuables, sont les suivantes : à partir de 100 kg de raisin, on extraie 70 kg de *must* – moût en français – qui en fait un jus de raisin non fermenté. Ce *must* contient plus précisément le jus de raisin, la pulpe et les peaux des grains de raisin ainsi que les pépins. De là, 20% s'en vont durant la fermentation. Des 100 kg, il ne reste donc plus que la moitié pour le vin. Une partie des *monturi* ou *dreve*, les restes du raisin, seront eux utilisés pour la fameuse *țuică*, là encore après fermentation. En général, une dizaine de litres de raisins permettent d'extraire un litre de *țuică* à 52 degrés. La *țuică* se fait à base de tout mais surtout de prune et de pomme. Parfois, « on mélange un peu le tout », explique Dumitru.



« Ce n'est vraiment pas une bonne année pour l'agriculture. Je n'ai à vrai dire jamais vu ça. Tout est sec, regardez autour de vous », montre Dumitru. La sécheresse de cet été, conjuguée au gel du début d'année, a été une véritable catastrophe pour la terre et les récoltes en général. Même chose pour les vignes. Si l'an passé les parents de Dumitru ont fait 150 litres de vin, cette année ils n'auront que 20 litres d'un vin certes plus sucré car plus concentré dans des grains plus petits. Dumitru a beau appuyer au maximum à l'aide des cales en bois, le pressoir ne donnera qu'un maigre filet pour une récolte très faible. « Le coup de grâce a été porté par les oiseaux, les păsări de casă qui, par manque d'eau, sont venus boire l'eau des poules et des cochons, et manger notre raisin au passage. »



Une fois optimisé le pressage du vin, il ne reste plus qu'à verser le *must* et l'envoyer à la fermentation – on le laisse toutefois quelques instants tranquille afin de se débarrasser des dépôts provoqués par les différentes étapes du pressage. Puis direction la fermentation durant trois semaines, dans un lieu où il ne fait pas plus de 15 degrés. S'il fait trop froid, cela dure plus longtemps, mais s'il fait trop chaud, le vin sera trop « forcé ». La cueillette ayant eu lieu le 15 septembre, c'est donc aux alentours du 10 octobre que sera dégusté le millésime 2012. Chaque cuvée apporte son lot de discussions animées sur des saisons qui ne sont plus exactement les mêmes d'une année sur l'autre.



Avant la nationalisation des petites fermes – long processus de collectivisation entamé par le parti communiste sur la période 1949-1962 – les vignes comme le reste des cultures appartenaient aux paysans. Dans le hameau de Pripor, le processus s'est opéré en 1959, très douloureusement, comme dans l'ensemble du pays. Les nombreuses vignes sur les collines sont tombées dans le giron de l'Etat qui, après 1989, a tout laissé à l'abandon, sans investisseurs à l'horizon dans ce coin isolé. Pendant ce temps, les gens se sont habitués à faire leur vin à la maison pour leur propre consommation. Une coutume sacrée pour les Roumains, très attachés au monde rural. L'occasion aussi pour les familles dont les membres sont souvent disséminés aux quatre coins du pays de se retrouver le temps d'un week-end.

Benjamin Ribout  
Photos : Eredența Moldovan-Florea

### Electricitate pentru afacerea dumneavoastră O propunere GDF SUEZ Energy România



Afacerea dumneavoastră are un consum mediu lunar de energie electrică peste 10 MWh?

Alegeți oferta de electricitate de la GDF SUEZ Energy România și veți beneficia de:

- eficientizarea costurilor energetice lunare;
- garanția lucrului cu o echipă de specialiști dedicați, cu experiență și know-how relevant;
- siguranța de a colabora cu membrii unui dintre cele mai importante grupuri energetice internaționale.

Analizii de business din echipa GDF SUEZ Energy România vă vor propune formula de electricitate potrivită, pe baza analizei de proces pe care o vor realiza alături de dumneavoastră.

[www.gdfsuez-energy.ro](http://www.gdfsuez-energy.ro)

GDF SUEZ



Depuis 22 ans, les privatisations n'ont cessé de représenter un casse-tête pour la Roumanie. A reculons ou de plein cœur, sous la pression du Fonds monétaire international le plus souvent, les gouvernements successifs ont vendu pêle-mêle petites et grandes compagnies, sociétés non rentables et « bijoux » de l'économie. A quelques exceptions près, les résultats n'ont pas été à la hauteur des attentes, soulignent les experts.

# PRIVATISATIONS: AUCUN SAVOIR-FAIRE



Les employés d'Oltchim Râmnicu Vâlcea manifestant en juin dernier face à la situation critique dans laquelle se trouve le combinat chimique. Des protestations qui ont continué jusqu'à aujourd'hui.

## LA TENTATIVE DE VENDRE

54,8% des actions d'Oltchim est le dernier exemple d'une privatisation mal conduite par les autorités, sans doute l'échec le plus retentissant depuis 1990. Après des enchères menées devant les caméras, du jamais vu en Roumanie, l'office des privatisations (OPSPI) a désigné Dan Diaconescu, 44 ans, patron

de la chaîne de télévision à scandale OTV, comme gagnant. Au terme de dix jours marqués d'événements rocambolesques – voyage mystérieux de M. Diaconescu à l'étranger, transport au siège du ministère de l'Economie de sept sacs contenant, selon lui, environ deux millions d'euros – le gouvernement a annoncé que la privatisation avait été annulée, le

sulfureux homme d'affaires n'ayant pas pu montrer qu'il disposait des 45 millions d'euros promis. Le Premier ministre Victor Ponta a en outre menacé de porter plainte contre M. Diaconescu pour faux. Les experts soulignent toutefois que ce dernier n'aurait jamais dû être autorisé à déposer une offre pour le rachat de ce géant de l'industrie pétrochimique, créé

en 1966, alors qu'il n'avait ni l'expérience ni la capacité financière requises.

« La procédure de mise en vente d'Oltchim n'a pas été correcte », estime l'analyste financier Ionel Blănculescu. Selon lui, l'OPSPI aurait dû imposer des critères clairs pour la sélection des offres et la désignation du gagnant. « On n'aurait pas dû permettre à un particulier de participer à l'appel d'offres, même s'il s'agissait de Warren Buffett », souligne-t-il. M. Ponta a néanmoins défendu la procédure choisie et assuré que la loi avait été respectée à la lettre.

« On n'aurait pas dû permettre à un particulier de participer à l'appel d'offres, même s'il s'agissait de Warren Buffett »

Selon les analystes, cet échec ne sera pas sans conséquences pour l'économie roumaine, qui peine à attirer des capitaux étrangers. « Une privatisation échouée entame la confiance des investisseurs, qui seront encore plus réticents à venir en Roumanie lors des prochains appels d'offres », estime l'économiste Florin Citu. Selon lui, il s'agit du troisième échec consécutif pour Bucarest, après ceux portant sur la mise en bourse d'un paquet de 9% des actions de Petrom, en 2011, et sur la vente de Cuprom, au printemps 2012.

« Incompétence, improvisation, populisme », l'analyste Cristian Grosu ne mâche pas ses mots lorsqu'il parle de la tentative de vendre Oltchim, estimant que la Roumanie « n'a guère évolué » depuis les années 1990 en ce qui concerne les stratégies de privatisation. M. Blănculescu évoque lui aussi la « mauvaise gestion » de ce dossier par l'OPSPI, qui « a récidivé après l'échec de Cuprom, mettant un deuxième gouvernement dans une situation difficile ».

## DES ERREURS EN SERIE

En avril, c'était au gouvernement de centre droit de Mihai Răzvan Ungureanu d'en-

registrer un cuisant revers. Après avoir annoncé en fanfare la vente de Cuprom, la compagnie qui contrôle 60% des gisements de cuivre du pays, au fonds d'investissement canadien Roman Copper, les autorités ont été contraintes de reconnaître que l'affaire était tombée à l'eau. Elles ont accusé les Canadiens d'avoir refusé de déposer une caution pour la protection de l'environnement et de verser les 200 millions d'euros promis pour la mine dans un délai de 30 jours après le feu vert du Conseil de la concurrence. Malentendu ou intoxication, Roman Copper a rejeté ces allégations et porté plainte contre le gouvernement. Résultat : la privatisation de la mine est bloquée et toute nouvelle tentative de relancer ce processus gelée jusqu'au verdict de la justice.

Quoi qu'il en soit, des questions demeurent sur la manière dont les gouvernements Ungureanu et Ponta ont préparé les ventes de Cuprom et d'Oltchim, sans poser de conditions préalables aux



Le magnat des médias Dan Diaconescu

acheteurs potentiels, notamment en ce qui concerne le maintien des sociétés respectives en activité, et surtout sans leur demander des garanties bancaires solides. L'échec d'Oltchim n'a pas tardé à rappeler d'autres privatisations ratées ou controversées, remettant en doute le bien-fondé du souhait des gouvernants de vendre – brader, diraient plutôt certains – les sociétés héritées de l'époque communiste. Une occasion aussi pour les analystes de gauche de parler de « colonialisme », une formule qui n'est pas sans rappeler le fameux slogan des années 1990, « Nous ne vendrons pas notre pays ».

Les économistes ont par ailleurs souligné que la vente du combinat chimique Arpechim de Pitești au géant autrichien OMV, lors de la reprise de Petrom en 2004,

avait été une erreur. La fermeture d'Arpechim quelques années plus tard par OMV a privé Oltchim d'un chaînon indispensable pour sa production et entraîné des difficultés croissantes pour cette usine, dont les pertes sur cinq ans s'élèvent à 577 millions d'euros, tandis que les dettes envers l'Etat et le fournisseur d'électricité Electrica dépassent 400 millions d'euros. Au passage, des critiques contre la vente de 33% des actions de Petrom à OMV pour seulement 668 millions d'euros ont également refait surface. La dénationalisation a toutefois permis à Petrom de devenir une société profitable, après avoir enregistré des pertes d'un milliard d'euros. Outre le prix empoché pour les actions, l'Etat roumain gagne désormais environ 2 milliards d'euros par an en taxes et impôts versés par OMV-Petrom.

## L'échec d'Oltchim remet en doute le bien-fondé du souhait des gouvernants de vendre les sociétés héritées de l'époque communiste

Une autre privatisation, la reprise de l'usine métallurgique de Câmpia Turzii par les Russes de Mechel – présentée en 2003 comme un succès du gouvernement social-démocrate d'Adrian Năstase – est elle aussi en train d'exploser. Après avoir fait savoir qu'elle prévoyait de licencier 1600 des 1900 employés, la société russe a annoncé qu'elle mettrait en vente l'ensemble de ses quatre usines en Roumanie (Târgoviște, Oțelu Roșu et Buzău, outre Câmpia Turzii), faisant redouter un arrêt de la production voire une fermeture de ces compagnies si des acheteurs ne sont pas trouvés rapidement.

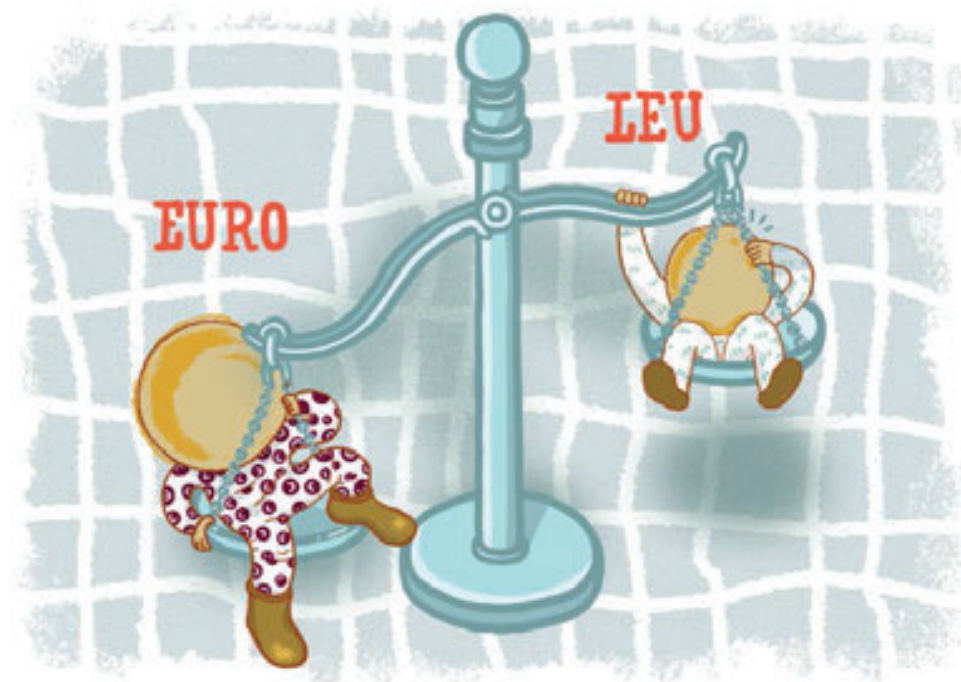
Dans cette marée de mauvaises nouvelles pour l'économie roumaine, quelques exemples de privatisations réussies se détachent néanmoins. Le rachat en 1998 du constructeur automobile Dacia par Renault représente un vrai « success story ». Avec une capacité actuelle de production de 350.000 unités par an et une cadence de 64 véhicules par heure, l'usine a produit plus de 2 millions d'automobiles depuis sa reprise par le groupe français, qui a investi quelque 2 milliards d'euros dans ce pays.

Mihaela Rodină  
Photos : Mediafax



Selon les experts, l'éventualité d'un euro à 5 lei, qui paraissait imminente à un moment donné de l'été, serait désormais improbable. Bien que les tensions politiques puissent reprendre à tout moment et avoir un impact direct sur l'économie du pays, et le leu en particulier.

## LE LEU en balance



APRÈS DES MOIS DE « YO-YO », le taux de change s'est enfin calmé. Grâce notamment à l'intervention de la banque centrale (Banque nationale de Roumanie, BNR). Durant la première moitié de l'année, les changements successifs de gouvernement commençaient à affecter la marche de l'économie, et donc le taux de change. Au début du mois de juin, un euro valait 4,46 lei, par rapport à 4,32, la première cotation en 2012. « La monnaie nationale se dirige doucement vers 5 unités pour un euro d'ici à la fin de l'année », estimait alors le directeur d'ING Bank Romania, Mișu Negrițoiu.

Cet avertissement est intervenu avant que la crise politique prenne toute son ampleur, la « prophétie » du directeur d'ING allait logiquement se réaliser. Après la destitution du président Traian Băsescu

votee par le Parlement le 6 juillet dernier, le taux de change affichait 4,51 lei pour un euro ; c'était le début de la dégringolade. Le 3 août, lorsque les leaders de l'Union sociale libérale (USL) ont remis en cause la validité du résultat du référendum du 29 juillet, réinstallant M. Băsescu à Cotroceni, la chute semblait imparable : un euro valait 4,64 lei.

« Les choses sont enfin rentrées dans un état de normalité (...) La fin de l'année trouvera l'euro autour d'une cotation de 4,60 lei, pas au-delà »

C'est alors que la Banque nationale a décidé d'intervenir. Vers la fin du mois

d'août, le taux revenait à une valeur plus « normale », à 4,48 lei pour un euro. Parallèlement, les eaux troubles de la politique roumaine commençaient à devenir un peu plus claires, surtout après que la Cour constitutionnelle ait déclaré le référendum invalide. « Les choses sont enfin rentrées dans un état de normalité », confirme l'analyste financier Constantin Rudnițchi. « A mon avis, la fin de l'année trouvera l'euro autour d'une cotation de 4,60 lei, pas au-delà (...) Même si nous entrons dans une période où une croissance naturelle des importations se met en place, tant pour les matières premières, notamment le gaz, que pour les biens de consommation, ce qui génère une pression supplémentaire pour la monnaie nationale », ajoute-t-il.

Pour Florian Libocor, économiste en chef de la BRD-Société Générale, la confiance

après les craintes est également de mise. « Je crois en la capacité de l'autorité monétaire et en l'efficacité des instruments dont elle dispose afin d'assurer la stabilité financière de l'économie roumaine. Il est possible de voir un taux de change un peu plus volatile, mais il est peu probable qu'il sorte d'un intervalle de fluctuation de plus ou moins 1 %. Les éléments de nature économique qui sont autant d'indicateurs de l'état de santé de la monnaie soulignent une période de relative stabilité. Le plus probable est que le préfixe du taux de change leu/euro reste 4 », affirme-t-il.

Les deux spécialistes s'accordent sur un autre point : le plus grand problème pour la monnaie roumaine est... la politique locale, sans vouloir être non plus trop alarmiste. « Si à cause d'une campagne électorale exacerbée, nous entrons à nouveau dans une crise politique, le milieu économique et le taux de change seront inévitablement affectés. Toute tension importante encourage les spéculations, comme nous l'avons vécu cet été, sans parler de la méfiance des investisseurs. Même s'ils ne partent pas avec leur usine, ils retirent

chaque fois davantage leur argent du pays et vendent leurs lei, ce qui fait évidemment chuter le cours de la monnaie locale », explique Constantin Rudnițchi (voir aussi l'article pages 52-53). « Aujourd'hui, il n'y a plus d'investisseurs qui viennent, l'argent ne rentre pas. Si nous avions de nouveau une crise d'envergure, très certainement les choses pourraient tourner mal. Ceci étant, je ne pense pas que le leu pourrait franchir la barre des 4,80, même dans le scénario le plus pessimiste », ajoute-t-il.

« Le leu a été plutôt raisonnable pendant la crise de cet été, vu la situation et ce que certains ont pu dire... »

« Une nouvelle crise politique est un scénario qui ne doit pas être ignoré, mais nous ne devons pas non plus l'exagérer », estime pareillement Florian Libocor. L'économiste en chef de la BRD considère qu'« il peut y avoir un cumul de facteurs internes et externes, mais il s'agira de pressions

temporaires pour la monnaie ».

A noter par ailleurs que les politiciens ont reçu un avertissement clair de la part du gouverneur de la Banque nationale Mugur Isărescu. « Il y a une leçon que les hommes politiques doivent retenir : le beau temps ne dure pas à l'infini, il y a aussi des périodes de correction », a déclaré le gouverneur fin septembre, attirant l'attention sur le fait que « le leu a été plutôt raisonnable pendant la crise de cet été, vu la situation et ce que certains ont pu dire... »

En conclusion, Constantin Rudnițchi espère que « le gouvernement qui se formera après les élections de décembre respectera ses promesses électorales en matière d'économie, mais n'aura pas la mauvaise idée de rehausser la taxe unique d'imposition, cela découragerait encore plus les investisseurs. Et puis il serait bénéfique que les politiques puissent pour une fois se mettre d'accord sur des points essentiels afin d'assurer notre stabilité économique ».

Carmen Constantin

Illustration : Sorina Vasilescu

Protéger votre investissement  
en Roumanie,  
c'est notre savoir-faire

**Dana GRUIA DUFAUT**  
Avocat aux Barreaux  
de Paris et Bucarest  
Fondateur du cabinet  
**GRUIA DUFAUT**

**GRUIA DUFAUT**  
AVOCATS - PARIS & BUCAREST

*Notre réussite  
est celle de nos clients*

**Loredana VAN DE WAART**  
Avocat au Barreau  
de Bucarest  
Associée du cabinet  
**GRUIA DUFAUT**

**Le Cabinet GRUIA DUFAUT**, présent en Roumanie depuis 1990, fort d'une équipe solide d'avocats et de juristes roumains, tous francophones et francophiles, accompagne les investisseurs sur ce marché avec des services clés en main pour leur installation, puis suit localement le déroulement de leurs affaires au quotidien.

6, Avenue Georges V  
75008 Paris - France  
Tél. : +33 (0) 1 53 57 84 84  
Fax : +33 (0) 1 49 52 07 85  
E-mail : paris@dgd-conseil.com

Bd. Hristo Botev no. 28, sect. 3  
030237 Bucarest - Roumanie  
Tél. : +40 (0) 21 305 57 57  
Fax : +40 (0) 21 305 57 58  
E-mail : bucarest@dgd-conseil.com

**Nos domaines d'intervention :**

- Droit des Sociétés;
- Fusions - Acquisitions;
- Droit Commercial;
- Droit Immobilier;
- Droit Social;
- Propriété Intellectuelle;
- Droit de la Concurrence;
- Litiges et Arbitrages.



## LE PHOTOVOLTAÏQUE PREND SES MARQUES



situé à Pantelimon, à l'est de Bucarest. Enfin, le groupe français Filasa International, cité par *Ziarul Financiar* dans son édition en ligne du 30 août dernier, a annoncé lui aussi qu'il envisageait de construire en Roumanie des parcs photovoltaïques totalisant 300 MW sur 1200 hectares – ce groupe compterait également investir dans l'éolien, pour une capacité totale de plus de 2000 MW. Răsvan Roceanu

## La mer Noire n'a pas tout dit ?

Des réserves de pétrole et de gaz « géantes » auraient été découvertes en mer Noire suite aux prospections de ces dernières années. L'information vient du patron d'OMV (compagnie énergétique autrichienne qui détient la majorité des actions du roumain Petrom), Gerhard Roiss, qui l'a dévoilée lors d'un entretien fin septembre accordé à la revue allemande *Manager*. Il considère même que la découverte est « d'une importance globale ». Sans donner de chiffres, M. Roiss explique qu'il s'agit d'une quantité d'hydrocarbures tellement importante qu'il faudrait surtout se préoccuper des

moyens pour la transporter. Selon lui, la conduite Nabucco pourrait être utilisée non seulement pour livrer le gaz d'Azerbaïdjan – du gisement de Shah Deniz – vers l'Europe, mais aussi pour acheminer le pétrole et le gaz issus de ce nouveau gisement. Toujours selon Gerhard Roiss, son exploitation pourrait démarrer en 2020. Carmen Constantin (avec *România Liberă*).

Photo : Mediafax



Le siège d'OMV Petrom à Bucarest.

## Toujours RICHES mais un peu moins

Le nombre de très riches en Roumanie (ceux qui possèdent des fortunes de plus de 30 millions de dollars) est resté constant ces douze derniers mois, à 125 individus, mais leurs fortunes réunies ont baissé de 15 à 14 milliards de dollars, conformément au rapport World Ultra Wealth cité par l'agence Mediafax. Parmi les 45 pays européens compris dans le rapport, la Roumanie se place 26ème, juste derrière Monaco, avec 195 très riches, et devant la Biélorussie (115). L'Allemagne détient le record européen, avec 15.770 individus cumulant une fortune de 2050 milliards de dollars. R. R.

Les choses bougent dans le domaine du photovoltaïque roumain. Si à la mi-juin seulement trois parcs solaires, totalisant 2 mégawatts (MW), étaient connectés au réseau national géré par Transelectrica, début septembre la compagnie roumaine Casa de Investiții Alianța a terminé les travaux de construction d'un parc solaire de 6700 panneaux, totalisant 2 MW, à Lechința (département de Bistrița-Năsăud, au nord au pays). Toujours début septembre, les compagnies Martifer Solar et Eurowind Energy ont inauguré, à Pufești (département de Vrancea, à l'est), un premier parc photovoltaïque d'une capacité totale de 1,5 MW, capable d'alimenter 1000 logements. A son tour, le grossiste Selgros a démarré la construction d'un parc solaire, d'une capacité de 1 MW, qui sera placé sur... le toit de son magasin

## L'ESCP ouvre un Master Executive Management à Bucarest

L'Ecole supérieure de commerce de Paris (ESCP - Europe) ouvre en partenariat avec la Chambre de commerce d'industrie et d'agriculture française en Roumanie (CCIFER) un Master de Management destiné à des cadres qui seront amenés à assumer des responsabilités de haut niveau dans leurs entreprises. Il s'agit d'une formation en alternance, dispensée en anglais, dont les cours seront complétés par un projet international et une plateforme e-learning. Des cours de français seront également assurés par l'Institut français de Roumanie. Pour plus d'informations, contacter : lavinia.codrescu@ccifer.ro. François Gaillard

## DEFICIT ET DETTE PUBLIQUE

Le déficit du budget de l'Etat de la Roumanie a été de 1,15% du produit intérieur brut (PIB) au bout des sept premiers mois de cette année, considérablement plus réduit que le niveau de 1,96% enregistré en 2011 pendant la même période. Le ministre des Finances, Florin Georgescu, a récemment déclaré que le déficit budgétaire total sera de 2,2% du PIB en décembre 2012, par rapport à 4,3% enregistré en décembre 2011. Le pays affiche par ailleurs l'un des plus bas niveaux de dette publique – représentant les emprunts de l'Etat auprès des institutions financières – parmi les 27 pays communautaires. Conformément aux données publiées par Eurostat, à la fin du premier trimestre 2012, la dette publique roumaine s'élevait à 36,3% du PIB. Seulement l'Estonie (6,6% du PIB), la Bulgarie (16,7%) et le Luxembourg (20,9%) avaient de meilleurs scores. Parmi les autres anciens pays communistes, la dette publique de la Pologne s'élevait à 68% du PIB, celle de la République tchèque était de 45% du PIB, tandis que la Hongrie enregistrait une dette publique autour de 80% du PIB. Pour l'ensemble de la zone euro, la dette publique a atteint, toujours à la fin du premier trimestre 2012, 88% du PIB. R. R.

## Salaires, pas vraiment de hausse

Au 31 décembre 2011, la Roumanie comptait 4,66 millions d'employés (79.000 de plus qu'à la fin 2010), et le salaire moyen net était de 1444 lei (environ 320 euros), soit 3,8% de plus qu'en 2010, a récemment indiqué l'Institut national de la statistique (INS). Néanmoins, à cause de l'inflation, le salaire réel en 2011 a été de 2,3% plus réduit qu'en 2010. Alors que par rapport à l'année 1990, il est de 21,3% plus élevé, toujours en termes réels, c'est-à-dire en tenant compte des prix à la consommation. R. R.

## CFR Marfă attendra pour sa privatisation

La compagnie publique de transport ferroviaire de marchandise CFR Marfă ne devrait pas être privatisée cette année, selon le secrétaire d'Etat au ministère des Transports, Horațiu Buzatu. Ce dernier a indiqué début octobre que la stratégie de privatisation proposée par le gouvernement n'avait pas été validée par le CSAT (Conseil suprême de la défense nationale), dont l'accord est indispensable pour lancer cette procédure. La privatisation de CFR Marfă, l'un des derniers colosses industriels hérités du communisme et appartenant toujours à l'Etat, est l'une des conditions imposées par le Fonds monétaire international dans le cadre de l'accord signé par la Roumanie en mars 2011. Jonas Mercier

## Sur les retraités

Le nombre moyen de retraités a été de 5.493.000 au deuxième trimestre de l'année 2012, a récemment annoncé l'Institut national de la statistique (INS). Toujours selon l'INS, ce nombre de retraités a baissé de 38.000 personnes par rapport au premier trimestre de cette année, et de 104.000 par rapport au deuxième trimestre 2011. La pension de retraite moyenne a été, au deuxième trimestre 2012, de 769 lei net par mois (environ 170 euros), soit 0,4% de plus par rapport au premier trimestre, et 2% de plus par rapport au deuxième trimestre 2011. Quant aux fonds de retraites privés, le bilan, au bout de cinq années de fonctionnement, est plutôt encourageant : 6 millions de cotisants, des actifs nets de plus de 9 milliards de lei (environ 2 milliards d'euros), un rendement moyen annuel de 11,54% pour le deuxième pilier (régime complémentaire), et de 7,64% pour le troisième pilier (régime supplémentaire). R. R. Photo : Mediafax



## Plus taxés ?

Les impôts locaux devraient augmenter de 16,05% à partir du 1er janvier 2013 conformément au taux d'inflation enregistré ces trois dernières années, est-il affirmé dans un projet de décision lancé en débat public par le ministère des Finances. Le gouvernement estime que cette augmentation rapportera 531 millions de lei supplémentaires (environ 118 millions d'euros) aux budgets locaux. Le ministre de l'Intérieur, Mircea Dușa, a cependant déclaré que l'augmentation automatique, prévue dans le code fiscal, ne sera pas possible pour 2013 car elle doit être décidée au moins six mois avant le début de l'année concernée. « Cette décision aurait dû être prise au cours du premier semestre 2012 », a précisé M. Dușa. R. R.



# AFFAIRE DE GROS BRAS

RPG Security, BGS, Elite Guard, SSG, Tiger Protector, Compact Guard Security, Alistar Security... Ces noms, et il en existe des centaines d'autres, sont bien visibles sur les tenues quasi militaires qu'affichent les gardiens privés qu'on rencontre partout en Roumanie : dans les banques, les écoles, les centres commerciaux, les hôtels, les sièges d'immeubles de bureaux, et même dans les pharmacies. D'où viennent ces sociétés de sécurité et pourquoi sont-elles si nombreuses ?



Bogdan Oprea, 43 ans, patron de BGS (Bart Guard Services), dont le chiffre d'affaires dépasse 30 millions d'euros.

EQUIPÉS DE GROS 4X4, souvent des Hummer – dérivés de véhicules militaires américains tout-terrain, dont le prix avoisine 80.000 euros – mais aussi de motos ou de quads de grosse cylindrée, les agents de sécurité privés, bien plus nombreux que les policiers (voir encadré), donnent l'image d'une industrie qui ne lésine pas sur les moyens lorsqu'il s'agit de rassurer le client. BGS, l'une des sociétés les plus importantes, se vante que depuis 2007 et jusqu'à fin juin 2012, ses employés ont déposé 685 infractions, ont mis à la disposition de la police 374 personnes et déjoué 845 tentatives de cambriolage ou de vol.

« A cause de la concurrence, les tarifs ont baissé jusqu'à un minimum historique », soutient le directeur technique de l'une de ces sociétés, qui préfère rester anonyme. « Ceci étant, on gagne assez bien notre vie en offrant des services de gardes du corps ou d'agents de sécurité pour des événements exceptionnels, comme les

concerts de rock, bien que la plupart des sociétés misent sur les petits contrats à long terme, avec les hypermarchés, par exemple », affirme-t-il. Aux doutes soulevés sur les qualités humaines et professionnelles de ces gardiens de la paix privés, le directeur technique répond sans ambages : « Selon la loi, tous doivent suivre les cours d'une école spécialisée avant d'être engagés, et il y a des stages de perfectionnement annuels obligatoires (...) Le casier judiciaire immaculé est une autre règle absolue. » Le principal problème, selon lui, réside plutôt dans les appels d'offres, trop souvent truqués : « Si une institution ou compagnie d'Etat lance un appel d'offres pour des services de gardiennage, parfois elle rédige un cahier des charges qu'une seule société, bien précise, pourra respecter », confie-t-il. Mais pourquoi les institutions d'Etat ne font-elles pas plutôt appel à leur propre service d'ordre ?... « Parce que les tarifs des privés sont plus bas, cela coûte moins cher que d'utiliser la gendarmerie, par exemple. »

« Ces compagnies s'en sortent bien car leurs patrons, après s'être reconvertis dans le privé, ont conservé les contacts nécessaires pour conclure des contrats avec les institutions publiques »

Selon le sociologue Cornel Codiță, l'omniprésence de ces sociétés de sécurité est due à plusieurs facteurs : « D'abord, les licenciements dans les troupes spéciales et la police, après 1989, ont entraîné un déficit en termes de sécurité. Certains anciens policiers ont donc créé des compagnies qui ont offert leurs services aux institutions et entreprises d'Etat. Dans une deuxième étape, à cause de la montée relative de la criminalité, ce sont les investisseurs privés qui ont eu besoin de services de sécurité. Enfin, la concurrence économique a encouragé l'espionnage industriel que certaines compagnies pratiquent, à la demande du

client, sous la couverture de services de sécurité. Ces compagnies s'en sortent bien car leurs patrons, après s'être reconvertis dans le privé, ont conservé les contacts nécessaires pour conclure des contrats avec les institutions publiques », conclut le sociologue.

De fait, les mairies sont parmi leurs principaux clients. Exemple : début septembre 2011, la mairie du secteur 2 de Bucarest a officiellement annoncé que dans un délai d'un mois les 125 écoles, lycées et maternelles publiques du secteur allaient bénéficier de services de sécurité payés par le budget local. Quant aux écoles et

maternelles privées, avoir un contrat avec l'une de ces sociétés est presque devenu une obligation.

Les dimensions réelles de cette industrie sont difficiles à établir. Le quotidien *Gândul* estimait en février 2009 qu'il y avait à Bucarest 380 sociétés de sécurité employant 20.000 personnes. Sur le site des Pages jaunes sont inscrites 428 sociétés de sécurité et de gardiennage ayant leur siège à Bucarest. A noter cependant qu'un grand nombre d'entre elles sont uniquement spécialisées dans la vente et le montage de systèmes d'alarme et de vi-

déosurveillance. D'autres, telles que BGS, assurent même des services d'ambulance, mais c'est une branche limitée de leurs activités. Ces sociétés sont réunies en plusieurs associations patronales, chacune assurant être la représentante légitime du secteur. Quant aux tarifs pratiqués, ils sont très variables, cela va de 30 lei de l'heure pour un gardien travaillant dans des conditions dites « normales », jusqu'à 160 lei de l'heure, voire davantage à l'occasion d'événements privés.

Răsvan Roceanu  
Photo : Mediafax

## La sécurité privée en chiffres

Conformément au plus récent rapport de la CoESS (Confédération européenne des services de sécurité), en 2010 le chiffre d'affaires des services privés de sécurité s'élevait, en Roumanie, à 643 millions d'euros. Les trois plus grandes compagnies dans ce domaine occupant à elles seules 18,5% du marché (le rapport n'indique pas leurs noms). La même année, toujours selon la CoESS, en Roumanie étaient enregistrées 1282 compagnies de gardiennage et sécurité, employant 107.000 agents, dont 35.000 avec droit au port d'armes. Sur l'ensemble du pays, il y avait un gardien privé pour 229 habitants, alors que le ratio des forces de police était de seulement un policier pour 1050 habitants. En Autriche par exemple, il est de un policier pour 380 habitants, ce qui explique en partie la présence très visible de cette sécurité privée en Roumanie, bien que le pays soit relativement sûr. Le salaire de début de carrière pour un agent non armé était, en 2010, d'environ 160 euros brut par mois, le salaire moyen de 300 euros brut. Moyenne d'âge : 35 ans, les hommes représentant 85% des effectifs, les femmes 15%.

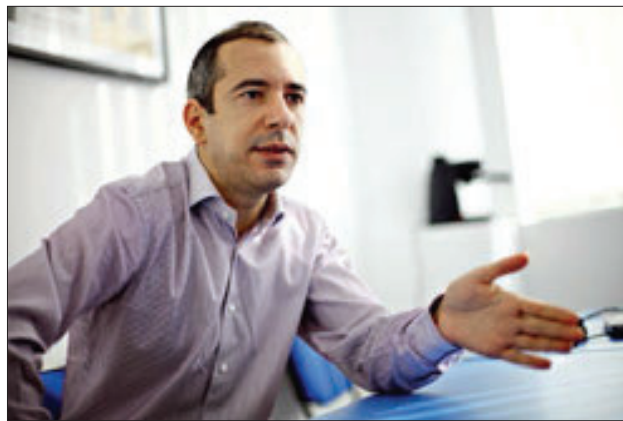


Les investissements directs étrangers (IDE) en Roumanie sont en berne, et la situation politique du pays de ces derniers mois n'a rien arrangé. L'avis de Bogdan Glăvan, économiste, lecteur à l'université roumano-américaine de Bucarest et fondateur du Centre pour l'économie et la liberté (Centrul pentru economie și libertate).

# MANQUE D'IDE

**Regard :** Certains analystes estiment que de grands investisseurs étrangers vont se retirer de Roumanie, en raison de la situation de crise globale et de l'instabilité politique. Comment voyez-vous les prochains mois ?

**Bogdan Glăvan :** Dans le contexte actuel, les investisseurs ne sont en général pas très décidés à faire des plans à long terme, d'investir dans l'innovation, d'étendre leur production et donc de créer des emplois. Et au lieu de compenser cette situation par un environnement interne favorable,



la Roumanie a tout fait pour aggraver les choses, on a versé de l'huile sur le feu. C'est pour cette raison qu'à mon avis les perspectives pour que la Roumanie attire davantage de capitaux étrangers ne sont pas très bonnes. D'un autre côté, je ne crois pas que certains grands investisseurs étrangers historiques vont se retirer, les grands noms de l'industrie ou des services français font, par exemple, partie intégrante de notre économie. Mais je ne

pense pas non plus que de nouvelles multinationales sont en train de planifier leur venue ici, ou bien elles sont très rares.

**Cela pourrait-il empirer ?**

Après ce que nous avons vécu cet été sur la scène politique, on peut le craindre. Regardez la crise asiatique de 1997, en quelques semaines des monnaies stables ont perdu la moitié de leur valeur. Ceci étant, il est difficile de croire qu'une telle chute aura lieu ici, parce que nous faisons partie de l'Union européenne et que

ni Bruxelles, ni le Fonds monétaire international ne laisseront une autre crise éclater de façon aussi brutale dans n'importe quel pays, même s'il est en dehors de la zone euro. On connaît désormais les risques de contagion, c'est d'ailleurs pour cela que la Roumanie

a récemment obtenu des fonds avec des conditions moins rigoureuses qu'auparavant. L'objectif fondamental du Fonds monétaire international est de sauver le système bancaire mondial, mais il ne peut pas le faire directement. Désormais, il encourage donc les pays à emprunter, le portefeuille des banques augmente notamment par l'accumulation de titres d'Etat, avec un risque presque nul.

**Certes il y a la crise mondiale, mais pourquoi les investissements directs étrangers en Roumanie ont-ils baissé de façon aussi brutale de plus de 9 milliards d'euros en 2008 à environ 2,5 milliards en 2010 \* ?**

Hormis la crise, parce que l'économie roumaine n'est pas suffisamment compétitive et n'attire pas les entrepreneurs. L'Etat n'a pas soutenu comme il aurait dû le faire les petites et moyennes entreprises tant nationales qu'étrangères. Premièrement, les privatisations ne devraient jamais être le principal motif pour que des investisseurs viennent en Roumanie. Et puis les autorités ont toujours essayé de vendre à un prix avantageux ses géants industriels en faillite, au lieu de favoriser les investisseurs privés afin qu'ils les rendent profitables, et créent des emplois. Ce qui s'est produit en Pologne ou en République tchèque. Deuxièmement, la plupart du capital qui est entré en Roumanie ces dernières années a été purement spéculatif. Notre monnaie fut pendant quelque temps plus intéressante que l'euro ou le dollar, et les investisseurs ont surtout spéculé. Le pays a été une sorte de trésorerie. Ils ont ensuite fortement investi à partir de 2004, notamment dans l'immobilier, mais dans le seul objectif d'obtenir des profits à court terme. Pendant ce temps, les véritables entrepreneurs n'ont bénéficié que d'une marge de manœuvre réduite pour se développer, tout cela sur fonds de crise internationale.

Propos recueillis par Florentina Ciuvercă.  
Photo : Mihai Barbu

\* Source : Ubifrance Roumanie

## Une autre vue...

**Regard a également demandé l'opinion de l'économiste et entrepreneur Marian Dușan, fondateur et président de Romanian Business Accelerator, une association d'investisseurs, sur ce qui devrait être fait pour encourager les investissements étrangers en Roumanie :**

« Selon moi, le gouvernement devrait se concentrer sur nos principales ressources, c'est-à-dire les matières premières, l'agriculture et la main-d'œuvre relativement peu chère. Les prix des matières premières et des aliments augmenteront de façon significative dans les prochaines années. Avec deux conséquences : leur exploitation deviendra très rentable et les entreprises qui utilisent des matières premières essaieront de réduire au maximum leurs coûts de production. Ce qui signifie délocaliser leurs installations là où la main-d'œuvre est moins chère. Mais les autorités roumaines doivent d'abord trouver des partenaires étrangers pour développer les infrastructures du pays, notamment les transports, c'est essentiel. Puis louer à des prix attractifs les ressources non utilisées. Beaucoup diront que nous offrons les richesses de la Roumanie pour presque rien. Mais aucun investisseur ne va fuir le pays avec la terre ou les réserves de gaz et de cuivre dans ses poches... Un euro investi en Roumanie peut générer jusqu'à 3 euros pour l'économie roumaine. Cela devrait être clairement expliqué. Par ailleurs, il y a déjà des entreprises qui travaillent exclusivement pour des entités étrangères et qui vont très bien, cela n'est pas suffisamment dit. Je pense notamment aux sociétés informatiques, au secteur automobile ou à la grande distribution, même si les marges se sont réduites ces derniers mois. Les perspectives pour que ce type de sociétés continuent d'investir ici me semblent plutôt positives. »



**KPMG**  
cutting through complexity™

**KPMG Enterprise**

KPMG Enterprise se consacre exclusivement à aider les propriétaires d'entreprises et les entrepreneurs à conférer de la valeur à leurs activités et à bâtir des entreprises prospères. C'est de fait notre seule raison d'être.

**Contact**  
Jacqueline Laye, Director  
Email: jlaye@kpmg.com



## LE DEFI ETERNEL DE LA SECHERESSE

Cet été, la sécheresse a frappé 40% de la surface arable du pays, soit 3,7 millions d'hectares. Selon les estimations de la Commission européenne, la Roumanie a été cette année le pays de l'Union le plus endommagé par la canicule.

LES CULTURES DE HUIT DEPARTEMENTS ont été presque totalement détruites. Autres chiffres: selon le ministère de l'Agriculture, la production de blé a baissé à 4,94 millions de tonnes, alors que la moyenne des cinq dernières années se situait à 5,3 millions de tonnes. Première conséquence : l'augmentation de 15% du prix du pain en août, et une autre d'au moins 20% attendue cet automne. Quant au maïs et au tournesol, la situation est encore plus grave ; 60% de la production est perdue.

De façon générale, les producteurs de fruits et légumes chiffrent la baisse de leur production aux alentours de 40% par rapport à 2011. La sécheresse a diminué aussi la quantité de raisins, et par conséquent la production de vin. Même si, grâce à un

ensoleillement exceptionnel, la cuvée 2012 s'annonce supérieure.

Le gouvernement a approuvé en septembre une aide de 42,8 millions d'euros pour 600.000 fermiers, ce qui représente 100 lei (environ 22 euros) par hectare pour ceux qui cultivent au maximum dix hectares. Ce soutien vise 1,9 million d'hectares de cultures. « Nous avons aussi demandé pour 2013 que le budget pour l'agriculture atteigne 3,5 % du produit intérieur brut, une autre législation sur l'association des agriculteurs, ainsi qu'un autre système fiscal, car il est impossible de survivre avec une TVA de 24% sur les produits agricoles », soutient Ștefan Niculae, président de l'association Agrostar.

Bucarest a par ailleurs promis aux agriculteurs une réduction de 20% du prix

de l'énergie pour ceux qui irriguent leurs cultures. Un système d'irrigation qui est par ailleurs dans un véritable état de souffrance depuis 1989. A l'époque, il servait 3 millions d'hectares. Aujourd'hui, seuls 300.000 hectares sont irrigués pour 9 millions cultivés. Les installations héritées de l'époque communiste sont désormais abandonnées ou détruites. Résultat : l'agriculture roumaine reste dépendante des conditions climatiques. « Sans un système d'irrigation pour au moins 2 à 3 millions d'hectares, il est impossible de lutter contre la sécheresse », explique le président d'Agrostar. Dernière mauvaise nouvelle : les producteurs estiment une augmentation de 20 à 30% des prix du lait, de la viande, de l'huile et du sucre.

Daniela Coman

## LA CHRONIQUE DE MICHAEL SCHROEDER

### QUESTION STRESS

Une étude récente réalisée en Roumanie par la compagnie Regus, spécialisée dans les espaces de travail, montre que 63% des employés de bureau et des cadres se disent plus stressés que l'année dernière. En Allemagne, pays dont je suis originaire, on estime qu'environ neuf millions de personnes sont atteintes par la maladie dite du *burnout* (épuisement mental dû au travail). Nous essayons d'y faire face en prenant surtout des médicaments, mais le problème principal n'est pas résolu. Comme l'a récemment rappelé le prix Nobel de médecine Luc Montagnier lors d'une conférence à Bucarest, il y a deux types de stress : le positif – dénommé « eustress » – et le stress négatif qui peut porter préjudice à notre système immunitaire – c'est le « distress ». Evidemment, face à une situation particulièrement difficile, un grave problème de santé par exemple, il sera difficile de ne pas souffrir de « distress ». Ceci étant, le stress négatif est le plus souvent la conséquence de ce que nous nous infligeons à nous-mêmes. Nous ne sommes plus en phase avec notre intérieur, et trop dépendants de notre entourage. Que faire ? Dans un premier temps, il s'agit d'examiner le système de croyances qui sous-tend nos aspirations : qui ou quoi nous pousse ? Nos parents, notre besoin d'être reconnu, les conventions, notre ego qui veut toujours être meilleur que les autres ? Nous en sommes trop souvent victimes. Deuxième étape, le processus de « nettoyage » : éviter les personnes qui « pompent » de l'énergie, et être plus sélectifs vis-à-vis des informations qui abondent chaque jour. Nettoyage veut dire aussi se simplifier la vie quand et où c'est possible. Enfin, avoir du temps pour soi, pour réfléchir, observer, comprendre, même si cela ne dure que quelques minutes chaque jour. De multiples études ont par exemple démontré les effets bénéfiques de la méditation sur notre corps et notre psychique. Rien n'est simple, surtout quand il s'agit de se remettre en question. En Roumanie, j'ai remarqué que les cadres et les patrons qui viennent me consulter se focalisent beaucoup trop sur les biens matériels, ce qui les empêche de travailler sur leur équilibre intérieur.

Dr. Michael Schroeder est life & business coach à Bucarest.





## LA 4G ARRIVE...

Le mois de septembre a marqué un tournant pour les télécommunications mobiles en Roumanie, avec la mise en vente de nouvelles licences qui permettront le lancement de services ultra rapides d'Internet mobile 4G (4ème génération). Selon les opérateurs, les Roumains seront les premiers en Europe centrale et de l'est à jouir des avantages de cette mini révolution digitale.

« LES COMMUNICATIONS MOBILES de Roumanie entrent dans une nouvelle ère », s'est félicité le président de l'Autorité nationale des télécommunications mobiles (ANCOM), Cătălin Marinescu. D'autant que la vente des licences va rapporter 682 millions d'euros à l'Etat roumain d'ici 2013. S'y ajouteront, à moyen terme, plusieurs centaines de millions d'investissements supplémentaires. 85% du « spectre » (fréquences radioélectriques) mis en vente a été adjugé lors d'un appel d'offres qualifié de « grand succès » par le ministre des Communications Dan Nica. Les cinq acquéreurs sont Orange, Vodafone, Cosmote, RCS&RDS et 2K Telecom. Seul bémol, aucun opérateur qui ne soit déjà présent sur le marché local n'a manifesté son intérêt pour acheter une licence.

« Les opérateurs disposeront de nouvelles opportunités d'affaires et d'innovation, et bénéficieront d'une plus grande sécurité de leurs investissements ainsi que d'une efficacité exceptionnelle dans l'utilisation du spectre », a souligné M. Marinescu. « Les utilisateurs auront quant à eux accès à quatre réseaux nationaux, avec une meilleure couverture, des vitesses supérieures de transfert des données, davantage de services et des prix plus abordables, dans un contexte de compétition saine », a-t-il ajouté.

Les deux principaux gagnants, Orange et Vodafone, qui vont chacun verser environ 228 millions d'euros pour les licences respectives, ont aussitôt annoncé qu'ils lanceraient les services 4G d'ici le début 2013, voire même avant la fin de l'année pour quelques zones de la capitale. L'expert Dan Fanoiu détaille les bénéfices pour les utilisateurs : « Tout d'abord, le transfert de données sur les téléphones portables se fera à des vitesses jusqu'à 100 mégabytes par seconde, contre un maximum de 21 mégabytes par seconde disponibles aujourd'hui, en théorie seulement. Télécharger un film ne prendra plus que sept secondes, tandis qu'une retrans-

mission télé pourra être suivie en ligne sans interruptions et dans des conditions de qualité full HD. »

« Le marché roumain, partagé entre cinq opérateurs, est l'un des plus compétitifs en Europe, comparable à celui de la Grande-Bretagne »

Les nouveaux services 4G seront offerts dans la bande de 2600 mégahertz, qui n'est actuellement utilisée par aucun opérateur. Pour l'analyste économique Bogdan Ghinescu, « le lancement des services 4G entraînera certainement une baisse des prix pour les services 2G et 3G, mais les Roumains, grands amateurs de nouvelles technologies, migreront de toute façon massivement vers le 4G ». Cela se traduira également par des Smartphones de plus en plus performants et accessibles. En outre, 676 villages supplémentaires bénéficieront de l'accès au réseau de téléphonie mobile.

Cette « révolution » intervient 16 ans après l'ouverture du marché roumain

de la téléphonie mobile. En 1996, le pays mettait en vente les deux premières licences, remportées par Orange (MobilRom à l'époque) et Vodafone (ex-Mobifon). Les deux groupes, qui se disputent toujours la première place sur le marché roumain, ont depuis été rejoints par les Grecs d'OTE (Cosmote), les Espagnols de Telemobil et l'opérateur local RCS&RDS. Les investissements des trois premiers opérateurs ont jusqu'ici totalisé 8 milliards d'euros, tandis que leur chiffre d'affaires a représenté en 2011 près de 3% du produit intérieur brut du pays. Malgré un léger repli en raison de la crise, Orange a réalisé en 2011 des revenus de 937 millions d'euros et recensé 10,08 millions d'utilisateurs, préservant sa position de leader. Vodafone a pour sa part obtenu des revenus de 812 millions d'euros sur un an, entre mars 2011 et mars 2012, pour 7,9 millions d'utilisateurs. « Le marché roumain, partagé entre cinq opérateurs, est l'un des plus compétitifs en Europe, comparable à celui de la Grande-Bretagne », souligne une étude de la compagnie KPMG, selon qui l'expansion se poursuivra.

Mihaela Rodină  
Photo : Mediafax



# LA PASSION AVAIT DÉJÀ UNE COULEUR, MAINTENANT ELLE A UNE FORME.



www.facebook.com/RenaultRomania

www.renault.ro



ON SE SOUVIENT TOUJOURS DE LA PREMIÈRE FOIS OÙ L'ON A VU LA  
**NOUVELLE RENAULT CLIO**

**DRIVE THE CHANGE**

- Nouveau moteur turbo essence TCe 90 ch 3,9 l / 100 km
- 5 étoiles Euro NCAP
- Écran tactile multimédia avec navigation

Renault présente **elf**





Cinq ans après la première Palme d'or du cinéma roumain avec *4 mois, 3 semaines et deux jours*, Cristian Mungiu effectue son grand retour sur les écrans. Son dernier film, *După dealuri* (Au-delà des collines), en compétition officielle cannoise en mai dernier, y a remporté deux prix : celui du meilleur scénario et le double prix d'interprétation féminine. Le cinéaste roumain a donc confirmé les énormes attentes placées en lui. Une petite discussion s'imposait.

## Au bout du drame, MUNGIU FILME



Cristian Mungiu au dernier festival de Cannes, accompagné de Cristina Flutur (à gauche) et de Cosmina Stratan (à droite), toutes les deux récompensées du prix d'interprétation féminine.

**Regard :** Comment et pourquoi avez-vous décidé de réaliser ce film après votre Palme d'or ?

**Cristian Mungiu :** Il est très difficile de savoir quoi faire après un film qui a rencontré du succès, qui plus est après une Palme d'or. Après réflexion, je suis arrivé à la conclusion que je devais encore faire un film dramatique mais encore plus complexe. Il fallait bien sûr toujours aborder un thème important soulevant des questions que chacun se pose, un thème qui soit en résonance avec des aspects de la société roumaine actuelle, et non

plus avec le communisme. Des histoires sur lesquelles j'étais en train de travailler, celle-ci, *După dealuri*, semblait répondre le mieux à cette approche.

**Quel a été le moteur principal de ce choix ? S'agit-il surtout de motifs d'ordre fictionnel et émotionnel, l'histoire et sa dimension dramatique ?**

D'après moi, l'histoire de ces deux filles qui sont prêtes, l'une à sacrifier sa vie, l'autre à renoncer à sa croyance en Dieu, tout en essayant de se convaincre mutuellement que l'une et l'autre ne sont

pas sur la bonne voie, est très forte dans sa dimension amoureuse. Cette histoire permet d'aborder la question de la religion, de la croyance, de l'Eglise et des superstitions, de l'indifférence en tant que péché, de l'amour et ce que font les hommes lorsqu'ils sont amoureux et, enfin, de mettre en avant la thématique des choix et décisions à prendre, de la responsabilité et de la faute.

**Comment se prépare-t-on à filmer en milieu rural, dans un lieu quasi isolé au fin fond de la Moldavie ?**

On savait que l'histoire s'était déroulée dans un monastère isolé, dans un village et aussi dans une petite ville. Il a cependant fallu reconstituer ce monastère, n'ayant pas le droit de filmer dans un vrai monastère. Nous l'avons donc entièrement construit sur une colline près de Câmpina. On a aussi construit une route, mis le courant, en somme on a tout recommencé à partir de rien. Nous avons même planté des arbres et insufflé de la vie à ce lieu non habité. Par notre présence, nous avons d'ailleurs attiré des dizaines de chiens que nous avons en quelque sorte adoptés une fois installés là-bas. « Contraints » de passer deux mois à Câmpina, on a filmé différentes scènes urbaines du film dans cette ville. Nous avons aussi filmé dans une maison de campagne chez des paysans, près d'Urziceni. Enfin le tournage a également eu lieu un peu à Bucarest. De fait, je ne me suis rendu physiquement en Moldavie que pour la phase de prospection et de documentation.

L'affaire Tanacu (voir encadré), dont votre film s'inspire, a été extrêmement controversée, c'est un sujet délicat, où les vérités et responsabilités ne sont pas claires. Comment peut-on créer à partir de quelque chose de finalement flou ?

Même si le film s'inspire des romans non fictionnels de Tatiana Niculescu Bran, il ne relate cependant pas ce qui s'est passé à Tanacu. Il s'agit d'une fiction. Au lieu de montrer ce qui s'est réellement passé et les circonstances complexes qui ont conduit à l'affaire Tanacu, la presse notamment s'est contentée d'accuser, de pointer du doigt, de sortir des effets d'annonces ronflants et autres inepties. De mon côté, j'ai voulu me rapprocher avec précaution d'une situation très complexe où il est délicat de reporter la faute sur quelqu'un en particulier, celle-ci étant plutôt imputable à nous tous. Cette affaire trouve ses origines tragiques dans la pauvreté, le manque d'éducation et de maturité de notre société mais personnellement, je voulais y ajouter quelque chose de plus, évoquer la manière dont prend ses racines la violence ainsi que la question de l'amour, et aussi permettre de relativiser le bien et le mal dans certaines situations.

**Vous abordez à nouveau un thème non seulement douloureux mais aussi polémique au sein de la société roumaine. Dans quelle mesure ce film a-t-il la capacité de secouer la Roumanie actuelle ?**

De nos jours, rien ne peut secouer la société roumaine et encore moins un film. Nous nous trouvons dans une sorte de léthargie, nos sens et notre part d'humanité sont endormis. Nous avons dit tant d'horreurs, entendus tant d'injures, nous avons assisté à tant de catastrophes et de tragédies que nous sommes devenus pour une majorité d'entre nous des organismes inertes, non réactifs, des somnambules qui vivent au jour le jour, par inertie. Or, on ne peut secouer que des hommes bien vivants et qui éprouvent un certain sens de la responsabilité face à la collectivité. Chez nous, la vie de tous les jours est constituée d'une suite de faits qui normalement exigeraient des réponses énergiques, mais rien ne se produit. Dans ces conditions, il est difficile de croire qu'un film, qu'une fiction puisse éveiller les consciences quand la vie elle-même ne nous stimule plus.

L'action de votre film se passe en Moldavie, où la croyance en Dieu est très enracinée et plus prononcée que dans le reste du pays. On se rapproche aussi de la Russie orthodoxe, grande cinématographie aux nombreux chefs-d'œuvre abordant la question de la croyance. Ces films russes, mais aussi ceux roumains traitant du sujet, vous ont-ils inspiré ?

J'ai l'impression que beaucoup de gens en général, et pas seulement en Moldavie, ont une représentation superficielle de ce que signifie le fait d'être croyant. Ces gens-là ne font pas vraiment la différence entre religion et superstition. Le baptême, le mariage, les enterrements, aller à l'église le dimanche sont devenus des coutumes d'ordre rituel plutôt que des choses ayant un vrai sens pouvant rappeler à l'homme la manière dont il doit se rapporter au divin, et en quoi cela

peut l'aider dans sa vie quotidienne. Les gens se signent lorsqu'ils passent devant une église, allument des cierges, ne lavent pas leur linge sale le dimanche ; mais dans le même temps, ils ne semblent pas appliquer les enseignements de la morale chrétienne dans leur vie de tous les jours. Au contraire, ils sont méchants, indifférents, je-m'en-foutistes, orgueilleux et fainéants. Même leur croyance se caractérise par une certaine inertie ; elle n'est pas sujette à réflexion ou à méditation, et dans le meilleur des cas, ils s'abstiennent juste de faire le mal seulement par peur. Une peur diffuse et confuse où s'entremêle l'angoisse de mourir ou d'être puni. Quand j'ai écrit et réalisé ce film, je n'ai pas cherché à voir d'autres films sur ce thème-là. J'ai au contraire essayé de me rapprocher le plus possible de ces stéréotypes que j'observe dans la réalité.

Les films roumains qui abordent la question de la religion sont d'ordinaire pro-religieux. Ce n'est pas le cas de votre film qui ne va pas être perçu de la sorte, et ce surtout après la forte campagne médiatique qui a suivi l'affaire Tanacu. N'est-ce pas finalement le fait de parvenir à nuancer une vérité qui a constitué pour vous le moteur de ce film ?

Le film fonctionne à la manière d'un miroir : chacun va voir dans celui-ci ce qu'il est en substance. Je suis en permanence fasciné par le fait de sonder les circonstances, accorder de l'importance aux détails, raconter non seulement ce qui s'est passé mais aussi essayer de comprendre le pourquoi du comment, et en quoi nous avons à tirer un enseignement de l'histoire en question.

Propos recueillis par Benjamin Ribout.  
Photo : D. R.

### L'affaire Tanacu

« Cazul Tanacu » a tristement fait la une de la presse roumaine et étrangère en 2005. Rappel des faits : cette année-là, une jeune femme se rend dans un monastère isolé près de Vaslui en Moldavie pour y retrouver une amie d'enfance. Arrivée là-bas, elle exprime la volonté d'intégrer elle aussi la communauté monastique. Une fois confessée, elle manifeste de graves troubles schizophréniques et se montre violente. Les uns et les autres tentent de la guérir à coups de médicaments avant qu'en dernier recours le prêtre du monastère ne l'exorcise. La pauvre fille, épuisée, n'y survivra pas. L'écrivain Tatiana Niculescu Bran s'est penchée de près sur ce cas, et après de longues investigations, a écrit deux romans sur le sujet dont le dernier, *Spovedanie la Tanacu*, éminemment salué par la critique pour sa justesse, a servi de base au film de Cristian Mungiu.



# LA FRANCE QUI PARLE ROUMAIN...

Le roumain ne fait pas partie des langues étrangères les plus pratiquées en France, mais tous les ans, ils sont une grosse centaine à vouloir maîtriser cet idiome de l'est si latin. Tour d'horizon des formations în românește dans l'Hexagone.

## CELA FAIT TRES EXACTEMENT

137 ans que l'on apprend le roumain en France... 1875, date à laquelle un certain Emile Picot créa la chaire de langue roumaine à l'Ecole des langues orientales, l'ancêtre de l'Inalco, l'Institut national des langues et civilisations étrangères. Emile Picot avait été un pionnier de l'amitié franco-roumaine en occupant en 1866 le poste de chef de cabinet de Carol Ier, premier roi de Roumanie, avant de devenir vice-consul de France à Timișoara.

Aujourd'hui encore, le roumain reste la seule langue romane enseignée à l'Inalco, parmi les 17 langues du département Europe centrale et orientale. L'établissement, qui s'est installé en 2011 dans le 13ème arrondissement de Paris, propose un cursus complet intégré, de la licence au master. La responsable des études roumaines n'y est autre que Catherine Durandin, la fameuse spécialiste de culture et de civilisation roumaine, qui pilote le département depuis 1983.

En 2011-2012, sur les trois années de licence, 40 étudiants ont arpenté les cours de la section de roumain, 5 en master. « La plupart du temps, ce sont des étudiants en double cursus, qui par exemple couplent le roumain avec des études d'histoire », précise Catherine Durandin. Le public de l'Inalco est « très hétéroclite », relève Cécile Folschweiller, chargée d'enseignement en histoire de la littérature roumaine et géographie. On y trouve pêle-mêle des jeunes bacheliers d'origine roumaine, une flûtiste de haut niveau, un fonctionnaire retraité de la SNCF en master, un jeune Américain venu du Texas dont la grand-mère est roumaine, des fonctionnaires de la Préfecture de police, des futurs attachés militaires, des interprètes en formation voulant avoir une nouvelle corde à leur arc, et bien entendu des hommes et

femmes ayant trouvé l'amour du côté des Carpates...

« C'est presque du 17-77 ans », sourit Cécile Folschweiller, distinguant trois grosses catégories : « les familiaux, les professionnels et les chercheurs. » Selon elle, beaucoup d'étudiants choisissent le roumain « sans débouché professionnel précis, si ce n'est la traduction, mais ça donne un plus à un parcours, notamment dans le cas des chercheurs ». En licence, les étudiants doivent assister à une douzaine d'heures de cours de roumain par semaine, plus des cours transversaux : littérature des Balkans, géopolitique, histoire de l'Europe centrale, etc. En marge de la licence et du master, l'Inalco délivre également un diplôme d'établissement de « langue et civilisation roumaine ».

« **La nouvelle tendance, c'est d'avoir des enfants franco-roumains issus de mariages mixtes qui font leurs études en France et passent le bac avec le roumain en langue vivante 3** »

A noter que le département centralise également... les copies de bac en roumain des lycéens français. « Il n'y a pas d'enseignement du roumain en lycée ou au collège, mais il y a une épreuve pour le bac, avec la possibilité de passer le roumain en langue vivante 1 ou 2 avec dérogation », révèle Alexandru Mardale, professeur de roumain à l'Inalco, où sont conçus les sujets des épreuves. Il y a six ans, une centaine de bacheliers choisissaient le roumain, ils sont désormais plus de 200.

L'autre point de ralliement des futurs

roumanophones de la capitale est l'Institut culturel roumain (ICR), institution dans laquelle Claudia Droc pilote les cours de roumain. « C'est à Paris que se concentrent les possibilités, concède-t-elle. Il y a deux filières universitaires qui proposent du roumain en cursus intensif, Paris 3 et Paris 4 – Sorbonne, deux lecteurs y sont missionnés par la Roumanie, envoyés par l'Institut de la langue roumaine. » En province, seules deux universités proposent des cursus en roumain, Strasbourg et Aix-en-Provence. Et deux lectorats sont en cours de fermeture, ceux de Saint-Etienne et de Montpellier.

« Notre cours est informel, nous ne délivrons pas de diplôme reconnu dans l'Union européenne, ce sont avant tout des cours de loisir », tient à préciser Claudia Droc. Des cours de loisir, mais des cours on ne peut plus sérieux, qui attirent un public grandissant. « Le profil type ? Un Français ou une Française qui a un conjoint roumain ou bien des personnes qui se sont découvert une fascination pour la Roumanie, décrit Claudia Droc, mais la nouvelle tendance, c'est d'avoir des enfants franco-roumains issus de mariages mixtes qui font leurs études en France et passent le bac avec le roumain en langue vivante 3. »

Cette année, les cours de l'ICR rassemblent 40 personnes, dont 20 au niveau débutant, puis ceux qui poursuivent en intermédiaire et en avancé. « C'est un chiffre en augmentation par rapport aux années précédentes », estime Claudia Droc, pour qui il faut à peu près deux ans pour que les personnes arrivent à une maîtrise correcte, à raison de deux heures de cours par semaine.

Stéphane Siohan (Paris)

Renseignements : [www.inalco.fr](http://www.inalco.fr), [www.icr.ro/paris/](http://www.icr.ro/paris/)



## LA CAPITALE EN JEUX ET THEATRE

Dimanche 16 septembre, dans le centre historique de Bucarest, ça pédale dur... Pas pour une course cycliste, mais pour faire tourner la machine à coudre des Hollandaises de la « Mobile sewing company », invitées par le B-fit, le festival international de théâtre de rue. En récompense, la pédaleuse a reçu un joli t-shirt, cousu main, évidemment.

Texte et photo : Julia Beurq



## 16ème édition du FESTIVAL DU FILM FRANÇAIS en Roumanie

Du 26 octobre au 1er novembre, le 16ème Festival du film français aura lieu à la salle flambant neuve Elvire Popesco de l'Institut français de Bucarest, ainsi qu'à Timișoara, Sibiu, Iași et Cluj. Les « blockbusters » au programme du festival sont : *L'amour dure trois ans*, adaptation au cinéma de son propre roman par Frédéric Beigbeder, *La vie d'une autre*, avec Juliette Binoche et Matthieu Kassovitz, ou encore la comédie *Infidèles* avec Jean Dujardin et Gilles Lellouche. Le programme comprend également une rétrospective Agnès Varda (*Les plages d'Agnès*, *Sans Toit ni Loi*) et un week-end dédié au cinéaste Alain Resnais (*L'Année dernière à Marienbad*, *Hiroshima mon amour*). Les tickets sont à 10 lei, mais il est aussi possible de souscrire à un abonnement pour toutes les projections du festival à 70 lei. François Gaillard



## La diversité culturelle, sujet gagnant du « Jeune journaliste francophone 2012 »

A l'occasion de la rentrée universitaire lundi 1er octobre, le prix du Jeune journaliste francophone, destiné aux 18 – 25 ans résidant en Roumanie, a été décerné à Rodica Buliga, pour son article intitulé « Nourriture partagée, culture partagée : Le dîner multiculturel, un mode de vie parmi les étudiants étrangers ». Un angle original sur un thème de prédilection pour le jury de ce concours initié par l'Antenne de l'Organisation internationale de la francophonie pour les pays d'Europe centrale et orientale. Diplômée de la faculté de journalisme et de sciences de la communication de l'université de Bucarest, cette jeune rédactrice francophone de 22 ans avait effectué un échange Erasmus à Lyon en 2011. Une expérience qui l'a probablement bien inspirée pour écrire son reportage. F. G.

### L'agenda des alliances, centres et instituts culturels français sont sur les sites suivants :

- Institut français de Roumanie : [www.institut-francais.ro](http://www.institut-francais.ro)
- Centre culturel français de Cluj : [www.ccfcluj.ro](http://www.ccfcluj.ro)
- Centre culturel français de Iași : [www.ccfiasi.ro](http://www.ccfiasi.ro)
- Centre culturel français de Timișoara : [www.ccfTimisoara.ro](http://www.ccfTimisoara.ro)
- Alliance française de Brașov : [www.afbv.ro](http://www.afbv.ro)
- Alliances française de Constanța : [www.afconstanta.org](http://www.afconstanta.org)
- Alliance française de Pitești : [www.afpitesti.org](http://www.afpitesti.org)
- Alliance française de Ploiești : [www.afploiesti.ro](http://www.afploiesti.ro)

### Le « Kangourou des langues » 2012 - 2013

Le prochain jeu-concours « Kangourou des langues » section français – espagnol aura lieu le 28 novembre dans les établissements scolaires de Roumanie. Ce projet éducatif, inspiré du « Kangourou des mathématiques » créé en 1991, se propose de promouvoir l'étude et l'utilisation des langues modernes tels que l'anglais, le français, l'espagnol et l'allemand. L'an dernier, 38.000 élèves roumains ont participé au concours. Les lauréats ont pu rencontrer des jeunes de tous les pays associés, à l'occasion du Camp international Kangourou, qui était organisé à Straja, au nord de la Roumanie. F. G.

## LA CROISETTE A BUCAREST

Du 19 au 25 octobre se déroulera pour la troisième année consécutive l'événement cinéophile « Les Films de Cannes à Bucarest ». « C'est la seule occasion au monde de voir ainsi les films du dernier festival avant leur sortie officielle », souligne Didier Dutour, attaché culturel de l'Institut français de Bucarest. « Nous le devons aux relations privilégiées qu'entretiennent Thierry Frémaux (délégué général du Festival, ndlr) et le cinéaste vedette roumain, Cristian Mungiu. » Ce dernier présentera en première nationale son dernier film, *După dealuri* (Au-delà des collines). Devraient également fouler les marches bucarestois les cinéastes Elia Suleiman et Matteo Garrone. Plus d'infos sur : [www.filmmede-festival.ro/2012](http://www.filmmede-festival.ro/2012). B. A.

## KYRALINA, LA NOUVELLE LIBRAIRIE FRANÇAISE DE BUCAREST

Sidonie Mézaize, jeune professionnelle de l'édition, ouvrira les portes de sa librairie à la mi-novembre. Située dans une charmante petite maison de la rue George Enescu, au numéro 8, la librairie Kyralina tire son nom de l'œuvre *Kyra Kyralina*, de l'écrivain roumain de langue française, Panaït Istrati. Outre le nom et l'adresse, propices à ce type d'initiatives, il s'agit pour Sidonie de « combler un manque dans l'offre de livres de qualité » dans la capitale, et d'ouvrir un lieu d'échanges entre les littératures française et roumaine « en encourageant les traductions dans les deux sens ». La librairie abritera un important fonds de livres en français (neufs et d'occasion), mais aussi une offre en roumain et en allemand, ainsi qu'un espace jeunesse. Sous des aspects spontanés, la démarche provient toutefois d'un projet mûri depuis un an et demi, soutenu financièrement grâce à une bourse de 30.000 euros de la Fondation Lagardère. F. G.

### Quand Bucarest devient un jeu de piste...

Vendredi 9 novembre au matin, plus d'une centaine de jeunes étudiants bucarestois se retrouveront à la salle Elvire Popesco de l'Institut français de Roumanie (Bd. Dacia 77 à Bucarest) pour participer à la 7ème édition de la « Chasse au trésor francophone ». Les initiateurs de cet événement, les lecteurs français de l'université de Bucarest, de l'Académie d'études économiques (ASE) et de l'université Polytechnique, leur proposeront une série d'énigmes à résoudre pour retrouver à travers la ville des lieux et des manifestations francophones. L'équipe étudiante qui remportera ce jeu de piste gagnera un voyage à Paris offert par l'Institut français. Plus d'infos sur : [www.chasseautresorfrancophone.wordpress.com](http://www.chasseautresorfrancophone.wordpress.com). F. G.



### ART « HORS LES NORMES » A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Du 7 décembre 2012 au 30 janvier 2013, la Bibliothèque nationale de Roumanie va faire entrer en ses murs bien ordonnés un souffle artistique inclassable et « hors les normes ». L'artiste Laurențiu Dimișcă y propose en effet une continuité au Festival d'art singulier qui a eu lieu cet été aux Musées du village et du paysan, dont il a été l'initiateur. Art unique, alternatif, intuitif, visionnaire, spontané, fantastique : ces œuvres inspirées sont composées par différents artistes anticonformistes aussi bien roumains qu'internationaux, et en particulier, français. Pour plus d'infos : [www.outsideart.org](http://www.outsideart.org). B. A.

### Belle entente

Le 18 octobre a eu lieu la signature d'une convention liant l'ambassade de France en Roumanie et l'université de Bucarest. Par cet acte, l'ambassade de France mettra à disposition de l'université les locaux de la villa Noël (6 rue Emile Zola) qui abriteront bientôt le Centre régional francophone d'études avancées en sciences humaines et sociales (CeReFREA). A cette occasion, un accord de reconnaissance de diplômes entre la France et la Roumanie a également été signé. L. C. (avec le communiqué de l'Institut français de Roumanie)

### Nouveau Délégué Wallonie-Bruxelles

Benoit Rutten (50 ans, marié, père d'un garçon de 13 ans) est le nouveau Délégué Wallonie-Bruxelles à Bucarest depuis le 1er septembre. Il est également accrédité en Bulgarie, Macédoine et Moldavie. Après avoir été en poste à Rabat, Benoit Rutten et sa famille viennent de passer quatre ans à Santiago du Chili. Diplomate atypique, puisque ne représentant ni un Etat ni une organisation internationale, le nouveau Délégué entend poursuivre le travail remarquable effectué par son prédécesseur, Madame Fabienne Reuter. L. C. (avec la Délégation Wallonie-Bruxelles à Bucarest)



## TROUVER LES PUCES

Texte et photos : Julia Beurq

Le dimanche matin, pourquoi pas une petite balade aux marchés aux puces de Bucarest ? A la recherche d'une lampe *vintage* ou d'un renard empaillé, celui de Militari est tout indiqué. Le t-shirt « dernier cri » ou un vélo – souvent volé – sera plutôt au marché d'Autovit.

### MILITARI, l'authentique

Sur le sol du marché s'étendent des tapis recouverts de mille et un objets. Des bijoux de pacotilles à la machine à laver. Les vendeurs les mieux organisés ont apporté des tables pliantes pour disposer leurs « merveilles » en cuivre. Quant aux plus astucieux, le capot ou le coffre de leur voiture fera l'affaire, les bibelots communistes s'y accommoderont. En ce début du mois de septembre, le soleil tape encore fort à Bucarest, on redouble d'ingéniosité pour protéger son stand. A côté des parasols, un homme a placé une plante grimpante le long de montants en bois surplombant son étal. La majorité des objets sont plutôt anciens qu'« antiques », avec quelques curiosités, tels ces pieds de Mimosa pudique; une plante qui, quand on la touche, rétracte immédiatement ses feuilles. Déjà un attroupe-ment se forme autour d'elle. Selon son vendeur, « ce type de Mimosa est presque impossible à trouver en Roumanie ». Sans oublier les animaux empaillés... C'est bien une fouine ou une martre qui trône là, l'air bien évidemment figé.



Le marché aux puces de Militari se situe à l'intersection entre le boulevard Timișoara et la rue Valea Cascadelor.



### AUTOVIT, le faux marché

Se targuant d'être « le plus grand marché de voitures d'Europe », Autovit se transforme le dimanche matin en marché aux puces, enfin, à moitié ; dans la première partie de cet immense espace, ce sont surtout des produits de base qui sont en vente – vêtements, savons, café, détergents... – en plus des accessoires automobile regorgeant sur les étals. L'ambiance vaut cependant le détour. En errant dans les allées, on passe de la musique traditionnelle aux *manele*, des tubes des années 80 à la *dance* du moment. De l'une

des tentes en toile bleue, une voix féminine et tapageuse s'élève : « Venez par ici messieurs ! Au magasin des Tziganes, un magasin sans portes ni fenêtres... » Son slogan a l'air de fonctionner car les clients s'agglutinent autour de la pile de chaussures flambant neuves, à 50 lei la paire. Au bout des allées, d'authentiques vieilleries sont entreposées, pas tant des objets de décoration mais plutôt des outils, des pièces de mécanique et des vélos. D'ailleurs, le bruit court dans les milieux cyclistes que tous les vélos volés de Bucarest transitent un jour ou l'autre par Autovit, le dimanche matin...

Le marché Autovit est à l'intersection entre Splaiul Unirii et le boulevard Vitan – Bârzești.





## LIRE, ECOUTER, VOIR

par Matei Martin

FILM  
UNE FARCE  
MEMORABLE

Avec *Des escargots et des hommes*, Tudor Giurgiu essaie de couvrir une lacune de la cinématographie roumaine contemporaine : le divertissement grand public, mais de bonne qualité, qui n'existe presque pas. Le scénario écrit par Ionuț Teianu s'inspire d'un fait divers, et de l'absurde du quotidien. Début des années 90, dans une petite ville située au centre du pays... A Câmpulung, l'usine d'Etat qui construit les automobiles tout terrain Aro est en faillite. Pour pouvoir se relancer, il faut privatiser. Les « sauveurs » sont deux grands investisseurs occidentaux, deux Français, un père et son fils. Ce que les syndicats ne savent pas encore, c'est que le directeur corrompu et ces deux Français veulent en fait transformer l'usine en une entreprise de conservation des escargots. Seuls quelques dizaines d'ouvriers sur plusieurs milliers seront retenus. C'est le responsable syndicaliste qui découvre l'affaire et trouve une solution pour sauver la société de son terrible destin : aller avec tous ses camarades à Bucarest pour y vendre leur sperme à une clinique d'insémination artificielle, afin de racheter l'usine. Mais le « bon plan » se heurte au refus de la clinique de les recevoir, car les couples américains notamment veulent du sperme d'étudiants danois ou suédois, pas d'ouvriers roumains. Le film est une farce mémorable avec quelques moments de bonne comédie, il laisse cependant un goût un peu amer, rappelant une époque où tout était possible, et où rien n'était possible.



*Despre oameni si melci* (Des hommes et des escargots), réalisé par Tudor Giurgiu, avec Dorel Vișan, Andi Vasluianu, Monica Bărlădeanu, Jean-François Stévenin et Robinson Stévenin.

BEAUX-ARTS  
LES INCONVENIENTS  
DE L'ARGENT

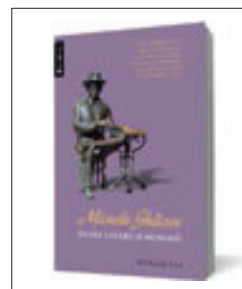
Club Electro Putere est sans doute la révélation de ces dernières années dans les arts visuels. Ce centre culturel de Craiova a réussi à faire très bonne figure à la Biennale de Venise, puis au salon d'art de Berlin. Ces derniers mois, Electro Putere s'est aussi déplacé à Bucarest, à la galerie Căminul Artei et au Salonul de Proiecte avec l'exposition « Piggy Bank », par les artistes Daniel Knorr et Coate-Goale. Dans la capitale, la scène des arts visuels est bien sûr plus vivace qu'à Craiova. Pour l'instant, pas de projets trop ambitieux – Electro Putere ne voudrait surtout pas se transformer en galerie commerciale. L'idée est de gagner l'intérêt du public, et d'intervenir dans les « débats conceptualistes ». Lors de sa présentation à Bucarest au printemps dernier – le but est de faire tourner l'exposition partout dans le pays – « Piggy Bank » (cochon tirelire) a fait les grands titres de la presse culturelle. Les deux artistes livrent une critique acide sur toutes les dérives du capitalisme sauvage, et sur les échanges impliquant l'argent en général. Knorr, qui vit à Berlin, a plié d'énormes billets de dollars pour faire des cochons Origami. Coate-Goale (nom d'artiste de Sorin Popescu, étudiant en pharmacie) a de son côté prélevé des micro-organismes sur des billets de banque pour observer leur évolution dans des éprouvettes, en laboratoire. Montrer tout cela dans une salle d'expo, c'est générer une polémique sur la circulation des valeurs, sur le pouvoir et les inconvénients de l'argent, sur les relations perverses entre la finance et les arts. Instructif, utile et surtout rigolo.



Daniel Knorr & Coate-Goale, « Piggy Bank », Club Electro Putere, Calea București 56, Craiova.

LIVRE  
CONTRE L'OUBLI

C'est une des traductrices roumaines les plus prolifiques. Plus de 80 livres traduits du portugais, de l'espagnol, du français, de l'anglais et de l'allemand portent cette signature sur leur colophon : Micaela Ghițescu. Philologue et spécialiste en langues romaines, Ghițescu est également éditrice du magazine *Memoria – revista gândirii arestate* (Memoria – revue de la pensée emprisonnée), une publication trimestrielle dédiée au travail de mémoire sur la dictature communiste et aux victimes de la dictature de Gheorghiu-Dej et de Ceaușescu. Elle-même fut arrêtée en 1952 et emprisonnée pendant près de trois ans pour « espionnage en faveur d'un pouvoir étranger ». Sa « faute » : élève au lycée, elle avait entretenu une correspondance avec son ancien professeur de français, expulsé de Roumanie par le régime. Il s'agissait d'une condamnation politique dans le dossier du « lot français » dont plusieurs élèves et professeurs faisaient partie. Certains n'ont pas eu la chance de sortir de prison. Amnistiée en 1955, elle a dû subir pendant plusieurs années les rigueurs du même régime communiste ; difficultés pour s'inscrire à l'université, à trouver un emploi conforme à sa spécialité, à signer ses traductions. Dans son volume de mémoires, Micaela Ghițescu évoque sereinement ses souffrances, ses réussites, ses désarrois et ses espérances. C'est plutôt un livre d'histoire qu'une simple autobiographie, un manifeste plutôt qu'un témoignage. Un récit tonique et émouvant.



Micaela Ghițescu, *Între uitare și memorie* (Entre oubli et mémoire), Editura Humanitas, 2012.

TOUT EN *BEAUTE*

C'est un des lieux emblématiques de la capitale, les activités qu'il développe sont connues pour leur qualité et leur originalité. Après une petite cure de jouvence, l'Institut français de Roumanie se veut résolument moderne et à l'écoute de ses visiteurs.

12.250... C'est le nombre d'« amis » que l'Institut français de Roumanie (IFR) a sur Facebook, se plaçant ainsi en tête des institutions culturelles du pays les plus courues (selon le site de référencement facebrands.ro). Plus qu'un nombre somme toute anecdotique, cette performance est significative du virage adopté par l'IFR il y a quelques mois : se mettre à la page, du réseau social le plus connu certes, mais surtout d'un public majoritairement jeune et... connecté. Réveiller « la belle endormie », selon les mots du directeur, Stanislas Pierret, « moderniser l'outil et le rendre attractif, se tourner résolument vers les jeunes ».

La mue a commencé par la création de l'IFR en janvier dernier, regroupant les centres culturels de Cluj, Timișoara et Iași avec celui de Bucarest, et renforçant le partenariat avec les alliances françaises de Brașov, Pitești, Ploiești, Constanța et les lectorats de Sibiu et Craiova. Ainsi, le

Scac (Service de coopération et d'action culturelle) est devenu le Scoop (Service de coopération), et a opéré une « fusion géographique » en investissant les locaux de l'Institut français de Bucarest sis boulevard Dacia. L'imposante demeure s'est pour l'occasion offert un ravalement complet, et pas seulement de façade. Tout l'été a été occupé à opérer un déménagement complet : la médiathèque qui, par exemple, se trouvait sous les toits a laissé place à un espace entièrement dédié aux volets culturel, linguistique et éducatif de l'IFR, atterrissant pour sa part au rez-de-chaussée, « afin de donner une vraie visibilité aux services offerts au public », ajoute M. Pierret.

Les locaux ainsi libérés de la Villa Noël où se trouvaient jusqu'alors le feu Scac seront désormais dédiés à un Centre régional francophone d'études avancées en sciences sociales, porté par l'université

de Bucarest. Les économies ainsi réalisées par cette opération permettent de redonner à l'IFR un nouvel élan, et « faire de la francophonie en Roumanie une francophonie active », auprès des 5000 étudiants qui fréquentent le réseau dans son ensemble, mais aussi auprès d'un public non francophone. « Une partie de notre public est traditionnel, attaché à la France et relativement âgé, explique Didier Dutour, attaché culturel. Mais la grande majorité est composée de jeunes de 15 à 28 ans, intéressés par tout ce qui est innovation, création culturelle, numérique... Dans le pays où le débit Internet est l'un des plus rapides du monde, nous comptons bien utiliser cet outil puissant. » Pour preuve, le programme – riche – de l'IFR ne se consulte plus qu'en ligne, via une newsletter à laquelle il est recommandé de s'abonner, le petit fascicule d'antan n'étant plus distribué en main propre.

Béatrice Aguetant





# REVUE DE PRESSE

Regard présente ici une sélection d'articles de la presse internationale traitant de l'actualité roumaine.

## Le Monde

### La Roumanie, terre d'accueil industrielle

On se croirait sur une autoroute française. Le périphérique de Pitești, au sud de la Roumanie, passage obligé pour se rendre à Mioveni, siège de l'usine Dacia-Renault, n'a rien à voir avec les vieilles routes roumaines. Ouverte en 2007 pour permettre à Renault d'acheminer sa production de 340.000 voitures par an, cette autoroute illustre le boom économique qu'a provoqué Renault en achetant l'usine roumaine Dacia en 1999. (...) La chute du régime communiste, en 1989, avait laissé Dacia dans l'ombre, et l'usine aurait certainement fermé si Renault n'avait pas décidé d'y revenir. Le lancement de la Logan en 2004 a été le début d'une « success story » qui a changé la donne. Dacia représente 3% du produit intérieur brut (PIB) du pays et 8% de ses exportations. « Environ 80 % des composants de la Logan viennent de Roumanie, explique Constantin Stroe, l'ancien directeur roumain

de Dacia et l'homme-clé de la privatisation de l'entreprise. (...) Un emploi chez Dacia en crée cinq. De plus, la Logan a fait pour l'image de la Roumanie plus que tous les ambassadeurs du pays. » Le succès de Renault a poussé l'américain Ford à tenter sa chance en Europe de l'Est. En 2008, le constructeur américain a pris le contrôle de la deuxième usine automobile roumaine. (...) L'arrivée de Ford, qui a investi 675 millions d'euros dans l'usine de Craiova, a changé le visage de l'industrie locale. Le modèle B-Max, dont la production a commencé cette année, devrait relancer l'économie régionale grâce aux 60.000 voitures qui vont sortir de cette usine d'ici la fin de l'année (...) Grâce à Renault et Ford, l'industrie automobile est en passe de devenir la colonne vertébrale de l'économie roumaine.

Mirel Bran pour Le Monde (quotidien français), le 24/09/2012

## LesEchos.fr

### Le FMI loue les efforts de discipline budgétaire de la Roumanie

Les autorités de Bucarest « ont continué d'observer une politique de dépenses rigoureuse, conforme à leur objectif d'abaissement du déficit à 3% du PIB en 2012 », note le Fonds dans un communiqué publié à l'occasion du déblocage d'une nouvelle tranche de l'assistance financière qu'il accorde à la Roumanie à titre de précaution. L'organisation appelle le pays (...) à prendre des mesures « supplémentaires pour améliorer l'administration fiscale et réformer les secteurs de la santé, de l'énergie et des transports ». D'un montant de 430 millions d'euros, la nouvelle tranche d'aide accordée par le Fonds porte à 3,2 milliards d'euros le plafond de la facilité de caisse dont le gouvernement de Bucarest bénéficie à son guichet. Le

FMI indique que les autorités roumaines considèrent toujours cette assistance « comme un filet de sécurité et qu'elles n'ont par conséquent pas l'intention de tirer » sur la ligne de crédit qui leur est ainsi octroyée. La Roumanie a officiellement renoué avec la croissance économique au deuxième trimestre, où son PIB a progressé de 0,5%, après deux trimestres de repli. Selon les dernières prévisions du FMI, le déficit budgétaire du pays, qui représentait 7,3% du PIB en 2009, devrait être ramené à 1,9% cette année.

Les Echos (quotidien économique français) avec l'AFP, le 28/09/2012



### Où est la politique européenne pour les Roms ?

(...) Le 12 septembre, Manuel Valls, ministre de l'Intérieur français, et Bernard Cazeneuve, ministre des Affaires européennes, se sont rendus en Roumanie pour discuter de l'intégration des Roms avec le président et le Premier ministre roumains. On attendait de cette visite qu'elle apporte des propositions concrètes sur la manière d'améliorer l'intégration en Roumanie des quelque 400.000 Roms vivant en France (dont une grande partie sont originaires de Roumanie). Ils n'ont en fait conclu qu'un accord-cadre permettant à 80 familles qui souhaitent retourner en Roumanie de recevoir « un soutien financier de réinsertion économique » de la part des autorités françaises. (...) Malgré les stratégies européennes d'intégration, les fonds européens et les efforts diplomatiques, l'Europe a jusqu'à maintenant été incapable d'intégrer les Roms. La plupart des efforts ont été concentrés sur le démantèlement de groupes criminels roms, dont les activités sont largement couvertes

par les médias. (...) Jusqu'à 26,5 milliards d'euros de fonds européens sont actuellement disponibles pour des projets d'intégration des Roms dans les Etats membres. Cependant, des pays comme la Roumanie (qui détient le plus grand nombre de Roms en Europe, soit plus de 1,5 million) rencontrent des problèmes pour accéder à ces fonds. Souvent, l'UE finance seulement 80% d'un projet et le gouvernement doit apporter le reste. Gelu Duminica, directeur de « Impreuna », agence de développement de la communauté (...), indique que cinq de leurs programmes financés par l'UE sont actuellement suspendus car le gouvernement roumain n'a pas payé sa part : « La situation est désespérée. Certains membres de notre équipe ont dû faire des emprunts bancaires pour que nous puissions continuer à financer ces programmes » (...).

L. C. Eastern approaches, blog de The Economist (hebdomadaire britannique), le 19/09/2012



**ȘI INFORMAȚIA  
DEVINE  
MONDIALĂ**

[www.rfi.ro](http://www.rfi.ro)

Où trouver Regard ?

Kiosques



La rédaction **REGARD** :  
Vasile Conta 4, Bucarest



IMAGES « PROPRES »



La télévision publique roumaine (TVR) est en pleine restructuration, Bucarest veut éponger à tout prix des pertes cumulées de plus de 145 millions d’euros. Près de 900 de ses 3000 employés devraient se retrouver prochainement sans travail suite à un processus de sélection qui se déroulera jusqu’au 20 novembre, soit deux semaines avant les élections législatives. Des centaines de journalistes ont protesté contre cette mesure et demandé la démission de Claudiu Saftoiu, à la tête de l’institution – et ancien chef des services de renseignements externes. Cet été, d’autres manifestations avaient eu lieu suite à l’arrêt de la diffusion de la chaîne publique TVR Cultural. Sur la photo, un reporter interroge le chef d’orchestre Tiberiu Soare lors de l’une de ces manifestations. L. C. Photo : Mediafax

REGARD EST UNE PUBLICATION DE  
FUNDATIA FRANCOFONIA

- Président

Bruno Roche
- Comité de direction

Laurent Couderc, Jacqueline Laye,  
Bruno Roche, Didier Varlot
- Rédacteur en chef

Laurent Couderc
- Secrétaire générale de rédaction

Cătălina Kahn
- Ont participé à la rédaction de ce numéro

Béatrice Aguetant, Julia Beurq, Mehdi Chebana, Florentina Ciuvercă, Daniela Coman, Carmen Constantin, Nicolas Don, François Gaillard, Matei Martin, Jonas Mercier Mure-Ravaud, Benjamin Ribout, Răsvan Roceanu, Mihaela Rodină, Michael Schroeder, Stéphane Siohan, Isabelle Wesselingh
- Maquette

Anamaria Pravencu
- Agences, photos et illustrations

Mihai Barbu, Julia Beurq, Eredența Moldovan-Florea, Irina Stelea, Sorina Vasilescu, Mediafax
- Imprimerie

Imprimeria Arta Grafică
- Informatique

Marius Moisescu

REGARD remercie vivement ses partenaires



Rédaction :  
Vasile Conta 4, Bucarest  
Tel/Fax: (40) 21 317 7745  
Courriel : catalina@regard.ro  
Site Internet : www.regard.ro

Abonnez-vous dès maintenant à REGARD

Pour vous abonner ? C’est simple !

- par la poste

remplir le BULETTIN D’ABONNEMENT  
et l’adresser à Fundatia Francofonia  
Str. Vasile Conta 4, Sector 2, Bucarest
- en ligne

par e-mail: catalina@regard.ro  
ou  
via le site Internet www.regard.ro
- par téléphone

+ (4) 021 317 77 45  
+ (4) 0742 204 402
- par fax

+(4) 021 317 77 45

BULETTIN D’ABONNEMENT

Je m’abonne à Regard pour cinq numéros, au prix de 30 lei (12 euro à l’étranger), port inclus.  
Je m’abonne à Regard pour dix numéros, au prix de 55 lei (19 euro à l’étranger), port inclus.

NOM.....PRENOM.....  
RUE.....NO.....BLOC.....ESCALIER.....ETAGE.....APT.....  
VILLE.....CODE POSTAL.....PAYS.....  
TEL. BUREAU.....TEL. DOMICILE.....  
FAX.....E-MAIL.....

Une fois reçu ce talon nous vous adresserons les modalités de paiement.  
Le prochain numéro de *Regard* sortira le 15 décembre 2012.





**OU BIEN, RENDEZ-VOUS À L'AGENCE CHARLES  
DE GAULLE POUR CLIENTÈLE INTERNATIONALE**

DEVELOPPONS ENSEMBLE L'ESPRIT D'EQUIPE



GRUPE SOCIETE GENERALE

Pour toutes transactions bancaires et services conçus pour une clientèle internationale, visitez l'agence BRD de Calea Dorobantilor 239. Ouvert du Lundi au Vendredi de 9h à 17h. Tél.: +40(0) 21 318 26 97.